

## Table des matières

Introduction .....	3
<b>Première partie : Parcours et objet de recherche.....</b>	<b>5</b>
I/ Emergence et construction de l'objet de recherche .....	5
A/ Retour vers le futur.....	5
B/ Premier parcours de recherche.....	7
C/ Second parcours de recherche .....	9
II/ Développement de recherche.....	10
A/ Hypothèses et problématique .....	10
B/ Méthodologies .....	11
<b>Deuxième Partie : expérience littéraire, expérience lectrice.....</b>	<b>15</b>
I/ Approches théoriques de la littérature .....	16
A/ La littérature comme surnature.....	16
B/ la théorie littéraire des mondes possibles .....	17
C/ la littérature comme mimésis.....	20
D/ la littérature comme expérience de pensée.....	22
E/ Approche psychanalytique de la littérature.....	24
F/ La narratologie .....	25
G/ Synthèse sur l'expérience littéraire .....	26
II/ Approches théoriques de la lecture et du lecteur .....	27
A/ La place du lecteur.....	27
B/ Théories de la réception.....	29
C/ L'analyse sémiotique .....	29
D/ Théories du lecteur réel .....	30
E/ Façon et manière de lire.....	35
F/ Synthèse sur l'expérience lectrice.....	36
<b>Troisième Partie : la littérature de science-fiction .....</b>	<b>38</b>
I/ Identifications des schémas de la SF.....	39
A/ Approches historiques de la SF.....	39
B/ Approche psycho-historique de la SF.....	40
C/ Approche psycho-philosophique de la SF .....	43
D/ Approches littéraires de la SF.....	46
E/ Approches sociologiques de la SF.....	52

1/ auteurs et amateurs de SF.....	52
2/ « L'Effet science-fiction ».....	53
II/ Synthèse sur la littérature de SF .....	54
<b>Quatrième partie : Expérience, Apprentissage informel, Biographisation.....</b>	<b>56</b>
I/ L'expérience .....	56
A/ L'apprentissage expérientiel .....	56
B/ Le travail de l'expérience .....	58
C/ Autres approches de l'expérience .....	61
II/ L'apprentissage informel.....	63
A/ Un réservoir d'expérience .....	63
B/ Typologie de l'apprentissage informel .....	64
C/ Un continuum formel/informel.....	66
III/ la Biographisation .....	67
A / Eléments théoriques.....	67
B/ Le roman : une formation biographique du sujet moderne.....	70
C/ la SF : une singularité biographique .....	72
<b>Cinquième partie : « rencontre du 3<sup>ème</sup> type », des lecteurs de SF.....</b>	<b>74</b>
I/ Le travail de terrain.....	74
A/ Entretiens avec des lecteurs de SF.....	74
B/ Journal de lecture d'un roman de SF.....	77
II/ Analyses et indicateurs de recherche.....	78
A/ Type d'analyse .....	78
B/ Indicateurs de recherche .....	79
III/ Configuration de l'expérience lectrice science-fictionnelle .....	81
A/ Analyses des entretiens.....	81
B/ Interprétations .....	93
1/ Une configuration biographique.....	94
2/ une configuration expérientielle.....	94
3/ une configuration science-fictionnelle .....	96
C/ SF : Synthèse Finale .....	100
<b>Conclusion.....</b>	<b>101</b>
<b>Bibliographie et liens internet .....</b>	<b>106</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>110</b>

## Introduction

En 1968, soit un peu avant la mission Apollo 11 qui amena l'homme sur la lune, le dessinateur Gotlib faisait dire, dans la BD « Rubrique-à-brac », cette petite phrase à l'un de ses personnages, une caricature d'expert : « c'est de la science-fiction ! », répondant ainsi aux extravagances d'un journaliste imaginant naïvement des scènes futuristes. Je me souviens, plus jeune, avoir souvent entendu cette phrase, exprimée sur un ton léger, lors de conversations avec des amis où nous refaisions le monde.

Je ne saurais dire précisément à quel moment le discours a changé (les années 1980 ?), mais depuis lors c'est une autre petite phrase qui se prononce, me semble-t-il, sur un ton plus lourd de conséquence : « on est dans un monde de science-fiction ! ».

Je l'ai vérifié mainte fois lors de ce travail de recherche sur la science-fiction, à l'occasion de rencontres, d'entretiens, des conférences du festival des Utopiales 2012.

La science-fiction (notée SF) est devenue un vaste domaine culturel, multiforme et transmédiatique : il y a les romans, les BD, les films, les jeux vidéo, les clubs, les forums, les festivals, les revues critiques, les travaux de recherche.

Il apparaît globalement une certaine fascination pour ses images, ses objets, ses discours, ses anticipations. Cette fascination est accentuée par le sentiment général que nous serions en effet dans un monde de SF, ce qui se manifeste par la maîtrise technoscientifique, ou avec la cybermondialisation.

Parallèlement, des personnes expriment un sentiment inverse : la SF fait peur, elle imagine des mondes robotisés, des aliens agressifs, des mutants incertains quant à leurs projets ; elle semble aussi anticiper des mouvements du monde moderne, où chacun est surveillé, contrôlé, formaté, où l'homme met lui-même en péril son avenir, où la technoscience devient l'instrument de sa propre destruction.

Un certain paradoxe est observé : alors que croît progressivement l'importance de la SF dans le champ socioculturel (surtout des pays occidentaux) depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle, au point qu'on pourrait parler d'un paradigme science-fictionnel, la littérature de SF reste relativement peu lue. Gérard Klein, lors du festival des Utopiales 2012, précise que la SF est en baisse depuis quinze ans, en France comme aux Etats-Unis, face à la fantasy et au fantastique (qui font partie avec la SF des littératures dites d'imaginaire). Or, son analyse est que les jeunes générations ont peur de l'avenir et même de la science, et préfèrent se réfugier dans des imaginaires moins spéculatifs, plus oniriques, que la SF.

Certes, les films de SF drainent de nombreux spectateurs, et on peut dire que la SF a donc trouvé dans le cinéma une voie d'expression importante ; mais je suis lecteur de SF depuis l'âge de 14 ans, et il me semble que lire un roman de SF n'est pas la même chose que voir un film de SF. Mais on pourrait sans doute dire cela de tout genre romanesque : autrement dit l'expérience lectrice n'est pas identique à l'expérience spectatrice.

L'objet de recherche de ce mémoire est donc l'expérience de lecture de SF : qu'apporte la lecture de SF, ou que recherche un lecteur dans la SF (dans un monde moderne qui se définit de plus en plus comme science-fictionnel) ? En poussant plus loin : qu'apprend-on, en lisant de la SF, sur l'humanité et ses projets d'avenir, voire sur soi-même et sa place dans le monde moderne et ses changements perpétuels ?

Mais alors, qu'entend-on par l'idée d'un « apprentissage » lorsqu'il s'agit simplement de lire un roman de SF ? La SF n'est-elle pas avant tout une lecture d'imaginaire qui s'ingénie à

inventer des histoires futuristes ou spatiales pour le seul plaisir d'un lecteur féru de nouveautés (pseudo ou para) scientifiques ?

Et encore, avant de définir ce qu'on apprendrait d'une lecture de SF, ne faut-il pas définir d'abord ce qu'est cette expérience de lecture de SF ?

Et enfin, plus globalement : qu'est ce que faire une expérience (et un apprentissage), quand celle-ci (celui-ci) relève simplement du simple loisir ?

Ces quelques questions simples ont donc amené un travail de recherche qui, je dois le préciser, se trouve, apparemment, quelque peu à la marge du champ de recherche de ce master, consacré à la formation d'adultes, tel qu'on peut l'entendre habituellement : la compréhension des processus de formation à l'œuvre chez des adultes en situation formelle d'apprentissage (généralement en situation de travail, et/ou engagés dans des dispositifs de formation, professionnel ou universitaire). L'objet de recherche que j'ai choisi s'inscrit dans le champ de recherche des apprentissages dits informels, qu'on articule cependant de plus en plus avec le champ des apprentissages dits formels, et donc avec la formation d'adultes, notamment dans la perspective, qui constitue un champ de recherche connexe, d'une éducation tout au long de la vie.

Le champ de recherche de l'éducation dite informelle se décline ainsi dans l'axe de recherche A du laboratoire EXPERICE qui combine les deux départements de sciences de l'éducation des universités Paris 8 et Paris 13 : « le sujet dans la cité : éducation, individuation, biographisation ».

Je propose dans une première partie de décrire mon parcours de recherche qui a contribué à l'émergence puis à la construction de cet objet de recherche ; seront aussi développés la problématique et les hypothèses de recherche attenantes ; et enfin les aspects méthodologiques de la recherche.

La deuxième, troisième et quatrième partie seront consacrées aux différents axes et éléments théoriques qui ont nourri ce travail : il s'agit en premier lieu d'étudier l'expérience littéraire et l'expérience lectrice ; en second lieu d'étudier la littérature de SF ; en troisième lieu d'étudier la notion d'expérience, mais on le verra aussi la notion d'apprentissage, sous différents angles de recherche.

La cinquième partie s'attachera au travail dit de terrain, constitué principalement par la rencontre avec des lecteurs de SF<sup>1</sup> qui ont accepté de parler de leur expérience lectrice ; je présenterai les analyses que j'ai effectuées de ce travail de terrain avec l'aide d'une méthodologie de recherche et de la construction d'indicateurs de recherche. L'objectif étant bien sur de réaliser un travail d'interprétation, permettant de valider ou d'invalider les hypothèses faites au départ ou en cours de la recherche.

La conclusion permettra de faire la synthèse de tout ce travail, et le cas échéant d'émettre de nouvelles hypothèses, ou de proposer de nouvelles pistes de travail.

---

<sup>1</sup> Plus précisément, on devrait dire « des lecteurs qui lisent de la SF » plutôt que « des lecteurs de SF », qui laissent entendre un certain lien d'appartenance entre le lecteur et le genre littéraire ; mais l'expression permet d'éviter une certaine redondance.

## Première partie : Parcours et objet de recherche

### I/ Emergence et construction de l'objet de recherche

Il m'a semblé important de développer conséquemment cette partie car un objet de recherche suppose nécessairement un sujet en recherche, et la description voire l'analyse de l'implication de ce sujet en recherche me paraît essentielle pour comprendre la recherche elle-même, son parcours.

#### A/ Retour vers le futur<sup>2</sup>

Travaillant comme éducateur spécialisé depuis 1992, je me suis inscrit en 1997 à l'université de Paris 8 pour effectuer une licence en sciences de l'éducation ; j'ai alors eu l'occasion de suivre un cours d'anthropologie donné par Annie Benveniste<sup>3</sup> consacré à la notion d'altérité. Au moment de la validation, j'ai imaginé questionner cette notion à travers la lecture et l'analyse d'un roman de SF (« A la poursuite des Slans », de Van Vogt<sup>4</sup>), considérant qu'elle était centrale dans ce genre romanesque. Cela m'a alors permis de découvrir, avec surprise et bonheur, le potentiel heuristique de ce type de lecture (dont je suis « fan » depuis mes 14 ans) ; surprise d'ailleurs partagée par Annie Benveniste.

En 1999, j'ai ensuite commencé une maîtrise en sciences de l'éducation : poussé par l'intérêt que j'avais rencontré avec ce travail sur la SF, j'ai proposé comme sujet de recherche à Alain Guy<sup>5</sup> « un projet éducatif est-il possible dans les récits de science-fiction ? ».

Je n'avais pas à l'époque de plan de carrière relativement à mes études universitaires, et j'avais donc abordé cette recherche sur la science-fiction de façon plutôt ludique ; je n'ai pu poursuivre mes études du fait notamment d'un problème d'organisation familiale.

J'ai donc repris le chemin de l'université en 2009 mais cette fois-ci avec l'idée d'un projet de carrière : travaillant depuis presque 20 ans, j'ai souhaité reprendre une formation avec le désir de devenir formateur en centre de formation pour travailleurs sociaux, ayant fait un certain nombre d'expériences dans ce sens.

Au moment de réfléchir à un sujet de recherche pour rentrer en Master 1 sciences de l'éducation, trois idées me sont venues à l'esprit : la question de l'éthique dans le travail social, la question de la transmission dans les situations de formation, la question du management qui s'est diffusé depuis quelques années dans les institutions de travail social.

J'ai en définitive proposé de réfléchir au problème du management et de ses effets sur le travail éducatif, en faisant l'hypothèse qu'il générerait des difficultés à la fois éthiques et de « clinique éducative » ; il faut dire que j'occupais depuis plusieurs années une place de délégué du personnel et de membre du CHSCT qui m'avait permis de faire des observations dans ce sens.

C'est en fonction de ce projet de recherche que j'ai d'abord choisi la spécialité "Ingénierie des dispositifs d'insertion sur les territoires solidaires" du Master Éducation Formation et Intervention Sociale, puis que j'ai proposé à Jean-Jacques Schaller<sup>6</sup> d'être mon directeur de

---

<sup>2</sup> *Retour vers le futur (Back to the Future)* est un film de science-fiction américain réalisé par Robert Zemeckis, sorti en 1985.

<sup>3</sup> Anthropologue, maître de conférences à Paris 8

<sup>4</sup> A.E. Van Vogt, *A la poursuite des Slans*, 1ère édition 1940, 1954 pour la traduction française, 1977 aux Editions J'ai Lu

<sup>5</sup> Psychanalyste, maître de conférences à Paris 8, dont j'ai suivi un certain nombre de cours depuis la licence

<sup>6</sup> Maître de conférences à Paris 13

recherche ; du fait de mon activité salariale à temps plein, j'avais prévu de faire le Master 1 en deux ans.

Au moment du rapport d'étape de la première année, et de la première rencontre individuelle, J-J. Schaller me dit, approximativement : « votre écriture, ça va ; mais ça fait 30 ans qu'on fait de la sociologie des organisations et qu'on analyse la machine ; alors il faudrait peut être maintenant s'intéresser aux personnes ! »

Je comprends et j'accepte, malgré la surprise, cette idée ; et la nécessité alors de reformuler un sujet de recherche en conséquence, de faire « un pas de côté ».

Comment la question de la science-fiction a surgi, et même resurgi juste à ce moment là ? Car j'ai aussitôt proposé à J-J. Schaller la littérature de science-fiction comme objet de recherche, en lui expliquant que j'avais auparavant commencé un travail de réflexion à ce sujet ; ce qu'il a aussitôt accepté !

Il m'a fallu effectuer un travail quant à mon implication (au sens institutionnaliste<sup>7</sup>) vis à vis de cet objet de recherche qui, décidément, venait faire retour de façon surprenante : ainsi, par exemple, comment comprendre un tel écart entre cet objet singulier plutôt situé du côté du ludique, et mon travail quotidien et engagé avec des personnes en situation difficile ; ou relativement à mon projet de devenir formateur ?

En première analyse, je pense qu'il y avait en moi une certaine indétermination, voire une certaine insatisfaction relativement au fait de n'avoir pu aboutir le travail de maîtrise initié en 1999 ; j'ai d'ailleurs continué, depuis lors, à lire occasionnellement des livres de critique ou d'étude sur la science-fiction.

J'ai aussi fait l'hypothèse que, sans m'en apercevoir, en reprenant le développement qu'en fait Rémi Hess dans sa théorie de l'expérience<sup>8</sup>, j'ai construit un « moment science-fiction », qui se poursuit de façon conscientisée maintenant. Il se pourrait bien que l'utilisation du terme « machine », qu'il a en quelque sorte opposé à celui de « personne », par mon directeur de recherche, ait provoqué ce retour.

J'indique ici rapidement, car j'y reviendrais ultérieurement dans ce travail, que j'ai eu l'occasion durant la première année de Master 2 d'approfondir mon implication vis-à-vis de l'objet de recherche « SF », en écrivant un document relatif à mon rapport biographique<sup>9</sup> aux récits de science-fiction : où il apparaît une histoire personnelle qui a sans doute rencontré dans la SF une forme biographique singulière.

Mais une question s'est posée : en quoi le thème de la science-fiction répondait plus, dans une recherche, à la préoccupation des personnes plutôt qu'à celle de « la machine » ?

C'est en tout cas à partir de cette détermination de la littérature de science-fiction comme objet de recherche qu'ont eu lieu ensuite des rencontres, avec des chercheurs et des champs de recherche, constituant ainsi un parcours de recherche.

---

<sup>7</sup> Voir par exemple Remi Hess et Antoine Savoye, *L'Analyse institutionnelle*, Que-Sais-je, Editions PUF, 2ème éditions février 1993, le paragraphe « L'analyse de l'implication », page 85

<sup>8</sup> En reprenant la théorie des moments d'Henri Lefebvre : Remi Hess et Gabriele Weigand, *l'éducation tout au long de la vie : une théorie de l'expérience comme processus d'apprentissage et de connaissance*, sous la direction de Lucette Colin et Jean-Louis Legrand, l'Éducation *tout au long de la vie*, collection Anthropos, Editions Économica, 2008, Paris, p 5 à 22

<sup>9</sup> Au sens du biographique développé par Christine Delory-Momberger, voir Quatrième partie/ III/ la Biographisation

## B/ Premier parcours de recherche

Pour la deuxième année de Master 1, je me suis inscrit dans la spécialité « Formation des Adultes, Champ de Recherche », puisque gardant l'objectif de devenir formateur ; puis j'ai écrit une note d'investigation intitulée « En quoi la littérature de science-fiction serait une forme biographique singulière d'une éducation à l'imaginaire ».

J'ai d'abord repris le travail que j'avais effectué en 1999 en proposant le sujet de recherche « un projet éducatif est-il possible dans les récits de science-fiction ? »

J'étais parti d'une observation personnelle : le thème de l'éducation est plutôt absent des préoccupations de la SF en général ; alors que, d'une part, l'éducation est posée comme une valeur primordiale de la constitution et du devenir des sociétés, cultures et civilisations ; et d'autre part, que la SF est souvent posée par ses promoteurs comme possédant une sorte de vertu pédagogique, explorant par le biais de l'imaginaire l'avenir pour mieux comprendre le présent.

Il me semblait découvrir là un paradoxe.

J'avais en tête une hypothèse : la SF fonctionnait d'abord, et de façon ambivalente, à partir d'une idéologie, celle de la science moderne ; sous couvert d'une critique (relative et variable selon l'époque) du scientisme, la science-fiction, fiction de la science, promouvait incidemment le discours de la science, par son pouvoir de fascination, voire de sublimation narrative.

Cherchant à articuler le thème de la science-fiction avec le champ de l'éducation, j'étais arrivé à la problématique suivante : « la relative absence du thème de l'éducation dans la littérature de science-fiction peut elle rendre compte d'une représentation contemporaine et projective du concept d'éducation ? ».

L'idée était donc de montrer que la SF pouvait être un analyseur (au sens institutionnaliste<sup>10</sup>), celui d'une transformation de l'éducation comme paradigme, dans un contexte moderniste voire postmoderniste.

En relisant ce travail, j'ai éprouvé un double sentiment : cette question me semblait toujours d'actualité ; cependant, la manière dont la problématique était posée m'est apparue d'aspect trop dichotomique.

En caricaturant, soit la SF faisait l'apologie d'une Science venant « mécaniquement » dénaturer l'idée même d'Éducation ; soit la SF était promue au rang de littérature critique et éducative, permettant alors une autre inscription dans le monde moderne.

J'en étais donc, en 1999, resté là.

Je peux dire que c'est notamment la rencontre, en 2009, avec le concept de biographisation<sup>11</sup> qui a ouvert de nouvelles perspectives concernant l'articulation entre la littérature de science-fiction comme objet de recherche et le thème de l'éducation.

Mais est aussi intervenue, ultérieurement, la distinction conceptuelle entre éducation formelle, éducation non-formelle et éducation informelle<sup>12</sup>.

Ainsi, la question « est-ce éducatif ? » est devenue « quelle forme d'éducation est-ce ? », ce qui ouvre sur un horizon herméneutique plus riche.

---

10 Remi Hess et Antoine Savoye, *L'Analyse institutionnelle*, op. cit.

11 Et bien sur avec Christine Delory-Momberger, qui développe ce concept.

12 Avec Abraham Pain, *Éducation informelle, les effets formateurs dans le quotidien*, collection Défi-formation, Editions l'Harmattan, 1990.

Rétrospectivement, j'ai analysé qu'il s'était produit pour moi un triple déplacement de recherche : vis à vis de la question de l'imaginaire, de la question du projet, et de la question de la littérature de SF.

La problématique de l'imaginaire, qui est fondamentale dans la SF, est liée aussi bien à la science qu'à l'éducation ; elle a pris forme dans mon champ de réflexion notamment à partir de la lecture du livre de René Barbier « l'approche transversale : l'écoute sensible en sciences humaines »<sup>13</sup>.

En effet, en 1999, j'avais bien sûr questionné cette dimension essentielle de toute fiction, mais je m'étais alors uniquement appuyé sur le concept d'imaginaire en psychanalyse tel qu'il est amené par Jacques Lacan<sup>14</sup>, c'est-à-dire, synthétiquement, l'idée d'un imaginaire fondamentalement leurrant. Or, la lecture de l'approche transversale de R. Barbier m'a permis d'élargir ce champ complexe de l'imaginaire, notamment avec le développement qu'en fait Cornélius Castoriadis<sup>15</sup>, c'est-à-dire, synthétiquement, celle d'un imaginaire fondamentalement créatif et instituant.

J'ai particulièrement apprécié un texte de Jean Ardoino<sup>16</sup>, cité par R. Barbier, qui indique subtilement qu'il ne s'agit pas d'opposer l'imaginaire conçu par Lacan à celui conçu par Castoriadis : mais de comprendre que l'imaginaire que décrit Castoriadis correspond à un processus dynamique global qui est celui de l'émergence, de la créativité du social, au sens le plus général du terme ; tandis que l'imaginaire pointé par Lacan correspond à celui mis en œuvre chez le sujet moderne occidental.

Ainsi, la SF perdait un peu de son côté fascinant-leurrant pour gagner un aspect de créativité sociale.

La problématique du projet est liée à celle de l'imaginaire, comme l'indique J-P. Boutinet dans un livre de référence<sup>17</sup>.

Un texte de J-P. Boutinet<sup>18</sup> sur le problème de l'anticipation, précise que la littérature de SF reste un des rares espaces où se pensent encore un imaginaire cognitif de l'avenir. Il en arrive à cette conclusion après avoir observé la difficulté du sujet moderne à se projeter dans l'avenir, et sa propension à se restreindre à des anticipations opératoires à court terme : il apparaît figé par un présentisme où le futur n'est plus qu'une source d'angoisse. Selon lui « l'éducation à l'avenir a cédé la place à la formation au devenir » ; la SF se situerait donc dans une éducation à l'avenir, en articulant singulièrement projet et imaginaire.

La rencontre avec le concept de biographisation a été essentielle pour le Master 1, et l'est encore pour ce Master 2 : je lui consacrerai dans ce mémoire un chapitre ; rapidement ici, il s'agit de poursuivre le travail d'investigation, commencé durant le Master 1, selon lequel la SF est à comprendre comme une forme biographique singulière.

---

13 René Barbier, *l'Approche transversale, l'Ecoute sensible en sciences humaines*, collection Anthropos, Editions Economica, 1997, Paris.

14 Notamment avec son texte sur le stade du miroir

15 Cornélius Castoriadis, *l'institution imaginaire de la société*, Points Essais, Editions du Seuil, 1975

16 Jean Ardoino, *les Jeux de l'imaginaire et le travail de l'éducation*, dans la revue *Pratiques de Formation/Analyses, Imaginaire et Education*, T1, n° 8, décembre 1984, université de Paris VIII, Formation Permanente

17 Jean-Pierre Boutinet, *Anthropologie du projet*, Editions PUF 1990 / 4<sup>ème</sup> édition Quadrige mai 2010

18 Jean-Pierre Boutinet, *Penser l'anticipation dans sa (ses) crise(s)*, revue *Education Permanente*, n° 176, 2008, page 9 à page 21.



Après avoir obtenu le Master 1, j'ai donc décidé de continuer dans cette direction de recherche dans le cadre du Master 2 en sciences de l'éducation intitulé « Formation d'Adultes : Champ de Recherche Européen », toujours en référence au double champ de l'éducation dite informelle et d'une éducation tout au long de la vie.

### C/ Second parcours de recherche

Disons d'emblée qu'il y a eu, au cours de ces deux années de Master 2, trois changements d'objet de recherche, mais toujours relativement à la littérature de SF.

Une première question de recherche s'est d'abord imposée à moi, liée à une hypothèse formulée durant le travail de Master 1 (plus exactement faite dans le journal d'investigation) : en reprenant l'idée découverte dans un livre de Christine Delory-Momberger<sup>19</sup> selon laquelle le roman comme forme biographique issue du 19<sup>ème</sup> siècle était à lire comme roman de formation du sujet moderne, j'ai imaginé qu'on pouvait alors dire que le roman de science-fiction, comme forme biographique issue du 20<sup>ème</sup> siècle, était à lire comme roman de *déformation* du sujet postmoderne (déformation du sujet et du monde initié par la technoscience).

La problématique envisagée portait alors sur l'intérêt d'articuler cette *déformation* supposée constitutive de la SF avec les processus de formation / déformation repérés dans l'éducation en général et dans l'éducation informelle en particulier.

Mais, il s'avère que cette notion de *déformation* semblait compliquée à la fois à définir et à manier, et que la problématique apparaissait aussi confuse : j'ai finalement, après un atelier de recherche, adopté un autre objet de recherche, à partir de la question « Qu'apprend-on de la littérature de science-fiction ? »

Cet objet de recherche, en amenant précisément la question de l'apprentissage informel<sup>20</sup>, vient prolonger plus logiquement le sujet de recherche travaillé durant le Master 1, qui était centré sur l'idée d'une éducation à l'imaginaire.

Tenant pour acquis cet objet de recherche (l'apprentissage informel en situation de lecture science-fictionnelle) et la problématique attenante (cette situation d'apprentissage permet-elle de dire quelque chose de la formation du sujet postmoderne), je suis alors parti dans deux directions de recherche : un premier temps qu'on dira conceptuel, qui est venu interroger de façon croisée les divers notions d'apprentissage informel, le champs de la littérature en tentant de circonscrire celui-ci à la question de l'apprentissage, le domaine de la science-fiction et ses multiples dimensions ; un second temps qu'on dira « de terrain », lié à la nécessité d'effectuer des entretiens avec des lecteurs de SF relativement à l'objet de recherche proposé.

Mais lors d'un autre atelier de recherche (ultérieur à une première série d'entretiens), il est apparu deux difficultés. La première est liée à la problématique qui semble articuler deux objets de recherche : l'apprentissage informel d'une part, la formation du sujet postmoderne d'autre part ; ce qui amène un travail de recherche de trop grande ampleur. La seconde concerne la notion d'apprentissage, et plus exactement sa communication : il m'a été renvoyé, je pense à juste titre, qu'un lecteur allait parler lors d'un entretien non pas directement de son apprentissage (éventuel) en situation de lecture, mais plutôt de son expérience de lecture,

---

<sup>19</sup> Christine Delory-Momberger, *les Histoires de vie, de l'Invention de soi au projet de formation*, collection Anthropos, Editions Economica, 2004, 2ème édition, Paris.

<sup>20</sup> Qu'on distingue de l'éducation informelle : voir H. Bézille, Quatrième partie/ II/ L'apprentissage informel

expérience plus ou moins élaborée par ce lecteur (avec l'idée que dans la « réalité », situation, activité, expérience et apprentissage sont consubstantiels). Il a semblé alors plus pertinent, sur un plan méthodologique, de commencer non pas par la question de l'apprentissage informel, mais par la question de l'expérience : quelle est cette expérience de lecture de SF, ou plus exactement, que communique un lecteur de SF de sa lecture, de son expérience de lecture ? La question de l'apprentissage informel éventuel devenant alors seconde à celle de l'expérience.

## II/ Développement de recherche

### A/ Hypothèses et problématique

On a donc vu comment s'est constitué progressivement pour moi « **l'expérience lectrice science-fictionnelle** » **comme objet de recherche**.

J'ajoute, de nouveau, que cet objet de recherche s'inscrit dans un double champ de recherche, celui de l'éducation informelle, et celui de la biographisation : j'insiste sur ce point car cela a des incidences importantes quant à l'orientation de recherche et donc quant aux hypothèses de recherche qui vont sous-tendre la problématique de recherche.

En effet, l'objet de recherche choisi pourrait être étudié selon des orientations de recherche différentes, et en fonction de champs disciplinaires distincts.

La biographisation est une approche de type essentiellement anthropologique, mais qui se veut aussi transdisciplinaire<sup>21</sup> (avec la philosophie, la sociologie, la psychologie). Comme champ de recherche il dépasse celui de l'éducation informelle en ceci qu'il s'intéresse aussi au champ de l'éducation formelle, dans lequel se produit de la biographisation. Mais le champ de l'éducation informelle, à la fois de par son histoire plus récente dans les sciences humaines modernes, mais aussi de par sa dimension plus vaste et plus profonde relativement à la question anthropologique, apparaît privilégié.

Si le champ de l'éducation informelle pose, entre autres, la question des situations informelles d'apprentissage au quotidien et tout au long de la vie, le champ de la biographisation pose une autre question, plus précise : à savoir comment le sujet se constitue et s'institue, comment et par quelles formes biographiques l'individuation et la subjectivisation se réalisent-elle ? Or, la notion d'expérience, comme nous le verrons, est un des éléments fondamentaux du champ de la biographisation.

L'hypothèse principale qui a été faite dans la note d'investigation pour le Master 1 était que la littérature de science-fiction pouvait être comprise comme une forme biographique singulière participant à une éducation à l'imaginaire chez le sujet (post)moderne<sup>22</sup>. Cette hypothèse reposait sur l'idée d'une triple singularité constitutive de la SF : une singularité d'apprentissage informel, liée à une singularité de lecture, liée à une singularité biographique de la SF.

Il m'apparaît, in fine, que mon parcours de recherche de Master 2, tel que décrit ci-dessus, m'amène à préciser davantage ce triptyque, notamment en revoyant l'ordre des singularités, mais surtout en employant explicitement le terme d'expérience, ou ce que J-M. Barbier appelle « le travail de l'expérience »<sup>23</sup>, au lieu du terme « singularité ».

---

<sup>21</sup> Voir le chapitre III de la Quatrième partie pour un développement plus conséquent.

<sup>22</sup> J'utilise l'expression « (post)moderne » comme alternative au débat entre postmodernité (avec Lyotard) et modernité avancée (avec Guiddens)

<sup>23</sup> Voir le chapitre I/ B/ de la Quatrième partie

Ainsi, l'ordre hypothétique devient celui d'une expérience de lecture liée à la SF comme forme biographique singulière, permettant un travail biographique mis en œuvre par le sujet-lecteur, ouvrant possiblement sur un type d'apprentissage informel.

On a vu que, pour des raisons de clarté méthodologique, il importait de se concentrer sur la dimension de l'expérience lectrice, et notamment, avec J-M. Barbier, sur la communication de cette expérience (qu'il distingue du vécu de l'expérience et de l'élaboration de l'expérience)<sup>24</sup>. Néanmoins, la dimension consubstantielle de l'apprentissage informel reste importante comme question de recherche.

Aussi je propose comme **problématique de recherche : que permet de dire ce qu'un individu communique de son expérience de lecture de science-fiction relativement à sa construction de sujet dans le monde (post)moderne ? Peut-on relever une (ou des) singularité(s) de cette expérience lectrice science-fictionnelle ? Et quelle sorte d'apprentissage informel aurait lieu par le biais de cette expérience lectrice ?**

Cette troisième question de la problématique provient de ma lecture de différents travaux en lien plus ou moins direct avec la notion d'apprentissage informel, dont nous verrons quelques approches.

Mais surtout, cette question est venue pour moi se mettre en lien avec un concept issu du champ de la biographisation, qui est celui d'apprentissage biographique. Ce concept s'est progressivement installé durant ce travail de recherche, et notamment après avoir réalisé une première série d'entretiens : j'ai alors fait d'une part l'hypothèse que la lecture de SF pouvait donner lieu à un apprentissage biographique ; et d'autre part l'hypothèse d'une singularité de cet apprentissage biographique en lien notamment avec la forme biographique singulière que peut proposer la littérature de SF.

On retrouve, par exemple et autrement dit, cette idée dans l'affirmation faite par S. Bréan<sup>25</sup> d'une compétence du lecteur de SF (bien que l'utilisation du terme compétence me paraisse ici problématique).

Il s'agit alors de tenter de confronter ces hypothèses et cette problématique à un travail de terrain par le biais d'une méthodologie tant conceptuelle qu'empirique, qu'il me faut préciser.

## B/ Méthodologies

Dans quelles orientations générales de recherche se situe ce travail : il s'agit d'une recherche en intelligibilité, par la mise en relation entre des discours, des représentations, ceux-ci pouvant provenir du terrain et/ou de divers documents. Ce travail se veut à la fois de type compréhensif, herméneutique, mais aussi constructiviste, c'est à dire cherchant à comprendre la dynamique d'un processus (et non pas son résultat). C'est enfin un travail situé à un niveau microsociologique, à la recherche de configurations (au sens de Norbert Elias : un arrangement singulier de formes régulières).

S'il faut parler nécessairement de méthodes de recherche, qui permettent de produire une certaine objectivité, il me semble aussi important de parler de style de recherche, qui prend en compte une certaine dimension subjective, introduite par le fait humain lui-même : je pense

---

<sup>24</sup> ibid

<sup>25</sup> Simon Bréan, *la science-fiction en France, théorie et histoire d'une littérature*, Editions PUPS, 2012

que c'est au carrefour de cette double élaboration de la méthode et du style que peut se réaliser un travail d'objectivation, qui ne garantit pas forcément l'objectivité mais qui permet de mettre en relief la complexité d'un travail de recherche (en sciences humaines comme en sciences de la matière).

Je m'appuie là sur plusieurs approches ou concepts que j'ai rencontré à différents moments de ce travail de réflexion sur la SF que je mène (ou qui m'entraîne ?) depuis le début du Master 1.

Je citerai d'abord l'approche transversale telle que la développe René Barbier, qui met l'imaginaire et ses différentes dimensions au cœur de la recherche en sciences humaines.

Je dois reconnaître que relativement à cette approche pluriréférentielle, la psychanalyse est une approche essentielle, ce que j'ai pris l'habitude d'appeler pour moi-même « une théorie ambiante », avec ses « méthodes » de libre association, d'écoute (ou de lecture) flottante.

De façon assez proche se trouve le concept « d'implexité » tel que le définit J-L. Legrand<sup>26</sup>, néologisme qui combine le terme de complexité (élaboré par exemple par Edgar Morin) et le concept d'implication qui provient de l'analyse institutionnelle : l'analyse de son implication vis à vis de l'objet de recherche et du travail de recherche est un moment essentiel de la recherche, comme processus (on pourrait dire ici comme processus confrontant de l'institué avec de l'instituant).

Or, un des moyens privilégié utilisé par l'analyse institutionnelle pour travailler cette implication se trouve être le journal d'investigation ou de recherche (dont Rémi Hess est un des promoteurs<sup>27</sup>) : j'ai rapidement adopté cet outil de recherche, que je pratique depuis quatre ans à raison d'un temps d'écriture par semaine. L'avantage du journal de recherche est (au moins) double : il permet de mettre par écrit (mais d'autres utilisent aussi des images, de l'audio, etc.) toutes les idées qui viennent à propos de son travail de recherche, mais aussi à propos de ce qu'on pourrait appeler son environnement de recherche (ce qui peut comprendre, selon les personnes, sa situation de travail, familiale, et autres, qui peuvent, plus ou moins, influencer, d'une manière ou d'une autre, le travail de recherche) ; mais cette écriture n'est pas celle d'un journal intime, on pourrait plutôt parler d'écriture « extime », en se référant ici à Serge Tisserond. Sa relecture régulière (pour moi environ tous les trois mois) permet notamment de retrouver des idées parfois précieuses qu'on aurait eu tendance à oublier et de les intégrer ainsi à son travail de recherche.

Il permet par ailleurs au directeur de recherche, à qui ce journal est montré ou envoyé (en ce qui me concerne environ une fois par mois) de suivre l'évolution de l'étudiant, ses idées, ses méthodes, mais aussi ses doutes, ses impasses.

J'ai été intéressé par l'approche compréhensive proposée notamment par J-C. Kaufmann<sup>28</sup> : celui-ci indique en effet que le chercheur est le plus souvent en situation « d'artisan intellectuel » (expression qu'il reprend de Wright Mills), en étant amené à construire lui-même sa théorie et sa méthode. Cependant, précise-t-il, la recherche ne se fait pas sans règles, sans postures : la recherche compréhensive est de type wébérienne, c'est à dire au sens où la compréhension « n'est qu'un instrument visant l'explication, et non un but en soi ou une compréhension intuitive qui se suffirait à elle-même. » (page 11). De plus, concernant le

---

<sup>26</sup> Jean-Louis Legrand, *Implexité : Implications et complexité*, disponible sur <http://www.barbier-rd.nom.fr/JLLeGrandImplexite.html>

<sup>27</sup> Rémi Hess, *La pratique du journal : l'enquête au quotidien*, Paris, 2<sup>ème</sup> édition, Téraèdre, 2010.

<sup>28</sup> Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif, l'enquête et ses méthodes*, Editions Armand Colin, 2<sup>ème</sup> édition refondue, 2008

travail d'articulation entre les données et les hypothèses, il ajoute que la formulation de ces hypothèses doit partir « du terrain, une *Grounded Theory* pour reprendre l'expression d'Anselm Strauss, particulièrement apte à saisir les processus sociaux. » (page 11). Or, Kaufmann met aussi en avant « ce non-dit à propos de l' « induction analytique », cœur de la démarche qualitative, donc massivement utilisée mais de façon clandestine. » (page 8).

Il y a là une réflexion à avoir concernant cet aspect méthodologique : on sait que l'induction procède par généralisation des faits observés afin de tenter d'établir une loi ; alors que la déduction procède d'une loi déjà établie et en infère des résultats factuels. L'induction est dite synthétique quand la déduction est dite analytique. Or Kaufmann parle, en citant J. Katz, « d'induction analytique » : il me semble qu'il faut entendre là une troisième voie méthodologique que C.S. Peirce a appelé abduction<sup>29</sup>. Il s'agit d'une situation où le chercheur découvre une situation qui provoque son étonnement ; celui-ci formule alors, par abduction, une hypothèse ; il en déduit alors des conséquences, en cherchant à les vérifier ; puis il procède par induction, en généralisant la situation par une loi, en considérant que les résultats vérifient l'hypothèse. Cette démarche n'est donc pas linéaire et procède par aller-retour entre induction et déduction.

Au passage, U. Eco note que pour Peirce, les démarches scientifique et esthétique relèvent toutes deux de l'abduction.

En ce qui concerne la manière dont j'ai mené cette recherche, il apparaît que j'ai suivi une démarche dans laquelle j'ai favorisé dans un premier temps le travail conceptuel, plutôt qu'une démarche de type *Grounded Theory* où c'est le travail de terrain qui est d'abord favorisé.

Bien entendu, un travail d'articulation et d'itération a eu lieu entre travail conceptuel et travail empirique, mais on peut penser que l'orientation, le style, que j'ai donné à cette démarche a influé sur le travail de recherche, et donc sur ses conclusions. L'important étant aussi de rendre compte des conditions de production d'une recherche.

Je présente maintenant synthétiquement ces deux temps, conceptuel et empirique, et la façon dont ils se sont articulés.

J'ai donc commencé par la lecture d'ouvrages théoriques (sur la littérature de SF, la littérature et les sciences humaines, la fiction, la lecture, l'apprentissage informel, la biographisation, l'expérience) : le but manifeste était simultanément de réaliser un travail de distanciation, voire de déconstruction vis à vis de la littérature de SF comme « premier » objet de recherche, pour tenter de construire et d'identifier un « second » objet de recherche plus centré et pertinent, tout en formulant des hypothèses à partir du croisement de ces différentes lectures.

Mais de façon plus latente, il n'est pas exclu que cet engouement voire cette inflation pour le conceptuel ait pris une tournure défensive car je considère rétrospectivement que j'ai mis du temps à passer au travail empirique, m'éloignant ainsi de l'idéal de la *Grounded Theory* promu par Kaufmann.

C'est en cela que je parlais plus haut de style<sup>30</sup> de recherche, qui implique la question de la subjectivité du chercheur, autrement dit qui implique des questions identitaires. Le choix, lorsque l'on est étudiant, d'un objet de recherche, comme celui d'un champ, d'une méthode, relève, je pense, en grande partie, de questions identitaires propres au chercheur. Michel de

---

<sup>29</sup> Voir le site <http://www.signosemio.com/peirce/esthetique.asp> ; ou encore Umberto Eco, *de Superman au Surhomme*, Editions Grasset et Fasquelle, 1993 pour la traduction française, page 153 à 158

<sup>30</sup> Au sens d'une "stylistique de l'existence", expression de Michel Foucault à laquelle se réfère explicitement Mireille Macé ; voir le paragraphe Façon de lire/ Deuxième partie/ II/ E/

Certeau parle plus volontiers de « manières de faire », incluant les tactiques et les ruses dans les pratiques quotidiennes, y compris pour le travail de recherche<sup>31</sup>.

J'ai donc passé du temps à « abduquer », à imaginer toutes sortes d'hypothèses à partir de divers lectures, souvent en les croisant, et en prenant la peine de les consigner dans le journal de recherche. J'ai pris l'habitude de penser que tout cela venait constituer une sorte de fond hypothétique, sorte de ressource imaginative pour ce travail de recherche. Gilbert Durand<sup>32</sup> note que Bachelard reviendra quelque peu sur son concept de coupure épistémologique en mettant le rêve en bonne place dans l'activité de recherche.

Ce qui ne serait pas inopportun ici pour un travail sur la science-fiction.

Mais le travail conceptuel ne se limite pas à la lecture d'ouvrages théoriques : il comprend aussi le travail d'analyse des sources (entretiens, documents), la construction des indicateurs de recherche et leur confrontation avec les hypothèses de recherche. Mais cela ne peut se faire qu'en articulation itérative avec le travail empirique.

C'est pourquoi le passage au travail empirique a été décisif : d'abord en confrontant d'autres discours et représentations à certaines hypothèses que j'avais élaborées, ce qui m'a permis de relativiser celles-ci ; ensuite en m'obligeant à construire des indicateurs de recherche susceptibles à la fois d'orienter le travail de recherche, et d'amener à un travail de validation ou d'invalidation des hypothèses, par le biais d'un travail d'analyse des sources.

Nous allons donc commencer par regarder des approches théoriques relatives à l'expérience littéraire et lectrice : l'objectif est de réaliser, en fin de partie, des synthèses de ces approches qui permettent de mieux rendre compte des multiples dimensions de l'objet de recherche, et de discuter le cas échéant de la problématique de recherche.

---

<sup>31</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, tome 1, arts de faire*, Folio essais, Editions Gallimard 1990 pour une nouvelle édition

<sup>32</sup> Gilbert Durand, *L'imagination symbolique*, Editions PUF, 5ème édition mars 2008

## Deuxième Partie : expérience littéraire, expérience lectrice

Avant d'aborder l'expérience littéraire d'une part et l'expérience lectrice d'autre part, il paraît nécessaire de rapidement situer le champ de la littérature dans le champ du social, puis dans le champ de la recherche en sciences sociales.

Lors de la conférence des Contemporaines du 31 mai 2008, P. Lemétayer<sup>33</sup> a prononcé un texte intitulé « Littérature et éducation » : il rappelle d'abord l'idée reconnue que l'écriture a changé la civilisation, notamment au regard de la question anthropologique fondamentale de la transmission. Revenant à l'Antiquité, il remarque que la littérature, comme « langage différent du langage commun de la communication quotidienne », naît d'un « souci d'éducation (...) La visée première n'est pas esthétique mais didactique : c'est un outil pour retenir ce qui doit être retenu : l'Histoire, les lois, les mythes, les enseignements de toutes sortes. » (page 1)

Il se réfère à Diodème qui explique que « le *summum* littéraire étant l'équilibre entre *docere*, *movere* et *delectare*, enseigner, émouvoir, donner du plaisir. » (page 2). Mais se pose déjà le problème du lecteur, c'est à dire la question du pouvoir du livre (et de son auteur) sur le lecteur : il faudra donc, Lemétayer citant Condorcet, éduquer le lecteur pour que la lecture soit bénéfique. Cependant, des auteurs vont se servir de ce pouvoir d'influence du livre pour amener « des sortes d'anti-éducations » : ainsi, la littérature « est aussi (...) une mise en question de tout enseignement. (...) la littérature ne finit jamais d'éduquer parce qu'elle ne propose jamais un système axiologique clos. » (page 3)

Mais Lemétayer apporte une précision importante à la fin de son intervention : « Au-delà d'une éducation didactique et axiologique que la littérature permet, il y a une éducation spécifiquement littéraire, que la littérature opère elle-même sur le lecteur, et qui est une éducation à la langue » ; et il ajoute : « Il n'y a littérature que dès lors qu'est inventé un langage nouveau. » (page 4).

E. Rallo Ditché, commentant l'articulation entre littérature et sciences humaines<sup>34</sup>, note que « Les historiens des Annales, dans les années 1970, ont pris en compte la littérature comme cristallisation de l'imaginaire social » (page 6). Dans ce registre de reconnaissance de la littérature comme « domaine de réflexion et de recherche sur l'homme » (page 6), elle cite particulièrement la sociocritique (terme créé en 1971 par Claude Duchet), qu'elle situe entre la sociologie de la création, la sociologie de la littérature et la sociologie de la lecture, et dont les fondements théoriques se réfèrent principalement au travail de Georg Lukacs sur le roman. Mais il faudrait aussi se référer à la Théorie Critique de l'Ecole de Francfort, développée à partir des années 1960, notamment avec Theodore Adorno, qui articule précisément l'étude de la société et l'étude de la littérature. Cependant il me semble qu'on peut dire qu'il s'agit là d'une redécouverte, ou plutôt d'une reformulation, du rapport entre littérature et société, qui est aussi particulièrement interrogé au moment des Lumières au 18ème siècle (avec par exemple Rousseau, et par les courants romantiques).

L'auteure se limite ici aux « classiques », à ces « grands textes » qui « ne cessent de nous parler pour nous apprendre à dire ce que nous ne savons pas dire, et, par là même, nous apprendre à vivre. » (page 11). Cependant elle évoque le travail d'A. Barrère et de D. Martuccelli<sup>35</sup> à propos des romans contemporains, dont le sous-titre « de la connaissance

---

<sup>33</sup> voir sur la page <http://www.lescontemporaines.fr/?Litterature-et-Education>, le 08/10/2012

<sup>34</sup> Elisabeth Rallo Ditché, *Littérature et sciences humaines*, collection La petite bibliothèque de Sciences Humaines, Editions Sciences Humaines; 2010.

<sup>35</sup> Anne Barrère et Danilo Martuccelli, *Le roman comme laboratoire, de la connaissance littéraire à*

littéraire à l'imagination sociologique » révèle cette même idée de comprendre ce que les romans peuvent apprendre aux sciences humaines.

Dans l'introduction de son livre<sup>36</sup>, N. Piégay-Gros indique, page 14 : « On aura compris que tout discours sur la lecture, toute tentative pour définir le rôle du lecteur convoquent, de manière souvent implicite, une conception du texte littéraire, de ce qui fait qu'il est un texte littéraire. » C'est dans cette optique que j'ai abordé, dans un premier temps, quelques approches théoriques de la littérature : comme il s'agit d'un champ très vaste, j'ai choisi des approches qui permettent de faire des liens avec les thèmes principaux de cette recherche (la SF, l'expérience lectrice, l'apprentissage informel).

## I/ Approches théoriques de la littérature

### A/ La littérature comme surnature

Il est fait référence ici à un texte de A.G. Steimberg<sup>37</sup> intitulé « l'imagination délivrée : Coleridge et l'idée de l'œuvre littéraire comme « surnature » ».

En anticipant un peu, je dirais que plusieurs liens seraient à faire entre ce texte et la SF, mais aussi avec la biographisation : d'abord, S.T. Coleridge est contemporain de Mary Shelley, l'auteure de « Frankenstein », que beaucoup considèrent comme un des précurseurs majeurs de la SF. Ensuite Coleridge serait un adepte de la biographisation : il concevait son œuvre littéraire comme une œuvre totale, où la vie se mêle intimement et dialogiquement à l'écrit. D'ailleurs son chef d'œuvre, inachevé, se nomme « Biographia Literaria ». Coleridge est aussi l'inventeur du concept de « suspension d'incrédulité », que reprendra plus tard à son compte le chercheur Darko Suvin relativement à la littérature de SF.

Coleridge fait partie du courant romantique anglais mais s'appuie beaucoup sur le courant romantique allemand. L'auteur rappelle d'abord que le courant romantique « a comme dénominateur commun le rejet du Néoclassicisme et notamment de la théorie mimétique de l'art » ; or c'est précisément ce rejet qui fonde ou qui explique le Romantisme comme « l'affirmation des pouvoirs de l'imagination » (p 3).

La théorie de Coleridge s'appuie notamment sur la distinction qu'il établit dès 1804 entre *fancy* et *imagination* : l'*imagination* relève d'une conception organiciste du monde, quand la *fancy* relève d'une théorie mécaniciste du monde (« contrairement à la forme mécanique, qui impose une forme prédéterminée, la forme organique est innée et s'autodétermine », page 14). Ainsi, « la définition de Coleridge de l'imagination comme pouvoir créateur » l'amène à concevoir « l'œuvre littéraire comme monde en soi ». En réalité, Coleridge reprend là un concept issu du 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècle : celui d'hétérocosome, « qui voit dans l'œuvre littéraire une seconde nature » ; or, ce « surnaturel littéraire n'imiterait pas la nature créée par Dieu, mais constituerait une *surnature* créée par le poète » (page 11).

Ainsi, pour nombres de romantiques de cette époque, « l'imagination crée de la réalité » ; mais, alors, cette « réalité [est encore] liée à l'activité divine ».

---

*l'imagination sociologique*, collection le regard sociologique, Editions les presses universitaires du Septentrion, 2009

<sup>36</sup> Nathalie Piégay-Gros, *Le lecteur*, collection Corpus, Editions Flammarion, 2002

<sup>37</sup> Disponible sur [www.rilune.org/dese/tesinepdf/Steimberg/Steimberg\\_Histoiredesidées.pdf](http://www.rilune.org/dese/tesinepdf/Steimberg/Steimberg_Histoiredesidées.pdf)



Fondamentalement, les romantiques anglais sont d'accord entre eux avec l'idée d'un pouvoir « réel » de l'imagination ; les différences sont celles du degré d'importance attribué aux mondes imaginaires : Wordsworth, ami de Coleridge, pense que l'imagination doit se conformer à minima au monde réel ; alors que le poète P.B. Shelley (mari de Mary Shelley) pense que les mondes imaginaires « ont un degré plus grand de « réalité » ». La « métaphore de la création littéraire comme création de monde avait commencé à être développé par les Pré-romantiques (...), l'œuvre littéraire est un monde en soi et ne doit exhiber que ses relations internes ; la seule chose qui importe est la cohérence interne, la non-contradiction » (p 12).

Ultérieurement, un nouveau prolongement théorique est apparu : « ce qui constituait un « monde en soi » (...) n'était pas seulement l'œuvre littéraire, mais le monde de fiction qu'elle construit. Cette idée sera développée dans toute sa complexité au XXe siècle, notamment à partir des idées élaborées par J.R.R. Tolkien<sup>38</sup>. » (page 17).

« Le concept central de la théorie de Tolkien est celui de la « sous-création ». L'inventeur de contes construit un Monde Secondaire où peut s'aventurer l'esprit du lecteur, et où l'histoire racontée est « vraie », car elle correspond aux lois de ce monde. » (page 17). Autrement dit, il s'agit là d'un « monde autre ».

En conclusion, « la théorie de Coleridge marque un changement de cap dans la sensibilité de l'époque par rapport au surnaturel en littérature. »

L'expérience littéraire est alors celle de l'imagination comme capacité de création d'une surnature, d'un monde, d'une réalité autre.

Il me semble qu'on voit bien en quoi la littérature dite d'imaginaire (dont la SF) s'inscrit dans ce mouvement : il y a là une triple problématique d'un rapport nouveau de la littérature à la réalité, à la créativité, à l'altérité, qui entraîne une première série de questions qui concerne mon objet de recherche : comment cela a-t-il été lu ? Qu'ont éprouvé les lecteurs face à ce « changement de cap dans la sensibilité de l'époque » ? Quelles connaissances sur le monde ces lecteurs ont retiré de cette littérature pensée (et écrite) comme surnature ?

## B/ la théorie littéraire des mondes possibles

On peut considérer que ce moment d'origine romantique de l'idée d'une littérature comme surnature, et donc comme procédé antimimétique, a trouvé un prolongement scientifique dans une théorie récente, la théorie littéraire des mondes possibles, qui s'appuie principalement sur la philosophie analytique modale, dans une lecture logico-sémantique, principalement de la littérature moderne.

Dans l'avant-propos d'un ouvrage collectif, F. Lavocat<sup>39</sup> indique que « Les territoires de la science-fiction et de la fantasy, qui dominent actuellement l'imaginaire planétaire [révèlent une] telle conjonction entre fiction, simulation et hypothèse ». Elle situe dès le 16ème siècle les récits qui ont fonctionné comme « expérience de pensée », c'est à dire produisant des mondes possibles, « [afin] de rendre possibles - pensables - des mondes », comme « alternative crédible du monde réel » (page 5/6).

Les narrations post-moderne, science-fictionnel ou contrefactuel du passé sont reconnues comme « terrains de prédilection » de cette théorie de la fiction.

---

<sup>38</sup> Créateur du fameux cycle *Le seigneur des anneaux*, best-seller de l'Heroic-Fantasy

<sup>39</sup> Françoise Lavocat (textes réunis et présentés par), *La théorie littéraire des mondes possibles*, CNRS Editions, Paris, 2010

F. Lavocat a pris le parti d'exposer différentes approches de cette théorie : utilisation objective et logique d'une part ; usage métaphorique et « distant » d'autre part ; enfin critique, notamment avec M. Macé.

Je propose dans un premier temps de voir synthétiquement avec F. Lavocat en quoi consiste cette théorie littéraire des mondes possibles, qui serait adéquat pour une lecture pertinente de la SF ; puis dans un deuxième temps de retenir la critique formulée par M. Macé l'égard de cette théorie, critique qui concerne notamment la place du lecteur.

La théorie des mondes possibles émerge dans les années 1970, notamment lorsque Saül Kripke fait de l'idée leibnizienne des mondes possibles (développée dans son texte « la Théodicée ») le fondement de l'axiomatique de la logique modale. Celle-ci consistant à « analyser le concept de nécessité et la valeur de vérité des propositions » : « une proposition est possible, si elle est vraie dans au moins un monde ; elle est nécessaire si elle est vraie dans tous les mondes possibles » (page 15). De plus, « La possibilité est une relation liée à la notion « d'accessibilité » : un monde M2 est « possible » pour M1 s'il est « accessible » à partir de celui-ci » (page 16). Ainsi, il apparaît que « Notre monde actuel est donc entouré par une infinité de mondes possibles ». Sachant deux choses : que « Les mondes possibles ne sont pas préexistants, comme dans la conception leibnizienne (...) ils sont stipulés. » ; et que « la seule limite à la stipulation des mondes possibles est la violation du principe de non-contradiction, le changement des lois de la causalité elle-même. » (page 16)

F. Lavocat indique qu'il y a deux conceptions des mondes possibles textuels : celle de Lucia Vaina qui « propose de considérer le texte comme un « monde textualisé », composé de sous-mondes textualisés (qui sont les différents états de l'action) » ; et celle, dominante, chez Thomas Pavel, Marie-Laure Ryan, Lubomir Dolezel, où « les mondes possibles sont les univers de référence construits par les textes fictionnels, ce qui leur permet de conserver au cœur de leur système la notion-clé de référence » (page 16/17).

Le problème qui se pose pour la fiction est en effet souvent celui de la référence obligée au monde réel, ce qui, pour F. Lavocat, réduit alors la fiction à la question du vraisemblable. Or, dit-elle, « L'usage pédagogique des contes de fées suffit à invalider l'articulation supposée entre réalisme, valeur de vérité et valeur cognitive. » (page 24). Autrement dit est défendue l'idée que la valeur d'une fiction ne dépend pas nécessairement de sa vraisemblance, mais qu'il faut prendre en compte sa dimension allégorique, ce que permet la théorie littéraire des mondes possibles.

Mais il y a une autre difficulté, qui est « la prise en compte de la possibilité subjective, en d'autres termes le point de vue du lecteur. » : car « si les critères de fictionnalité reposent sur l'évaluation de l'écart avec le monde actuel, ceux-ci deviennent extrêmement labiles, et même impossibles à repérer », entre autre du fait de « la question de la variabilité historique » de la lecture (page 24).

C'est pourquoi F. Lavocat propose « par conséquent une typologie qui ne se fonde pas sur le point de vue du lecteur (...) [afin] de distinguer possibilité objective et subjective. Ce parti pris se fonde sur le primat que nous accordons au texte/film où s'inscrivent les relations référentielles qui construisent les mondes fictionnels. » (page 24/25).

Une précision est cependant amenée : « L'univers de référence du texte ne comprend pas uniquement le monde défini par le texte. Il inclut également ce qu'U. Eco appelle l'encyclopédie du lecteur, mais que l'on peut aussi envisager objectivement ... » (page 26).

Voyons maintenant, là aussi synthétiquement, ce que dit M. Macé<sup>40</sup> de cette théorie littéraire des mondes possibles, qui considère donc que « le texte génère son propre univers de référence ... » (page 38).

Elle se réfère à l'approche pragmatique (que nous verrons plus en détail ci-dessous avec Jean-Marie Schaeffer) qui diffère de l'approche sémantique des mondes possibles : l'approche sémantique se préoccupe des mondes fictionnels pris comme totalité, au de là même des énoncés et des entités qui participent du récit fictionnel ; tandis que l'approche pragmatique s'intéresse au « processus d'immersion, qui correspond au fait de nous plonger durablement dans un univers mental induit par l'activité de modélisation » (page 206). M. Macé reproche à la théorie littéraire des mondes possibles d'évacuer la question du lecteur dans la construction de ces mondes littéraires.

Elle envisage alors une « gradualité » dans les fictions : « comme s'il y avait des fictions à *mondes*, et de fictions à *histoires* » (page 207). Ainsi, la sémantique se réserverait les premières quand la pragmatique serait pertinente pour les secondes.

Cependant, M. Macé note que si la notion même de monde fictionnel implique un ensemble de propriétés logiques (dites modales) décrites par la sémantique, cela a aussi des conséquences pragmatiques : par exemple cela « invite à remettre en cause l'idée que le personnage soit le support essentiel de la référence » (page 208) ; ou encore d'interroger, à travers le critère de densité ontologique que supporte l'idée de monde fictionnel, ce que Paul Ricœur appelait « l'habitabilité ». Autrement dit, la lecture n'y serait plus la même.

C'est ce que semble considérer M. Macé à partir des derniers travaux de G. Genette (inventeur de la narratologie classique) dans son ouvrage « Métalepse » : le glissement d'une pensée du récit de fiction comme fiction plutôt que comme récit, et « partant, le lecteur comme explorateur plutôt que comme wagon » (page 214). La question de la fiction devient alors celle de la construction d'un univers de référence ; et donc celle des « effets » du discours narratif, et « la mise en scène éventuellement ludique de son *accessibilité* » (page 215) par le lecteur.

Or, justement, le baroque, la science-fiction, le fantastique, « dramatisent la question de l'accessibilité ou en font un ressort poétique, sur une échelle d'amplification des anomalies référentielles. L'attente du lecteur (...) devient celle d'un plaisir particulier, celui de l'observation et de la participation à une transgression ontologique (...). Il y a là, me semble-t-il, l'expression d'une conviction quant à la nature profonde de l'expérience fictionnelle qui est solidaire de celle qui anime les pensées des mondes possibles. » (page 215)

Il s'agit aussi de remarquer combien certains « textes nous placent explicitement devant notre désir d'univers, devant l'attente fictionnelle proprement dite, celle d'une véritable phénoménologie de l'espace et du temps, de la construction d'une altérité, de la production d'une nécessité » (page 219).

Ainsi, pour M. Macé, les catégories de la théorie littéraire des mondes possibles nous placent finalement devant « une signification souvent plus expérientielle que logique, car elles semblent définir métaphoriquement une exigence de lecture, ce besoin de l'engendrement d'un véritable « ensemble » fictionnel, associé à la nécessité de choisir (...) selon T. Pavel l'organisation du « paysage ontologique » dans lequel nous souhaitons nous inscrire. » (page 219).

Ce qui ouvre « à une phénoménologie de l'imagination ; cognitivement, affectivement et existentiellement, nous nous rapportons en effet à certaines fictions comme à des mondes, c'est-à-dire des domaines susceptibles d'accueillir nos possibles ou nos impossibles. » (page 220).

---

<sup>40</sup> Dont nous résumerons sa propre approche de la lecture dans le chapitre II de cette partie

Nous voyons bien là combien une théorie littéraire induit ou implique une théorie de la lecture, voire du lecteur : pour F. Lavocat, l'expérience lectrice est par définition labile et ne permet donc pas de déterminer une théorie littéraire, conçue comme expérience de pensée d'un possible objectif, c'est-à-dire d'une alternative crédible ou signifiante, qui est médiatisée par le texte. M. Macé condamne cette évacuation du lecteur de l'expérience littéraire. Elle note le passage historique d'une expérience du récit à l'expérience de la fiction, où ce qui prédomine est l'accessibilité du monde fictionnel par le lecteur. Mais cette lecture fictionnelle est aussi attente et même désir fictionnel pour le lecteur, ce qui en fait une expérience à la fois cognitive, affective et existentielle. Cette analyse de M. Macé m'est apparue essentielle pour mon travail et notamment relativement à l'hypothèse d'un travail biographique singulier.

### C/ la littérature comme mimésis

Nous venons de voir la position antimimétique qui caractérise en partie la théorie littéraire des mondes possibles. J-M. Schaeffer<sup>41</sup>, dans un livre dense, promeut une explication mimétique, dans une perspective pragmatique : la fiction, toute fiction, « artistique » ou « quotidienne », agit comme processus mimétique, notamment par le biais de l'immersion et de la modélisation propres à l'activité mimétique ; de plus cette activité mimétique est le support d'un apprentissage mimétique. J-M Schaeffer prend surtout la fiction littéraire en exemple, et donc incidemment étudie ce qui se joue de mimétique pour un lecteur.

Interrogeant la notion de *mimésis*, à partir de l'opposition antique mais selon lui encore d'actualité entre Platon et Aristote, J-M Schaeffer amène la question de la distinction entre la fiction et le réel : pour Platon, la fiction, qui est assimilée à une illusion du réel, risque, du fait de son pouvoir d'imitation, de contaminer le réel, aussi convient-il de s'en défier ; tandis que pour Aristote, notamment à partir de « la théorie de la catharsis la fonction de la mimésis théâtrale est de déplacer les conflits réels vers un niveau purement représentationnel et de les résoudre à ce niveau-là. » (page 55).

J-M Schaeffer se situe donc du côté d'Aristote. Il affirme que la fiction ne peut se réduire à un phénomène illusoire, que l'activité fictionnelle a une réalité spécifique et remplit une fonction précise vis à vis justement du réel, et même mieux vis à vis de l'apprentissage du rapport au réel : la fiction est un processus qui provient d'une évolution psychobiologique de l'homme, et a participé à son développement socioculturel.

Autrement dit, la faculté imaginative, qui est spécifique de l'humanité, est une source à la fois d'apprentissage et de connaissance ; faculté imaginative, précise J-M Schaeffer, qui s'est de plus en plus autonomisée.

Il distingue trois types de mimésis : la mimésis en tant qu'imitation, en tant que feintise, en tant que représentation. J-M Schaeffer indique que la fiction est à considérer à la fois comme « feintise ludique partagée » et comme activité représentationnelle.

Les dispositifs représentationnels ont essentiellement deux fonctions : communiquer du contenu mental, et ainsi agir sur l'autre ; depuis notamment l'écriture, les hommes peuvent « sauvegarder les élaborations mentales indépendamment des mémoires biologiques individuelles » (page 105). Il ajoute par ailleurs qu'« Il faut abandonner l'idée selon laquelle il existerait deux modalités de représentation, l'une qui serait fictionnelle et l'autre qui serait référentielle : il n'en existe qu'une seule, à savoir la modalité référentielle. » (page 153). En effet, « qu'une œuvre n'ait pas de dénotation, donc soit fictionnelle, ne l'empêche pas d'avoir une dimension référentielle » (page 203).

---

<sup>41</sup> Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Poétique, Editions du Seuil, septembre 1999

Le concept de « feintise ludique » ou « feintise partagée » vient de Searle : la feintise sérieuse a pour but de tromper l'autre, elle est donc réussie du fait de n'être pas partagée ; alors que la feintise ludique réussit parce qu'elle est partagée (par exemple entre un écrivain et un lecteur). Plus précisément, « La fonction de la feintise ludique est de créer un univers imaginaire et d'amener le récepteur à s'immerger dans cet univers, elle n'est pas de l'induire à croire que cet univers imaginaire est l'univers réel » (page 156).

Schaeffer explique ce qui fait qu'une feintise ludique partagée se réalise : à la fois une « auto-affectation, comme attitude intentionnelle réflexive, comme jeu joué avec soi-même » (page 171), et la nécessité d'un certain « découplage entre les modules mentaux représentationnels (...) et le module épistémique des croyances » (page 161). Autrement dit, il faut faire semblant d'y croire, ce qui correspond à la fameuse « suspension d'incrédulité » exprimée par Coleridge.

Et c'est donc lorsque l'immersion fictionnelle réceptive a lieu que peut se produire le travail de modélisation fictionnelle, car « en dernière instance c'est toujours la plausibilité (pour un lecteur donné) de la modélisation fictionnelle qui décide du plaisir qu'il prend à sa lecture et du profit qu'il peut en retirer. » (page 261).

J-M Schaeffer remarque que « les théories sémantiques sont incapables d'expliquer pourquoi nous nous intéressons à des fictions. » (page 208), car « celui qui entre dans un dispositif fictionnel ne va pas s'engager dans un questionnement référentiel au sens logique du terme (...) Autrement dit, la question primordiale n'est pas celle des relations que la fiction entretient avec la réalité ; il s'agit plutôt de voir comment elle opère dans la réalité, c'est-à-dire dans nos vies. » (page 212).

Une précision de l'analyse de J-M Schaeffer me semble importante ici, page 324 : alors qu'on attribue classiquement à la fiction une dimension identificatoire, il indique qu'un des effets de la fiction est plutôt celui d'une « désidentification partielle », qu'il faut lier au mécanisme de découplage dont il parle auparavant. Il ajoute que cette « désidentification affective n'est qu'une forme particulière d'un processus plus général, qui est de l'ordre d'une distanciation (...) une distance de nous-mêmes à nous-mêmes. ».

En conclusion, J-M Schaeffer estime que « pour remplir une fonction transcendante quelle qu'elle soit, il faut d'abord que la fiction soit à même de remplir sa fonction immanente. Par « fonction immanente » de la fiction, j'entends la fonction autotélique remplie par l'*expérience* fictionnelle, c'est-à-dire par notre immersion mimétique dans un univers fictionnel. Mon hypothèse est que la fiction n'a qu'une seule fonction immanente, et que cette fonction est d'ordre esthétique. » (page 327).

Il me semble utile de terminer cette présentation de la thèse mimétique par la question de l'apprentissage mimétique. J-M Schaeffer indique que l'apprentissage mimétique fait partie des quatre modes canoniques d'apprentissage, avec la transmission culturelles de savoirs explicites, l'apprentissage individuel par essai et erreur, le calcul rationnel. Il se réfère à Iouri Lotman, « selon qui la simulation ludique possède au moins trois fonctions : elle permet d'apprendre un comportement sans être soumis à la sanction immédiate de la réalité ; elle nous apprend à modéliser des situations susceptibles de se présenter à l'avenir ; et enfin, elle nous permet de nous habituer peu à peu à des situations dysphoriques que nous devons affronter dans la vie réelle (il donne l'exemple de la mort) » (page 130).

Ainsi, pour J-M Schaeffer, l'expérience fictionnelle est celle d'une double activité d'immersion et de modélisation fictionnelle, qui a pour fonction d'adapter notre rapport à la réalité. Il précise qu'il faut tenir compte de sa dynamique performative, c'est-à-dire du fait que l'expérience fictionnelle opère réellement dans nos vies, et notamment sur un plan esthétique. Il ajoute que cette expérience fictionnelle est aussi celle d'une expérience de « désidentification partielle », comme activité de distanciation de soi à soi.

On pourrait dire que pour J-M. Schaeffer (comme pour M. Macé d'ailleurs), expérience littéraire et expérience lectrice sont deux faces d'une même chose : l'une correspond au dispositif fictionnel quand l'autre correspond à l'activité fictionnelle.

#### D/ la littérature comme expérience de pensée

Il y a donc un débat concernant la façon d'appréhender le champ littéraire : débat qu'on retrouve par exemple bien dans un texte de Nancy Murzilli<sup>42</sup>, qui critique autant la position mimétique de J-M Schaeffer que la position sémantique de la théorie littéraire des mondes possibles. Ce texte est intéressant car il met la question de « l'expérience de pensée » au cœur de son argumentation ; or, nous verrons plus loin que la modalité « expérience de pensée » est revendiquée comme étant une des caractéristiques de la littérature de science-fiction.

N. Murzilli s'appuie sur les travaux de deux auteurs qui ont cherché à articuler le rapport entre littérature et « expérience de pensée » (expression qui vient de R. Sorensen).

D'abord avec Philippe Sabot avec son ouvrage « philosophie et littérature » qui défend l'idée d'une philosophie littéraire.

La question est donc « comment les fictions littéraires participent à une connaissance (non fictionnelle) de notre monde, et quels mécanismes sont à l'œuvre dans ce type de transfert épistémique ». P. Sabot répond : « par la mise en œuvre d'une pratique d'écriture qui vaut comme une pratique de pensée » (p 220) ; plus précisément, p 221, « la littérature présente un certain type d'énonciation, dans lequel la spéculation ferait corps avec son propre régime discursif »

P. Sabot distingue 3 approches philosophiques de la littérature : 1/ le schème didactique où la philosophie explique la littérature de l'extérieur (Deleuze) ; 2/ le schème herméneutique où la philosophie explique la littérature de l'intérieur (Ricœur) ; 3/ il propose quant à lui le schème dit productif où « le contenu philosophique ne peut être dissocié de la forme littéraire puisqu'il en est le produit. La forme littéraire dans sa « manière singulière » est « l'opérateur théorique » du texte » (p 222).

Ainsi libérée des contraintes logiques de la philosophie, la littérature se trouve dans une position d'écart critique et donc cognitif, parce que permettant des expériences de langage et de pensée, potentiellement subversifs relativement aux savoirs constitués.

Autrement dit, « le caractère fictif de l'expérience de pensée équivaut ainsi à un détachement à l'égard du réel qui permet l'exploration d'autres possibilités » (p 223).

La littérature comme « lieu d'une « expérience de la signification » (...) confère en quelque sorte aux choses une « seconde signification » (...) [qui] recèle des « vérités littéraires » susceptibles de mettre en question notre usage ordinaire du langage, l'univocité de notre manière de dire notre rapport aux choses (...) » (page 223).

Cependant, pour N. Murzilli, le travail de P. Sabot est au final trop marqué par la conception néo-structuraliste de la littérature « selon laquelle le sens est un phénomène intralinguistique immanent » ( p 224), et où la fiction littéraire apparaît comme « débarrassée de toute référencialité », ce qui pose alors le problème de sa possibilité de transfert épistémique et donc de sa cognitivité.

---

<sup>42</sup> Nancy Murzilli, *La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée*, disponible sur [www.cairn.info/revue-critique-2004-3-p-219.htm](http://www.cairn.info/revue-critique-2004-3-p-219.htm) ; docteur en philosophie à Aix en Provence, elle a écrit un livre *la fiction, de l'expérience de pensée à la construction de l'identité personnelle, logiques et esthétiques de la fiction*, PU de Provinces, 2009, hélas indisponible.

Cela rejoint d'ailleurs Schaeffer, pour qui la fiction n'est pas hors référencialité.

N. Murzilli passe ensuite au travail de Peter Swirski dans « Between littérature and science », qui défend une vision heuristique de la fiction, et ce de façon d'autant plus intéressante ici qu'il utilise notamment la science-fiction comme exemple (avec Stanislas Lem, qui est surtout connu pour son ouvrage *Solaris*, qui a été conçu comme une sorte d'alternative humaniste à l'ouvrage (et au film) « 2001 Odyssée de l'espace » coécrit par A. C. Clarke et S. Kubrick). Pour Swirski, « certaines fictions sont le lieu d'élaborations proprement scientifiques », mais « les œuvres littéraires ont ceci de particulier qu'elles suggèrent elles-mêmes leur propre forme de recherche » (p 226).

Murzilli repart de la définition donnée par R. Sorensen de l'expérience de pensée « comme des expériences qui sont censées fonctionner par supposition plutôt que par exécution (...) Sorensen insiste sur le fait qu'une expérience de pensée n'est pas une expérience mentale mais plutôt une expérience discursive. »

Parlant d'un livre de SF de S. Lem, Swirski indique qu'il s'agit là d'un « dispositif fictionnel construit sur un problème non-fictionnel, celui de la connaissance » ; or, c'est bien le passage par le dispositif fictionnel (qui met en scène une réalité radicalement étrangère pour les personnages) qui permet à S. Lem de penser « autrement », dans une perspective singulière et nouvelle, ce problème de la connaissance.

La conclusion ici est de voir « comment une expérience de pensée peut avoir une incidence sur notre expérience réelle ». (page 228).

Par la suite, N. Murzilli critique successivement les autres approches de la fiction littéraire que nous avons déjà vu : celle sémantique des mondes possibles, celle de la mimésis.

La critique de l'approche mimétique repose sur l'observation que « dans une expérience de pensée, on ne fait pas semblant de faire une expérience, on *fait* diverses suppositions pour les soumettre à une variation » ; il y a « une confusion entre supposition et perception feinte », ce qui amène « à voir les expériences de pensée, tantôt comme des expériences mentales, tantôt comme des expériences feintes ». (p 229)

Elle ajoute : « tout l'intérêt de l'expérience de pensée tient précisément au fait que le cadre fictionnel qu'elle définit nous pousse à faire des suppositions réelles que notre contexte habituel ne nous suggère pas naturellement. » (p 230).

Je fais ici une parenthèse qui concerne l'expression « supposition réelle » car on aurait pu naïvement croire qu'on pouvait aussi faire des « suppositions fictives » induites par des expériences de pensée : or, comme le précise là encore Schaeffer, il ne s'agit pas d'opposer réel et fictif, mais de comprendre qu'il y a une différence de nature pragmatique : nous ne faisons pas des suppositions réalistes de la même manière que nous faisons des suppositions fictionnelles (bien que les deux soient contraintes par les limites de nos capacités représentationnelles) ; autrement dit, l'intention réaliste n'est pas de même nature et de même portée que l'intention fictive (ce qui ne veut pas dire que les deux ne puissent pas se combiner, comme le précise d'ailleurs Schaeffer).

En définitive, le problème de la supposition réelle que met en avant N. Murzilli repose sur la problématique du « semblant » : on ne fait pas semblant de faire des suppositions, puisqu'on fait réellement des suppositions y compris dans un cadre de fiction : « le lecteur ne fait pas semblant de croire que le monde de la fiction est réel. Il est bien plutôt invité par la fiction à faire un certains nombres de suppositions [réelles] ... » (p 230)

La critique de la théorie sémantique des mondes possibles que fait N. Murzilli rejoint celles que font aussi Macé et Schaeffer à ce propos : notamment sur le fait que la théorie des

mondes possibles suppose des mondes complets, là où la fiction ne peut jamais que proposer des mondes incomplets. Ainsi le fait qu'une fiction serait réalisable dans un monde possible ne semble pas cognitivement pertinent. C'est pourquoi N. Murzilli propose une autre voie, celle de « possibilisation de notre monde » : à savoir, page 232, que « le possible fonctionne plutôt comme un opérateur dans la mesure où la possibilité d'un événement est un moyen de mettre en perspective d'autres alternatives que celles qui nous sont naturellement offertes ; si les fictions ont quelque chose à voir avec notre monde, c'est au sens d'une *possibilisation* de notre monde, plutôt que d'une référence à quelque univers ontologiquement distinct du notre. »

Nous retrouvons alors l'assertion précédente mais complétée : « la fiction (...) invite le lecteur à lui accorder une certaine *crédibilité*, selon un processus semblable à celui par lequel une expérience de pensée nous invite à suivre une certaine procédure de supposition (...) et dont la conséquence est une possibilisation du monde ». (p 233/234).

L'expérience littéraire est donc pour N. Murzilli avant tout une expérience de pensée, dont l'incidence est une expérience de possibilisation du monde pour le lecteur, c'est-à-dire permettant de rendre réellement possible et pensable notre monde. Elle précise, avec Sorensen, que l'expérience de pensée fonctionne par supposition plutôt que par exécution ; n'est pas mentale mais discursive ; elle n'est pas de l'ordre du semblant mais du crédible.

De façon synthétique, on pourrait dire, relativement au débat entre Murzilli et Schaeffer, que dans un cas c'est le semblant partagé de la fiction qui est source d'expérience et même d'apprentissage ; et dans l'autre cas c'est la crédibilité partagée de la fiction.

J'aurais tendance à me situer ici du côté de la thèse de Schaeffer, et plus généralement du côté de la thèse du « semblant », qu'on retrouve avec la psychanalyse et notamment la psychologie du jeu, par exemple avec A. Guy<sup>43</sup> ; mais aussi, on le verra plus loin, avec la narratologie au sens de Paul Ricœur ; et enfin, dans le champ anthropologique, avec G. Durand et l'imagination symbolique<sup>44</sup>.

Il m'apparaît ainsi que l'approche de Murzilli est trop rationaliste : car si l'idée que la fiction est une modalité de possibilisation du monde me semble intéressante, je crois pouvoir dire, en partant simplement de mon expérience, que la fiction n'est pas que cela : la fiction est aussi ce lieu de « l'incroyable » et du « non-crédible » ; un lieu qui permet de croire à l'incroyable mais aussi de faire semblant d'y croire.

En effet, derrière la question de la fiction, du semblant, se profile selon moi une autre dimension de la psyché humaine, qui est celle de l'irrationnel ; ce qui nous amène alors au champ de l'inconscient exploré notamment par la psychanalyse, qui a travaillé de façon conséquente la question de l'expérience littéraire.

#### E/ Approche psychanalytique de la littérature

Pour ne pas surcharger ce mémoire, je ne ferais qu'aborder cette approche psychanalytique, qui est foisonnante (mais on verra plus loin une approche psychanalytique de la littérature de SF).

En la matière, je me réfère particulièrement ici au livre de P-L. Assoun<sup>45</sup>, qui indique que « c'est moins le texte lui-même que le *processus* de création d'une part, l'*effet* produit par

---

<sup>43</sup> Alain Guy, *Savoir jouer, du jeu d'adresse à l'adresse du jeu*, Editions Université Paris VIII, 1993

<sup>44</sup> Gilbert Durand, *l'Imagination symbolique*, Editions Presses Universitaires de France, 1964

<sup>45</sup> Paul-Laurent Assoun, *Littérature et psychanalyse, Freud et la création littéraire*, collection Thèmes et études,



cette création sur le lecteur d'autre part, qui intéresse Freud » (page 4). Le problème des rapports cliniques entre réalité, fiction et sujet est interrogé en articulation avec, de façon générale, l'idée d'un savoir de l'inconscient qui se formule à travers les textes, et de façon plus précise avec le repérage par Freud d'une activité de fantasmation chez l'écrivain (notamment à partir du texte de Freud : *Le créateur littéraire et la fantaisie*, qui se trouve dans l'ouvrage *L'inquiétante Etrangeté*). Or, il est montré que l'expérience lectrice se déroule aussi selon une activité de fantasmation chez le lecteur, autour de scénarios, de motifs inconscients.

Je propose maintenant de regarder de façon succinct une autre approche théorique de la littérature, à la fois parce qu'elle est importante dans ce champ, mais aussi parce que d'une certaine manière elle initie, selon V. Jouve<sup>46</sup>, une tentative de penser la question du lecteur dans le champ littéraire.

## F/ La narratologie

Il faut rappeler que la narratologie a été fondée dans les années 1960 par Tzvetan Todorov et Gérard Genette : il s'agit de l'étude des techniques et des structures narratives dans les œuvres littéraires. Il est fait référence ici à la narratologie telle qu'elle a notamment été théorisée par la suite par G. Genette. Je ne ferais que donner quelques aspects de cette approche littéraire<sup>47</sup>. D'abord, globalement, « La narratologie est une discipline qui étudie les mécanismes internes d'un récit, lui-même constitué d'une histoire narrée. (...) On tente ainsi de voir les relations possibles entre les éléments de la triade récit/histoire/narration. Ces relations prennent forme, notamment, au sein de quatre catégories analytiques : le mode, l'instance narrative, le niveau et le temps. »

Il est précisé que la narratologie « s'intéresse aux récits en tant qu'objets linguistiques indépendants, détachés de leur contexte de production ou de réception. » Cependant, précisent L. Guillemette et C. Lévesque, en privilégiant la voie narrative il apparaît qu'est quand même pris en compte le contexte de production du récit, c'est-à-dire la présence d'un narrateur.

De plus, G. Genette insiste sur le fait qu'une narration est toujours d'ordre diégétique (la *diégésis* est le fait de raconter) et non d'ordre mimétique (la *mimesis* étant ici le fait d'imiter). Un récit est donc toujours « un acte fictif de langage, aussi réaliste soit-il, provenant d'une *instance narrative*. »

Concernant l'instance narrative, G. Genette distingue cinq cas de figure : il les nomme extradiégétique (le narrateur n'est pas un personnage de la diégèse), intradiégétique (le narrateur est un des personnages de la diégèse), hétérodiégétique (le narrateur n'intervient pas directement dans son récit), homodiégétique (le narrateur intervient directement dans son récit, à la première personne), autodiégétique (cas particulier de narrateur intradiégétique, le narrateur se confond avec le protagoniste principal, il est le héros de l'histoire qu'il raconte)<sup>48</sup>.

Or, dans sa théorie, G. Genette a pensé à prendre en compte celui à qui le narrateur s'adresse : il l'a appelé le narrataire (qui d'ailleurs n'apparaît pas dans la rapide présentation de la narratologie faite par L. Guillemette et C. Lévesque).

---

Editions Ellipse, 1996

<sup>46</sup> Voir infra page 27.

<sup>47</sup> A partir de la page du site <http://www.signosemio.com/genette/narratologie.asp>, écrit par Lucie Guillemette et Cynthia Lévesque de l'Université du Québec à Trois-Rivières, le 17/04/2013

<sup>48</sup> Voir le site [http://fr.wikipedia.org/wiki/Narratologie#Le\\_mod.C3.A8le\\_s.C3.A9miotique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Narratologie#Le_mod.C3.A8le_s.C3.A9miotique), le 17/04/2013

V. Jouve<sup>49</sup> indique qu'avec le terme narrataire, G. Genette est le premier à avoir tenté de « cerner la figure du lecteur inscrite dans le texte » (page 26).

G. Genette a distingué trois types de narrataire : le narrataire intradiégétique, qui est un personnage du récit ; le narrataire invoqué, qui est un cas particulier du narrataire intradiégétique, à savoir un « lecteur anonyme, sans identité, apostrophé par le narrateur dans le court du récit » (page 27) ; le narrataire extradiégétique, ou encore effacé, « n'est pas un personnage, mais une figure abstraite, celle du destinataire postulé par le texte. Il se confond donc totalement avec le lecteur virtuel » (page 26). V. Jouve précise qu'il est le seul « qui permette de théoriser sur la base objective du texte les conditions de l'activité lectrice » (page 29).

Avant de passer au chapitre suivant, je propose de faire une synthèse des points essentiels que j'ai retenus concernant ce qu'on peut appeler l'expérience littéraire.

### G/ Synthèse sur l'expérience littéraire

En essayant de ne pas trop réduire toute la richesse des analyses précédentes, mais du fait de la nécessité d'opérer une sélection, voici ce que je retiens de ces divers approches théoriques littéraires.

Avec Coleridge, l'expérience littéraire est expérience de l'imagination comme capacité de création d'une surnature, d'une réalité autre.

En ce sens, Lavocat considère l'expérience littéraire comme une expérience de pensée, où le texte génère son propre monde de référence, comme monde possible, c'est-à-dire comme alternative possible au monde actuel, au moins sur le plan de la pensée ; ce qui caractérise la SF et la Fantasy dont les imaginaires ont envahi le monde.

Mais Macé relève que le lecteur est ainsi évacué, du fait d'une lecture jugée trop subjective par Lavocat. Pour elle, le lecteur (moderne) participe pleinement à l'expérience littéraire du fait de son désir de fiction, de son désir d'accéder non plus à un récit comme histoire mais à un récit comme fiction, et même à un monde de fiction ; ce que met par exemple en scène la SF.

De son côté Murzilli considère que l'expérience de pensée littéraire, de nature discursive, permet de rendre possible et pensable le monde pour le lecteur, comme expérience réelle de possibilisation du monde actuel, et non comme croyance en un monde autre.

Schaeffer, sur le plan plus global de la fiction, affirme que l'expérience fictionnelle, artistique ou quotidienne, de nature mimétique, participe d'un processus d'adaptation à la réalité du monde, par un double procédé d'immersion et de modélisation fictionnelle. Il précise la nature esthétique performative de l'expérience fictionnelle pour l'individu.

Pour Assoun, à partir de Freud, l'expérience littéraire est liée à l'expérience lectrice par une activité de fantasmation.

Enfin, Genette, dans sa construction de la narratologie comme science de la narration littéraire, modélise la place du lecteur dans le texte, sous le nom de narrataire extradiégétique, indiquant ainsi que tout texte envisage un lecteur.

Cela correspond à ce que note N. Piégay-Gros relativement à l'évolution récente chez les chercheurs d'un rééquilibrage des éléments de la triade auteur / texte / lecteur, où il apparaît que chacune de ces entités participe en réalité à ce qui constitue dans sa globalité l'expérience

---

<sup>49</sup> Vincent Jouve, *la lecture*, collection Contours littéraires, Editions Hachette, 1993

littéraire, sans vouloir voir de primat de l'un sur les autres. Par ailleurs il est rappelé par différents chercheurs qu'il faut aussi articuler cette expérience littéraire avec une expérience sociale (et même du social).

En résumé, à partir de ce travail<sup>50</sup>, on peut donc voir l'expérience littéraire sous un double aspect : comme participation à la réalité (individuelle et collective) ; comme capacité d'imaginer une autre réalité, et ainsi d'avoir un effet (réel ou fantasmé ?) sur la réalité. Enfin, il apparaît que le lecteur participe à cette expérience littéraire, qu'il y a une expérience lectrice, ce que nous allons voir plus précisément maintenant.

## II/ Approches théoriques de la lecture et du lecteur

Il s'agit, là encore, d'un vaste sujet, dont l'étude s'est surtout développée depuis les années 1970. On peut dire qu'a eu lieu alors un certain renversement épistémologique : puisqu'auparavant était créditée l'idée d'un primat du texte dans l'acte de lecture ; c'est donc assez récemment que s'est imposée la place du lecteur comme constitutive de l'expérience littéraire.

Deux livres, entre autres, permettent de suivre précisément comment a été et est pensée cette question de l'expérience lectrice : « Le lecteur » de Nathalie Piégay-Gros<sup>51</sup>, « La lecture » de Vincent Jouve<sup>52</sup>. Je propose d'en retenir les points ou les modèles théoriques les plus significatifs pour ma recherche, notamment à partir de quelques auteurs reconnus dans ce domaine.

### A/ La place du lecteur

Roland Barthes affirme en 1968 que « la naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'Auteur » (cité par N. P-G page 15) : ainsi c'est le lecteur qui d'abord donne existence au texte, puis qui lui prête un sens. Cependant, c'est le caractère indéterminé de l'œuvre qui permet au lecteur de prendre cette place ; ultérieurement, Barthes développera l'idée d'un dialogue par l'intermédiaire du texte entre lecteur et auteur.

Pour Sartre, la lecture est une « création dirigée » (cité par N. P-G page 17) : il y a une « tension qui existe entre la liberté du lecteur et la contrainte que lui impose le texte. » (N. P-G page 17), et il n'est pas possible de trancher cette question. « La lecture, en effet, semble la synthèse de la perception et de la création » (cité par N. P-G page 52).

Un problème surgit cependant : celui de la promotion du lecteur sur le statut de l'œuvre. Je signale à cet égard qu'on trouve avec un auteur récent tel que Lorenzo Bonoli, une approche constructiviste assez radicale<sup>53</sup> de l'expérience lectrice, puisqu'il affirme que le texte en lui-même n'a pas d'existence, et qu'il est construit progressivement par le lecteur.

---

<sup>50</sup> Car pour un travail plus approfondi, il aurait fallu étudier par exemple la Sociocritique ou la Théorie critique, ce qui ne rentre pas dans le cadre de ce mémoire.

<sup>51</sup> Op. Cit. ; Pour simplification je noterai N. P-G pour les passages issus de son livre.

<sup>52</sup> Op. Cit. ; Pour simplification je noterai V. J pour les passages issus de son livre.

<sup>53</sup> Lorenzo Bonoli, *Fiction et connaissance : de la représentation à la construction*, revue Poétique n° 124, 2000, pages 485-501

Une fois acquise l'idée de la place du lecteur dans l'expérience littéraire, restait à comprendre plus finement sa relation au texte, et notamment le problème de la réception textuelle par le lecteur.

V. Jouve explique que c'est au début des années 1980 que s'est développée une troisième branche de la linguistique (avec la syntaxe, comme rapport des signes entre eux, et la sémantique, comme rapport des signes avec ce qu'ils signifient) : la pragmatique, comme rapport des signes avec leurs utilisateurs. La pragmatique a permis de mettre en évidence plusieurs aspects, dont la dimension performative du langage (qu'on traduit par l'expression « dire c'est faire »), et la dimension interactive du langage, entre un locuteur et un allocutaire. Au niveau littéraire, la pragmatique a amené à s'interroger sur les interactions entre l'écrivain, le texte, le lecteur.

V. Jouve indique qu'il y a deux façons d'aborder l'analyse de la lecture d'un point de vue pragmatique : en s'interrogeant « soit sur la façon dont on lit un texte, soit sur ce qu'on lit (ou peut lire) dans un texte » (page 5). La question du « comment » relève des théories de la réception, tandis que la question du « contenu » finit souvent à étudier le texte lui-même.

Il repère quatre grandes approches de la réception littéraire : les théories de la réception de l'Ecole de Constance, avec d'une part l'esthétique de la réception de H.R. Jauss, et d'autre part la théorie du lecteur implicite de W. Iser ; l'analyse sémiotique avec U. Eco ; les études sémiologiques avec Ph. Hamon et M. Otten ; les théories du lecteur réel, avec M. Picard et V. Jouve.

Nous allons voir synthétiquement en quoi consistent trois de ces quatre approches (V. Jouve précisant que l'approche sémiologique reprend en grande partie les analyses d'Iser et d'Eco). De plus, j'ajouterai ensuite une partie succincte pour deux autres approches pragmatiques qui me semblent importantes en la matière : celle de Michel de Certeau (abordée aussi par N. Piégay-Gros) et celle de M. Macé (que nous avons abordée plus haut).

Cependant je dois apporter ici une précision d'ordre méthodologique : j'ai commencé par écrire cette partie du mémoire avant celle consacrée aux théories de l'expérience, ce qui, rétrospectivement, était sans doute une erreur. C'est donc dans l'après-coup que j'ai réalisé qu'il était nécessaire de distinguer ce qui était de l'ordre de l'activité (lectrice) de ce qui était de l'ordre de l'expérience (lectrice) ; puisque ce qui m'intéresse, comme objet de recherche, n'est pas l'analyse de l'activité lectrice en tant que telle, mais la compréhension de l'expérience lectrice du lecteur (qui se fait bien sûr à partir de cette activité lectrice).

Or, aussi bien N. Piégay-Gros que V. Jouve mélangent dans leurs analyses l'activité et l'expérience lectrice. Par ailleurs, il est intéressant d'avoir des éléments d'analyse de l'activité lectrice pour mieux comprendre ce qu'il en est de l'expérience lectrice.

C'est pourquoi il m'a fallu, dans un second temps d'écriture, opérer une sélection des éléments d'analyse parlant de l'expérience lectrice, et de ceux parlant de l'activité lectrice mais utiles à la compréhension de l'expérience lectrice (à partir de la compréhension que j'avais acquise de la distinction conceptuelle qui est faite entre ces deux dimensions, qui dans la réalité se recouvrent<sup>54</sup>).

---

<sup>54</sup> Voir notamment la Quatrième partie, chapitre I/ B/ le Travail de l'expérience

## B/ Théories de la réception

Avec **Jauss**, la réception est pensée dans une perspective à la fois historique et sociale : selon lui l'histoire littéraire est aussi, voire d'abord, celle de sa réception par un public ; ainsi « la littérature, activité de communication, doit être analysée à travers son impact sur les normes sociales » (V. J page 6). En effet, « l'œuvre n'est pas considérée comme une pure forme, pure substance ; elle est avant tout un procès, une forme en attente d'une actualisation » (N. P-G page 54). Cette actualisation se fait à la fois par les expériences lectrices antérieures et par l'expérience du monde qu'a le lecteur. Ainsi « la lecture est toujours une « perception guidée » et ne peut se réduire à une pure expérience subjective » (N. P-G page 54).

Jauss distingue un double mouvement : « l'*effet produit* par l'œuvre, qui est fonction de l'œuvre elle-même, et la *réception*, qui est déterminée par le destinataire de l'œuvre » (Jauss cité par N. P-G page 55). Il y a alors « fusion de deux horizons : celui qu'implique le texte et celui que le lecteur apporte dans sa lecture » (idem) ; cette fusion peut être liée entre autre à « l'adhésion au supplément d'expérience apportée par l'œuvre » (idem). Cependant, Jauss précise que « le rapport de l'expérience esthétique à l'expérience pratique ne se pose donc pas d'abord au niveau du transfert d'un contenu d'expérience d'un horizon fictif à un horizon objectif, celui de la réalité (...) Nous dirons plutôt que le comportement spécifique de l'attitude esthétique fait accéder au niveau de la formulation l'horizon virtuel d'attentes formées aussi bien par l'expérience esthétique antérieure que par l'expérience pratique de la vie ... »

**Iser** s'est plutôt intéressé à l'effet du texte sur le lecteur particulier. Il est parti du principe que « le lecteur est le présupposé du texte » (V. J page 6). D'où sa théorie du lecteur implicite, que reprendra à sa manière U. Eco avec sa théorie du lecteur modèle. Le lecteur implicite « incorpore l'ensemble des orientations internes du texte de fiction pour que ce dernier soit tout simplement reçu » (Iser cité par V. J page 29). Iser affirme que « la façon dont le sens est constitué est identique pour tout lecteur ; c'est le rapport au sens qui, dans un second temps, explique la part subjective de la réception » (V. J page 30).

## C/ L'analyse sémiotique

L'œuvre d'U. Eco est imposante : M. Mace considère qu'U. Eco est le premier à avoir articulé la dimension sémantique et la dimension syntaxique des romans ; dans le même registre, il a cherché à associer la dimension sémiologique avec la dimension pragmatique, c'est-à-dire le texte avec le lecteur, c'est pourquoi certains auteurs parlent plutôt d'analyse sémiopragmatique relativement au travail d'U. Eco.

V. Jouve indique que le lecteur modèle théorisé par Eco dans « Lector in fabula : le rôle du lecteur » est un « lecteur idéal qui répondrait correctement (...) à toutes les sollicitations - explicites et implicites - d'un texte donné » (page 31).

U. Eco distingue l'utilisation d'un texte de son interprétation : « Par interprétation, on entend (...) l'actualisation sémantique de tout ce que le texte, en tant que stratégie, veut dire à travers la coopération de son Lecteur Modèle. » (cité par N. P-G page 59).

Un texte de Matteo Treleani au sujet de « l'objectivité dans la théorie littéraire d'Umberto Eco »<sup>55</sup>, permet d'aborder de façon synthétique son œuvre foisonnante (et parfois techniquement ardue).

---

<sup>55</sup> Sur le site [http://www.academia.edu/2181202/Lobjectivite\\_dans\\_la\\_theorie\\_de\\_Umberto\\_Eco](http://www.academia.edu/2181202/Lobjectivite_dans_la_theorie_de_Umberto_Eco), le 16/04/2013

L'idée d'U. Eco est que l'objectivité n'est pas à rechercher dans le texte lui-même « mais plutôt hors du texte, dans les *habitus* de la pratique interprétative. » (p 2)

L'*habitus* est ce qui limite la sémiose illimitée dans la théorie de Peirce ; mais pour Eco, la limite de l'interprétation est aussi liée au fait que quelque chose dans le texte suggère à l'interprétant comment interpréter : il existe une cohérence interne du texte, c'est-à-dire une limite objective qui ne dépend pas du contexte.

Eco précise dans « Lector in fabula » que le texte n'est pas l'objet en lui-même « mais le fruit d'une négociation avec le lecteur. Le fruit de la fameuse *coopération textuelle*. Il n'est ni objectif ni subjectif mais au milieu des deux » (p 6).

Il s'appuie ainsi sur la notion de vérité selon Peirce, qui est « le fruit de la communauté d'interprètes qui s'entendent sur une certaine opinion. Il y a donc des habitudes interprétatives données par le contexte social, historique, culturels qui conduisent le regard des sujets. A partir de ces regards il peut y avoir des faits qui sortent de notre quotidienneté en s'écartant de nos habitudes interprétatives. » (p 7).

Pour Eco, « Ce qui n'est pas objectif, ce ne sont pas les textes mais les pratiques interprétatives », mais « les pratiques (ou *habitus*) sont en outre toujours contextuelles » (p 9) ; alors « on pourrait affirmer que l'objectivité pour Eco est hors du texte, dans la façon qu'une communauté donnée a de l'interpréter. » (p 9).

#### D/ Théories du lecteur réel

V. Jouve reprend le chemin parcouru depuis la narratologie de G. Genette : il indique que les théories du lecteur implicite d'Iser ou du lecteur modèle d'Eco sont en fait dans le fond similaires à la conceptualisation du narrataire extradiégétique<sup>56</sup>, en ceci qu'est postulée « l'idée qu'il y a dans tout texte, structurellement, un rôle proposé au lecteur. » (page 32). Cependant, « le passage de la narratologie à l'analyse de l'effet textuel » correspond à la prise en compte que « le système narratif, loin d'être perçu comme autonome, doit être analysé par rapport au lecteur. » (page 32).

V. Jouve précise en effet que si les théories des lecteurs « abstraits » ont indéniablement apporté des éléments de compréhension quant au rapport que nous entretenons avec la littérature, celles-ci posent cependant un certain nombre de problèmes lorsque l'on s'interroge sur l'acte de lecture lui-même, sur les réactions concrètes des lecteurs réels. Par exemple, ajoute V. Jouve, U. Eco reconnaît qu'il n'est pas « facile de distinguer « l'interprétation critique » (donc personnelle) de la « coopération interprétative » (programmée par le texte) » (page 33).

Avant de regarder ce que V. Jouve a élaboré comme concepts pour interroger l'activité lectrice<sup>57</sup> du lecteur réel<sup>58</sup>, je propose de dérouler ce qu'il dégage par ailleurs dans son livre « La lecture » comme caractéristiques liées à cette activité/expérience lectrice, dont je retiendrais ici les plus significatives :

- un processus complexe à cinq dimensions : neurophysiologique, cognitif, affectif (soit identifico-émotionnel), argumentatif (soit discursif et illocutoire), symbolique (page 9)
- une communication différée, décontextualisée et « transévènementielle » (P. Ricœur), qui donne une sorte de condition autoréférentielle au texte (page 13)

---

<sup>56</sup> Voir supra page 22

<sup>57</sup> V. Jouve parle d'activité lectorale, alors que M. Macé parle d'activité lectrice : ayant lu M. Macé avant V. Jouve, j'ai choisi de continuer à utiliser le terme « lectrice »

<sup>58</sup> A partir de son livre *L'effet personnage dans le roman*, collection Ecriture, Editions PUF, 1998

- la réception comme processus de l'achèvement de l'incomplétude textuelle, dans quatre domaines : le vraisemblable, la suite des actions, la logique symbolique, la signification générale de l'œuvre (page 43)
  - la dialectique de la contrainte du texte et de la liberté du lecteur : qu'on retrouve dans les idées de « pacte de lecture », de « coopération textuelle » (U. Eco), de « réception guidée » (Jauss), de « création dirigée » (Sartre) (page 47)
  - le travail d'anticipation et de prévision du lecteur, qui part de l'idée que la compréhension d'un énoncé passe par la reconnaissance d'une intention ; ce qui se conjugue avec un travail d'interprétation et de simplification du texte (page 53)
- V. Jouve ajoute à ce propos que ce « travail prévisionnel est donc tout sauf superficiel. En obligeant le lecteur à remettre en question ses interprétations, il est à l'origine de cette « redécouverte de soi » qui est un des effets essentiels de la lecture » (page 55)
- la lecture est plurielle du fait de la plurivocité du texte littéraire (page 65) : mais le sens de la lecture est bien celui qui est donné par le lecteur, par son interprétation active ; « le sens, loin d'être immanent, se présente comme le résultat d'une rencontre : celle du livre et du lecteur » (page 75)

Je détaille ci-après un peu plus les deux derniers chapitres du livre de V. Jouve qui s'intitulent « le vécu de la lecture » (page 79) et « l'impact de la lecture » (page 93).

### **Le vécu de la lecture**

- le vécu de la lecture est une expérience double de libération et de comblement, ce que Jauss a appelé la « jouissance esthétique » : « le sujet est libéré par l'*imaginaire* de tout ce qui fait la réalité contraignante de sa vie quotidienne ». Pour Sartre, ce processus se déroule en deux temps : il y a « néantisation » du monde réel vis-à-vis duquel le sujet prend ses distances, et création, à sa place, d'un monde nouveau à partir de ce que propose le texte littéraire.
- la lecture est aussi l'expérience d'une dimension autre, d'une pensée autre, qui en retour nourrit le lecteur, lui apporte un supplément d'expérience. Cette expérience de l'altérité, qui peut être troublante, correspond pour Gilles Poulet à une « phénoménologie de la lecture », qui est ainsi exprimée par B. Abraham : « lire, c'est déterritorialiser »
- Iser distingue une lecture « participative », lorsque l'écart socioculturel entre le lecteur et le texte est faible et lui permet de transcender sa propre position d'acteur social ; et une lecture « contemplative » lorsque cet écart est important.
- le lecteur s'implique doublement dans le texte : d'abord directement et personnellement, notamment par identification ; puis « il est amené, dans un second temps, à s'observer lui-même en train de réfléchir. C'est ce retour sur soi qui, comme le note Iser, fait la valeur de la lecture ».
- si la lecture est voyage dans une dimension autre, elle est aussi voyage dans le temps : elle permet un retour vers le passé, celui de notre enfance et de nos croyances enfantines, en réactivant tel scénario fantasmatique, tel souvenir-écran ; mais j'ajoute, en notant que V. Jouve n'en fait pas ici mention, que la lecture permet aussi de se projeter dans l'avenir, voire d'imaginer son devenir à travers tel personnage ou situation.

## L'impact de la lecture

- V. Jouve indique que « Si la lecture est une expérience, c'est parce que, d'une façon ou l'autre, le texte agit sur le lecteur ». On peut alors distinguer différents effets ou enjeux des textes : concrets, ludiques, performatifs, etc., qui parfois se combinent de façon explicite ou implicite.
- on peut étudier les effets d'une œuvre au niveau globale d'une société, soit, avec Jauss, dans trois registres : la transmission, la création, la rupture de la norme
- Iser, au niveau de la réception de l'œuvre par un individu, propose de distinguer le pôle artistique, qui « se réfère au texte produit par l'auteur », et le pôle esthétique, qui « se rapporte à la concrétisation réalisée par le lecteur ». Comme on l'a déjà vu plus haut, « le rapport du lecteur au texte est toujours à la fois réceptif et actif. Le lecteur ne peut retirer une expérience de sa lecture qu'en confrontant sa vision du monde à celle impliquée par l'œuvre »
- ce que retire le lecteur de sa lecture, c'est à la fois un « sens » et une « signification », tels que ces deux termes sont définis par P. Ricœur : le sens renvoie à un « déchiffrement opéré pendant la lecture », tandis que « la signification, c'est « le moment de la reprise du sens par le lecteur, de son effectuation dans l'existence » ». V. Jouve en déduit que « C'est bien la « signification » de l'œuvre - définie comme le passage du texte à la réalité - qui fait de la lecture une expérience concrète. »
- V. Jouve distingue les textes qui permettent « une confirmation de soi », qui sont les plus lus, des textes qui permettent une « redécouverte de soi », qui sont les plus intéressants car ouvrant un accès à sa propre altérité
- certains textes, ou plutôt certaines rencontres entre un texte et un lecteur, de par la dimension fantasmatique qui est investie, produisent des effets de régression plus ou moins archaïques ; avec parfois des effets de « dépossession » de soi, d'emprise voire d'aliénation
- lorsque le travail de distanciation est présent, le jeu des identifications permet au contraire le « développement » du lecteur. V. Jouve rappelle que pour Freud, l'identification est « le fondement de la constitution imaginaire du sujet et le modèle des processus ultérieurs grâce auxquels il continue de se différencier. Les mécanismes identificatoires qui sous-tendent les textes de fiction relèvent de cette double fonction fondatrice et matricielle »

En conclusion, V. Jouve cite M. Picard, pour qui la lecture a trois fonctions essentielles :

- « la subversion dans la conformité » : « le texte littéraire à la fois conteste et suppose la culture
- « l'élection du sens dans la polysémie » : tout texte est polysémique, toute lecture est subjective
- « la modélisation par une expérience de réalité fictive » : « il est ici question du rôle pédagogique de la lecture. Modéliser une situation, c'est proposer au lecteur d'expérimenter sur le mode imaginaire une scène qu'il pourrait vivre dans la réalité »

On voit bien dans cette troisième fonction dégagée par M. Picard l'articulation qui peut être faite avec la théorie mimétique telle que l'a élaborée J-M Schaeffer.

Voyons maintenant succinctement ce que V. Jouve propose comme mode d'analyse de l'activité lectrice du lecteur réel.

V. Jouve se réfère au travail de Michel Picard, qui est parti de l'idée que le lecteur réel « est une personne à part entière qui, comme telle, réagit pleinement aux sollicitations psychologiques et à l'emprise idéologique du texte. » (V. J page 34). Dans son ouvrage « La lecture comme jeu », M. Picard définit trois instances dans l'activité de lecture : le « liseur »



qui est « comme la part du sujet qui, tenant le livre entre ses mains, maintient le contact avec le monde extérieur » ; le « lu » qui correspond à « l'inconscient du lecteur réagissant aux structures fantasmatiques du texte » ; le « lectant » qui serait « l'instance de la secondarité critique qui s'intéresse à la complexité de l'œuvre » (V. J page 34).

V. Jouve a proposé à partir de ce travail une autre catégorisation des instances lectrices : il délaisse d'abord « le liseur », considérant qu'elle est « peu opératoire pour une analyse strictement textuelle » ; il dégage le « lisant » qui est « cette part du lecteur piégé par l'illusion référentielle qui considère, le temps de la lecture, le monde du texte comme un monde existant » ; il limite alors « le lu » à « la satisfaction de certaines pulsions inconscientes [lorsque] le lecteur retrouve une image de ses propres fantasmes » ; enfin il divise « le lectant » en deux sous-instances : « le lectant jouant », qui « s'essaye à deviner la stratégie narrative du texte », et « le lectant interprétant », qui « vise à déchiffrer le sens global de l'œuvre » (page 35/36).

V. Jouve précise que cette formalisation s'appuie sur un postulat, exprimé notamment par la théorie psychanalytique, qui est l'existence chez tous les lecteurs de faits psychiques transhistoriques. Il affirme : « en définissant le lecteur réel comme sujet bio-psychologique, on a donc les moyens d'analyser avec précisions l'expérience de lecture ». (page 37).

Il me semble intéressant au regard de l'importance de cette approche théorique du lecteur réel d'ajouter ici une analyse critique, parmi d'autres, de cette approche : il s'agit d'un texte intitulé « du lecteur virtuel au lecteur réel » réalisé par Frank Wagner<sup>59</sup>.

F. Wagner cherche à confronter la théorie de la lecture de Jouve vis-à-vis des deux types historiques de roman qu'il nomme romans « mimétiques » (référentiels) d'une part et romans « antimimétiques » (autoréférentiels) d'autre part.

Il repère qu'à l'égard des romans mimétiques (les romans classiques) se sont plutôt les deux instances du lisant (participation, identification) et du lu (dimension inconsciente) qui sont sollicitées au cours de la lecture, contrairement donc au lectant (jouant et interprétant).

A l'inverse, les romans antimimétiques (dans la lignée du nouveau roman) favorisent le lectant. La situation du roman antimimétique est singulière car elle remet en cause la « conception même de l'expérience littéraire comme suspension momentanée et volontaire de l'incrédulité » (page 9) ; elle remet en cause l'idée d'immersion fictionnelle.

C'est pourquoi F. Wagner précise que le lisant doit être aussi favorisé au risque d'empêcher tout simplement la lecture.

Il ajoute cependant que le cours de la lecture n'est pas homogène et peut mettre en jeu différemment les quatre instances définies par Jouve, et ce parfois même de façon contraire. Il précise, page 8, qu'« en tant que lecteur, il m'est impossible d'être simultanément lu-lisant et lectant ». Donc s'il est possible de repérer une tendance globale, il ne faut pas oublier que la lecture dans sa réalité est avant tout plurielle.

Par ailleurs F. Wagner (mais il n'est pas le seul) pense qu'il faudrait aussi réintroduire une instance de lecture qu'avait théorisé Picard mais que Jouve n'a pas repris, qui est le liseur, c'est-à-dire la situation du lecteur dans le monde. Il insiste ainsi sur le fait que les instances lectrices sont soumises à l'influence de déterminations socio-historiques variables.

F. Wagner fait (page 6) une observation sur ce qu'on appelle la « paralittérature » (dont la SF fait partie) qui est caractérisée selon lui par une « nette dominante narrative et événementielle, un schématisme de leurs structures et contenus inconscients, un monologisme qui régit leur

---

<sup>59</sup> Maître de conférence à l'université Rennes II ; voir la page du site <http://eos.univ-reims.fr/crleli/actu/F%20Wagner.htm>, le 19/04/2013

axiologie ...» ; il constate que la répartition des instances lectrices y est globalement identique que pour le roman mimétique.

Mais il me semble que la situation est quelque peu différente concernant la SF : il m'apparaît que le lecteur interprétant et le lecteur jouant y sont plus présents que dans le roman typiquement mimétique. Cependant, on y reviendra ultérieurement, la SF n'est pas un corpus homogène : si ce que j'indique me semble pertinent pour un sous-genre de la SF qui est la « hard-science », cela l'est sans doute moins pour le sous-genre « space-opera ». Par comparaison, il me semble aussi que, globalement, le fantastique ou la fantasy joue en effet plus sur les instances du lisant et du lu que du lecteur.

F. Wagner conclue ce texte en disant qu'il lui semble difficile d'aller plus loin que Jouve concernant l'activité réelle du lecteur, sauf à retomber dans le travers de la modélisation ; il faut notamment prendre acte de l'aspect pluriel de la lecture.

Il est utile de faire une synthèse des éléments, nombreux, amenés par V. Jouve.

En premier lieu, je retiens pour ma recherche la théorie du lecteur réel proposée par Picard et Jouve : car bien qu'étant plutôt une analyse de l'activité lectrice, elle éclaire significativement ce qu'il en est de l'expérience lectrice. J'ai une préférence pour le modèle proposé par Picard, celui d'une triple instance lectrice : la situation du lecteur dans le monde (le liseur) ; l'activité fantasmatique et identificatoire de la lecture (le lu) ; l'activité de distanciation critique (le lecteur).

En second lieu, concernant l'expérience lectrice, je retiens les points suivants :

- une expérience double de libération et de comblement par l'imaginaire, ce que Jauss a appelé la « jouissance esthétique »
- l'expérience d'une dimension autre, d'une pensée autre, qui en retour nourrit le lecteur, lui apporte un supplément d'expérience
- l'expérience comme double mouvement d'une implication (identification) puis d'un retour sur soi (réflexion) qui, comme le note Iser, fait la valeur de la lecture
- selon Iser « le rapport du lecteur au texte est toujours à la fois réceptif et actif. Le lecteur ne peut retirer une expérience de sa lecture qu'en confrontant sa vision du monde à celle impliquée par l'œuvre »
- ce que retire le lecteur de sa lecture, c'est à la fois un « sens » et une « signification », tels que ces deux termes sont définis par P. Ricœur : le sens renvoie à un « déchiffrement opéré pendant la lecture », tandis que « la signification, c'est « le moment de la reprise du sens par le lecteur, de son effectuation dans l'existence » ». V. Jouve en déduit que « C'est bien la « signification » de l'œuvre - définie comme le passage du texte à la réalité - qui fait de la lecture une expérience concrète. »

En synthétisant encore davantage, on obtient une triple expérience lectrice : une expérience esthétique de l'imaginaire (qui libère et comble relativement à la réalité), une expérience dialectique d'identité/altérité (relativement à son expérience de la réalité), une expérience de construction de sens et de signification (relativement à soi, relativement à la réalité).

## E/ Façon et manière de lire

### Manière de lire

Michel de Certeau développe l'idée<sup>60</sup> que tous les gestes qui participent du quotidien (du geste qui consiste à faire la cuisine comme du geste qui consiste à faire de la recherche) sont emprunts de « manières de faire » propres à chacun. Il indique que ces manières de faire sont le produits de « tactiques » (qui sont autant de « résistances » aux « stratégies » qui veulent imposer un mode homogène de faire), et de ruses (il se réfère ici à la *métis* grecque, comme art, ancestral, de détourner, de contourner).

C'est dans cet esprit qu'il consacre un chapitre (XII) à la manière de « Lire : un braconnage ». Son approche est éminemment constructiviste, car il considère que « le livre est un effet (une construction) du lecteur (...) une littérature diffère d'une autre moins par le texte que par la façon dont elle est lue » (page 245).

Dans ce jeu « d'implications et de ruses » du lecteur vis-à-vis du texte lu, il distingue deux sortes « d'attentes » : « celle qui organisent un espace *lisible* (une littéralité), et celle qui organise une démarche nécessaire à l'*effectuation* de l'œuvre (une lecture) » (page 247).

Mais il y a selon M. de Certeau une « *institution sociale* qui surdétermine [la] relation [du lecteur] avec le texte » (page 248) ; or il constate que « La créativité du lecteur croît à mesure que décroît l'institution qui la contrôlait. » (page 249).

Il y a donc chez M. de Certeau une double histoire de la lecture : celle, visible, d'un rapport de force socio-historique ; celle, plus invisible, des manières singulières de lire pour soi une œuvre, une fiction, comme indice « d'une poétique *commune*. » (page 249).

Il repère une double ruse chez le lecteur commun : d'une part vis-à-vis du monde extérieur, où « lire, c'est être ailleurs, là où *ils* ne sont pas, dans un autre monde », constituant ainsi une expérience d'ordre initiatique ; d'autre part vis-à-vis du texte lui-même, car « les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits » (page 251).

Une dernière remarque concerne l'évolution de la manière de lire, et notamment la manière « moderne » de lire silencieusement : M. de Certeau relève là un « retrait du corps [du lecteur], condition de son autonomie [et] mise à distance du texte ». (page 254).

### Façon de lire

Reprenant l'expression de « stylistique de l'existence » amenée par Michel Foucault, M. Macé<sup>61</sup> développe l'idée d'une stylisation de soi, qu'elle repère en général dans la vie et plus particulièrement dans la lecture : « car les styles littéraires se propagent dans la lecture comme de véritables formes de vie, engageant des conduites, des démarches, des puissances de façonnement et des valeurs existentielles. » (page 14)

M. Macé se distingue des modèles sémiotique (Umberto Eco) ou narratologique (Paul Ricœur), selon elle trop descriptifs et induisant une coupure entre la lecture et la vie. Il faut considérer les livres comme des « possibilités d'existence *orientées* » ; elle cite Roland Barthes : « C'est cela la lecture : réécrire le texte de l'œuvre à même le texte de notre vie » (page 16).

---

<sup>60</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, tome 1. Arts de faire*, Folio essais, Editions Gallimard, 1990

<sup>61</sup> Marielle Macé, *Façon de lire, manières d'être*, NRF essais, Editions Gallimard, 2011

La lecture est donc une forme et une force de proposition qui participe au processus d'individuation : « Dans la lecture en effet, c'est affronté à d'autres styles qu'on exerce le sien, et dans un corps à corps avec d'autres formes que l'on éprouve la sienne. » (page 23)

Ici, l'apprentissage de la vie se confond de manière intime avec l'apprentissage par la lecture : « quelque chose de mon rapport à moi-même et aux autres, de ce qu'il y a de capable et d'incapable dans mon propre corps, dans mon propre langage ... » (page 13)

Elle indique par ailleurs l'idée d'un apprentissage par la lecture qu'elle nomme attentionnel : « tout dans l'expérience lectrice peut être affaire de disposition perceptive, d'apprentissage attentionnel, de formation (mais aussi de déformation) d'une personnalité cognitive au contact avec des configurations esthétiques. » (page 28)

Cet apprentissage attentionnel qui se produit, notamment mais pas seulement, avec la lecture est un processus qui se déroule en deux temps : le lecteur se trouve d'abord dans un moment de passivité, ou plus exactement une « activité passive » au cours de laquelle le sujet est saisi par le texte, qui selon M. Macé préexiste au lecteur ; puis vient le moment (ou plutôt les moments, au détour d'un passage, d'une phrase parfois d'un mot) d'un ressaisissement, qui est alors à la fois apprentissage, appropriation, reconfiguration de son rapport à soi-même et au monde.

Autrement dit, il s'agit de « rejouer dans la lecture et après elle l'accès au réel, mais aussi l'accès à soi-même » (page 41). M. Macé se réfère alors à l'idée de jeu (notamment avec Freud et Winnicott) comme activité « permettant de construire un espace intermédiaire (« un espace potentiel ») entre soi et les choses, afin d'y essayer et d'y régler ses propres conduites (...), d'établir une aire de création de soi ... » (page 45).

#### F/ Synthèse sur l'expérience lectrice

Plusieurs idées se recourent qu'il s'agit d'essayer de synthétiser.

L'idée que l'expérience lectrice est une « création dirigée » selon Sartre, se retrouve aussi chez Jauss avec la « réception guidée », ainsi que dans la « coopération textuelle » d'U. Eco.

Jauss indique qu'une expérience lectrice n'est pas une « pure expérience subjective » : elle est toujours la combinaison des expériences lectrices passées et des expériences de vie du lecteur dans le monde. Pour Iser, elle est confrontation de la vision du monde du lecteur avec celle du texte. U. Eco précise qu'il y a des stratégies textuelles et des habitudes interprétatives. Mais M. de Certeau affirme que la créativité du lecteur (sa capacité de « braconnage ») croît à mesure que la surdétermination de l'institution sociale décroît. Autrement dit l'expérience lectrice est aussi à voir comme expérience de conflictualité entre l'individuel et le social.

A un niveau individuel, l'expérience lectrice concerne un sujet bio-psychologique dans ses multiples dimensions. Elle est une expérience de libération et de comblement, en se distanciant du réel par l'imaginaire ; elle procure ce que Jauss a appelé une « jouissance esthétique » ; elle amène un supplément d'expérience par l'expérience d'une altérité imaginaire qu'elle propose. Mais Jouve indique que c'est le retour sur soi, autrement dit le passage du sens à la signification (Ricœur), qui fait de la lecture une expérience concrète.

M. Macé me semble aller plus loin, car pour elle l'expérience lectrice participe à l'individuation, comme style d'existence, comme accès au réel et à soi-même, comme aire de création de soi.

Pour conclure cette partie, j'amènerai la contribution d'un extrait d'un texte de J-L. Bischoff intitulé « la lecture expérience »<sup>62</sup>, qui va dans le sens de M. Macé. J-L. Bischoff crée l'expression de « lecture/expérience » pour indiquer que l'expérience de lecture est la lecture d'une expérience, et en premier lieu celle d'une altérité et d'une altération. A partir d'une approche heideggerienne de l'expérience (que je préciserai dans la partie qui est consacrée à la notion d'expérience), J-L Bischoff veut faire « apparaître que la lecture/expérience bouleverse mon existence de fond en comble en reconfigurant le champ de mes possibles ».

L'altérité est sans doute aussi, avec le terme science, un des maitre-mots de la science-fiction. C. Grenier<sup>63</sup> repère quatre thèmes majeurs au sein de la SF : autres lieux, autres temps, autres sociétés, autres êtres.

On serait tenté de dire que la littérature de SF apparait comme une forme exacerbée, dédoublée, de l'expérience d'altérité, qui semble au cœur de l'expérience littéraire comme de l'expérience lectrice. Ce que laisse par exemple entendre le titre de la fameuse série télévisée de SF « La cinquième dimension », c'est-à-dire une expérience hors norme, hors des dimensions connues de notre réalité. Mais certains vous diront que cette série télévisée n'est pas vraiment de la SF, plutôt du fantastique moderne, où il arrive des choses inexplicables aux personnages, qui ne seront d'ailleurs pas expliquées aux spectateurs une fois l'histoire terminée. Alors que la SF semble supposer, de façon implicite ou explicite, une certaine raison, autrement dit une certaine rationalité ou une certaine causalité, même si celle-ci échappe parfois aux personnages ... ou aux lecteurs !

Ainsi, au moment d'aborder la partie sur l'expérience de lecture de la science-fiction, deux questions se posent : comment définir la SF ? Comment fonctionne-t-elle pour un lecteur ?

---

<sup>62</sup> A voir sur <http://www.xulux.fr/la-lecture-experience-experience-de-la-lecture-et-lecture-de-l-experience-par-jean-louis-bischoff>

<sup>63</sup> Christian Grenier, *la Science-fiction, lectures d'avenir ?*, collection Littérature de jeunesse, Editions Presses universitaires de Nancy, 1994, Nancy.

### Troisième Partie : la littérature de science-fiction

On l'a déjà évoqué en introduction de ce mémoire, alors que la SF semble jouir depuis quelques décennies d'une médiatisation certaine, à travers les films de SF, à travers aussi un certain discours social, relatif à l'idée que nous serions dans un monde de science-fiction, la littérature de SF est relativement peu lue, que cela soit en Europe ou aux Etats-Unis.

Schématiquement, les détracteurs indiquent que la littérature de SF est soit trop simpliste (par exemple lorsqu'il s'agit de space-opera, assimilé à du western dans l'espace, souvent manichéen ou idéologiquement marqué), soit trop complexe (lorsqu'il s'agit de hard-science où les spéculations scientifiques requièrent un certain niveau de bagages, ou d'imagination, scientifiques), soit trop angoissante (lorsque la SF projette le lecteur dans des mondes ou des futurs étranges, dévastés ou déshumanisés).

Le lecteur de SF apparaît alors comme un individu aimant les histoires simplistes de guerres dans l'espace, ou au contraire les histoires complexes voire alambiquées de voyages dans le temps ou dans le cyberspace, ou encore fasciné par la perspective de mondes artificiels ou post-apocalyptiques. Bref, de façon caricaturale, un lecteur au mieux spécial, souvent « fan » de science ou de technologie ; au pire immature, c'est à dire peu ou pas accessible à la finesse psychologique ou sociologique de la littérature classique ou réaliste (on sait que des critiques littéraires ont pu identifier le lecteur type de SF à un adolescent attardé cherchant dans la SF, ou encore la BD, le moyen de fuir la réalité, ou de réaliser ses fantasmes de toute-puissance ou de destructivité).

Gérard Klein, une des grandes figures de la SF française, dénoncera la « ghettoïsation » dont est victime la SF, relativement à la « grande littérature ». Mais Théodore Sturgeon, un des auteurs américains majeurs de la SF des années 1960, rappellera avec ironie qu'il y avait sans doute, en proportion, autant de mauvaises littératures classiques que de mauvaises littératures de SF, laissant entendre qu'il y avait lieu, dans les deux cas, de s'intéresser à ce qui se faisait de meilleur pour juger de sa qualité.

Il faut préciser que la littérature de SF n'est pas un genre homogène, qu'il existe plusieurs sous-genres qui paraissent parfois difficiles à relier sous la même bannière. Citons rapidement le space-opéra, la hard-science, la spéculative fiction, le cyberpunk, le steampunk, les utopies et les dystopies, etc. ; auxquels il faudrait rajouter tous les « transgenres », c'est-à-dire mélangeant les sous-genres ou se combinant avec d'autres genres littéraires (thriller, fantastique, horreur, fantasy pour les plus utilisés).

Jean Gattegno dans le Que Sais-Je "la Science-fiction"<sup>64</sup> débute l'ouvrage par « Il n'existe aucune définition satisfaisante de la science-fiction ».

Malgré cet avertissement, il apparaît nécessaire, avant de tenter de spécifier à partir d'un travail de terrain l'expérience de lecture de SF, d'essayer d'identifier ce type de littérature. Ce d'autant que les lectures critiques ou théoriques sur la littérature de SF s'articulent parfois à des théories, plus ou moins explicites, de la lecture de SF.

Je présente donc ci-après différentes approches de la littérature de SF ; cette présentation n'est pas exhaustive, mais elle correspond au souci de montrer la dimension plurielle voire complexe de la littérature de SF. Il s'agira bien sûr quand cela sera possible de faire des liens avec la question de l'expérience lectrice science-fictionnelle.

---

<sup>64</sup> Jean Gattegno, *la Science-fiction*, collection Que sais-je, Editions Presses universitaires de France, 1971, 1992 pour la 5ème édition, Paris.

## I/ Identifications des schémas<sup>65</sup> de la SF

### A/ Approches historiques de la SF

Historiquement, le terme « science-fiction » a été inventé en 1929 par un américain, Hugo Gernsback, qui était ingénieur, occasionnellement romancier et surtout rédacteur en chef d'un magazine (*pulps*) de récits d'imagination scientifique.

Il existe différentes approches de l'histoire de la SF, concernant ses origines, ses filiations, ses précurseurs. Les principales filiations sont faites avec le roman d'aventure, le roman fantastique, le roman populaire ; son émergence est liée à la science moderne. Les anthologistes font remonter le premier roman de SF soit à Herbert George Wells avec « la Guerre des mondes » en 1895, soit à Jules Verne avec « 20.000 lieux sous la mer » en 1870, soit à Mary Shelley avec « Frankenstein ou le Prométhée moderne » en 1818, soit même à Thomas More avec « l'Utopie » en 1516 ; enfin certains remontent jusqu'à Lucien de Samosate avec « l'Histoire Véritable » écrit en 180.

C'est ainsi que Christian Grenier<sup>66</sup> repère quatre périodes historiques de ce qu'il appelle « une lecture conjecturale » dont la SF est selon lui une des manifestations.

De – 850 avant JC (l'Épopée de Gilgamesh) à 180 (l'Histoire Véritable), il s'agit d'épopées où le héros est en quête de sa destinée (et de son identité) à travers la rencontre d'êtres « autres » (le plus souvent divins).

Du 15<sup>ème</sup> siècle au 18<sup>ème</sup> siècle, deux thèmes prépondérants apparaissent : les voyages extraordinaires et les utopies, qui accompagnent d'une part la découverte des Amériques et d'autre part l'invention de l'imprimerie qui permet une divulgation du savoir et donc un changement dans le rapport au savoir.

Au 19<sup>ème</sup> siècle, début de l'ère moderne, trois axes majeurs se développent : l'exploration (colonisation, invasion), le progrès scientifique (positif ou négatif), les utopies (la quête du nouvel homme libre).

Avec le 20<sup>ème</sup> siècle, c'est l'explosion des sous-genres, thèmes, écoles de la science-fiction.

C. Grenier fait l'hypothèse que la lecture conjecturale est essentiellement une littérature de crise, c'est à dire se manifestant surtout au plus fort des crises sociétales ; il y aurait la recherche à travers ces littératures conjecturales d'un effet conjuratoire au moment où l'avenir apparaît particulièrement incertain et inquiétant.

Cependant, nombre d'auteurs estiment que la science-fiction apparaît manifestement avec l'avènement de la science moderne au 19<sup>ème</sup> siècle<sup>67</sup> et qu'elle est donc consubstantielle à l'imaginaire de cette science moderne. Par ailleurs, plusieurs critiques se rallient à une autre dénomination proposée à la fin des années 1960 par l'auteur américain Robert Heinlein, à savoir la « spéculative fiction », qui permet de prendre en compte de façon beaucoup plus globale des récits qui n'ont pas nécessairement pour thème central la science ou ses produits,

---

<sup>65</sup> En référence au livre de William Gibson, *Identification des schémas*, auteur qui a lancé l'idée de « cyberspace » avec son livre *Neuromancien* en 1982.

<sup>66</sup> Op. Cit.

<sup>67</sup> Pour une lecture rapide et précise des conditions de cette émergence, lire J-M Levy-Leblond, *Le grand écart, la science entre technique et culture*, collection Modélisation des imaginaires, Editions Manucius

mais qui s'interrogent plutôt sur la modernité dans son ensemble, sur les multiples transformations du monde et de l'individu moderne, et ce à des niveaux divers non « scientifiques » (par exemple politique, philosophique, écologique, psychanalytique, parapsychologique, anthropologique, etc. ...).

Simon Bréan, dans un ouvrage récent<sup>68</sup>, propose de distinguer ce qui relève de la « science-fiction » comme telle, qui selon lui émerge de façon typique avec les romans de H. G. Wells, de ce qu'il nomme « l'imagination scientifique », dont un modèle est donné par les romans de Jules Verne. La distinction qu'il établit s'appuie sur la théorie qu'il propose du régime ontologique d'une littérature, comme catégorie littéraire qu'il ajoute aux deux autres catégories littéraires classiques que sont les thèmes littéraires et les formes textuelles. Par régime ontologique littéraire il entend le rapport ontologique que met en jeu un type de littérature, et notamment le monde fictionnel qu'elle crée ou conçoit, avec le monde réel comme monde de référence.

Ainsi, le régime ontologique de la poésie diffère de celui de la littérature réaliste, qui diffère de celui de la science-fiction (nommé régime ontologique spéculatif), etc.

S. Bréan s'est donc employé à faire une histoire des régimes ontologiques littéraires.

Il indique notamment que (pour diverses raisons historiques et culturelles) les textes de J. Verne restent attachés à un régime ontologique de type réaliste prospectif, c'est-à-dire ne remettant pas fondamentalement en cause le lien avec le monde réel comme monde de référence. C'est pourquoi il nomme ce type de texte « imagination scientifique », contrairement aux textes de H. G. Wells qui eux relèvent de la « science-fiction », comme type de régime ontologique spéculatif, où le lien du monde fictionnel avec le monde réel de référence est (explicitement ou implicitement) autre. On notera au passage que cette théorisation emprunte en partie à la théorie littéraire des mondes possibles que nous avons vu plus haut.

Cette perspective de S. Bréan me paraît pertinente car elle montre bien les ruptures qui existent au-delà des continuités apparentes ou repérables ; surtout elle situe bien la science-fiction comme configuration<sup>69</sup> socio-historique. Sans nier l'intérêt certain de textes précurseurs comme *Frankenstein* (ou encore *l'Eve future, ou le laboratoire de l'Idéal* de Villiers de L'Isle Adam en 1886), je choisis donc de me rallier à ce découpage proposé par S. Bréan, nécessaire à la constitution d'un corpus de textes non pas homogène mais homologue, et de considérer les textes comme relevant spécifiquement d'une littérature dite de science-fiction à partir de l'œuvre de H. G. Wells.

## B/ Approche psycho-historique de la SF

Il s'agit ici d'une approche qui articule dimension historique et analyse psychanalytique, qui est proposée notamment par M. Thaon dans un livre collectif<sup>70</sup>.

---

<sup>68</sup> Simon Bréan, *la science-fiction en France : théorie et histoire d'une littérature*, Collection Lettres Françaises, Editions Presses Universitaires de l'Université Paris Sorbonne, 2012

<sup>69</sup> Configuration : organisation singulière de formes régulières, in Jean-Marie Barbier, *Vocabulaire d'analyse des activités*, Collection formation et pratiques professionnelles, Editions PUF, 2011, page 42

<sup>70</sup> Marcel Thaon, Gérard Klein, Jacques Goimard & al, *science-fiction et psychanalyse, l'imaginaire social de la SF*, Collection Inconscient et Culture, Editions Dunod / Bordas, 1986



M. Thaon indique en introduction que la SF « est un genre littéraire né avec le siècle. Comme la psychanalyse, elle se développe dans les premières années du XXe siècle (...) Comme la psychanalyse, elle est critiquée pour sa vulgarité : son *pan-sexualisme* (...) Comme la psychanalyse, elle construit un monde interne avec ses lois (...) Une culture de groupe. » (page 1).

M. Thaon note ensuite que le terme même de « science-fiction » est révélateur d'une articulation contradictoire entre la dimension objective et la dimension subjective : cette articulation dessine dès lors les frontières d'un « espace transitionnel », tel que l'a élaboré Winnicott, comme espace de jeu créatif et récréatif entre le moi et le non-moi, le dedans et le dehors, et, précise M. Thaon, « *le désir et l'objet* ». Autrement dit, la SF se manifeste comme « *représentation* (symbole) doublement articulée au psychique et au social » (page 6), en une double problématique, externe et interne.

Externe, en cela que la SF « révèle les aspirations d'un groupe social (les lecteurs) quant à la science dont les applications technologiques ont bouleversé la vie quotidienne et maintiennent l'espoir en un avenir meilleur » ; il y a là « l'expression d'un fantasme groupal, à définir comme l'organisation des attentes inconscientes d'un groupe » (page 14) (Gérard Klein développe largement dans une autre partie de ce livre cette thèse, mais effective aussi bien pour les lecteurs que pour les auteurs, sous le concept de « subjectivités collectives »).

Interne, en cela que la SF « exprime le plus souvent la tentative de l'auteur comme de son public de se défaire de l'objet, de le subvertir et de le rêver (...) Il est frappant de voir combien de nombreux récits de science-fiction présentent de contenus thématiques témoins des défaillances possibles de la symbolisation, de l'écroulement craint et désiré de l'espace transitionnel : l'irruption du fantasme dans la réalité et ses conséquences traumatisantes. » (page 8)

Le texte de SF instaure un double mouvement : d'une part, comme toute fiction, il permet de symboliser l'articulation du dedans et du dehors, du réel et de l'imaginaire (« dans l'ordre de la culture, précise M. Thaon page 11, le livre tient entre le sujet et l'objet la place du rêve pour l'appareil à penser. »<sup>71</sup>) ; d'autre part, « l'inquiétante étrangeté » qu'il distille a pour effet de faire un instant douter les lecteurs de la limite entre le subjectif et l'objectif (effet qui est produit autrement par le discours de la science, et que reprend à sa manière la science-fiction).

M. Thaon repère dans « l'expérience de lecture d'un texte de science-fiction de l'Age Classique<sup>72</sup> : une très grande importance de l'*idée* par rapport aux personnages de l'histoire ; la domination de l'objectif sur l'affectif (...) le positionnement de la science-fiction du côté de l'objet » (page 13). Il fait l'hypothèse que « *la science-fiction élabore ses structures à partir d'un fantasme grandiose de la Science ; elle se fait au départ serviteur de l'objet technique idéalisé* » (page 21).

Or, cela a des incidences, à la fois pour l'évolution du genre littéraire lui-même, et relativement à l'expérience lectrice science-fictionnelle.

L'expérience de lecture de SF est ici principalement analysée<sup>73</sup> sous l'angle de la dimension maniaque (c'est-à-dire l'activité fantasmatique de contrôle tout-puissant des objets) : « Tout se passe comme si, par *identification projective*, les parties destructrices du Moi étaient enfouies dans des objets de l'environnement fictionnel. », et notamment les objets technologiques.

---

<sup>71</sup> Pour un développement plus conséquent de l'articulation entre littérature et psychanalyse, voir le livre de P-L. Assoun, *Littérature et psychanalyse*, dont j'ai donné un bref aperçu page 22 ; mais M. Thaon se réfère aussi beaucoup en la matière à Raymond Kaës, pour qui « le livre tient dans cette organisation groupale de la culture une place transitionnelle » (page 19).

<sup>72</sup> Qu'on peut situer entre les années 1920 et les années 1950

<sup>73</sup> En empruntant à la théorie de la position maniaco-dépressive de Mélanie Klein

Autrement dit, dans un monde d'objets produits « magiquement » par la technoscience, la science-fiction apparaît maintenir une distance protectrice entre le sujet et l'objet. L'enjeu maniaque de contrôle de l'objet va alors se refléter dans le concept de « distance à l'objet »<sup>74</sup>, qui se manifeste notamment à travers les relations des personnages du récit.

L'évolution du genre science-fictionnel peut ainsi se voir dans l'évolution de cette distance à l'objet littéraire. M. Thaon repère alors trois époques :

- A partir des années 1920 : dans l'interrogation de l'impact de la science moderne sur les individus, la SF naissante met en place une fiction avant tout surmoïque et défensive « qui trouve alibi dans le sérieux de « l'objectivité scientifique » pour cacher ses racines pulsionnelles » (page 25), qui s'expriment donc à travers le désir d'objet, et même le désir d'identification à l'objet. Ce désir est à la fois enfermé dans l'objet technologique, et projeté « le plus loin possible dans l'espace et le temps » (page 31). Ainsi la subjectivité se perd dans l'objet et l'ailleurs. Au début des années 1940, une oscillation apparaît (sous la férule de John Campbell Jr, rédacteur en chef d'un *pulps* de SF) « entre intérêt pour les humains et idéalisation de la machine » (page 33), mais cela ne remet pas fondamentalement en cause l'organisation défensive originaire de la SF dans son rapport à la science.

- Avec l'explosion de la bombe atomique en 1945, « la fiction cesse de contenir le refoulé pour le laisser se déverser dans la vie quotidienne (...) il y a irruption du fantasme dans le réel » (page 35). M. Thaon note que quelques semaines après l'explosion atomique, des signes paranoïdes apparaissent dans les rédactions de *pulps* de SF et dans les courriers des lecteurs : c'est la SF qui a prédit voire créé la bombe atomique. Mais cela se combine avec la réalisation d'un paradoxe : la science était idéalisée en tant que vecteur d'un progrès pour l'humanité, ce que vient brutalement contredire l'explosion atomique. C'est ainsi l'espace transitionnel de la fiction qui implose, car « la proximité du désir produit dans la conscience des effets de terreurs » (page 37). Autrement dit la projection de la subjectivité dans l'objet devient alors problématique, car relevant d'une position dépressive (M. Klein), où la réparation maniaque de l'objet mort devient insurmontable.

En résulte des textes de SF qui vont cependant s'essayer à dépasser cette aporie, par l'utilisation notamment de procédés littéraires réajustant la distance à l'objet : il s'agit de l'humour, de la satire, de l'autodérision, afin de « rétablir l'espace potentiel perdu » (page 39). Un double processus a lieu : d'une part, la focalisation des récits de SF non plus sur l'ailleurs mais sur l'ici, à travers des textes sophistiqués sur les possibles devenir de groupes humains, souvent en prise avec des problématiques totalitaires ; d'autre part, le renforcement de l'institutionnalisation du groupe culturel « SF », comprenant les auteurs, les magazines, les lecteurs.

- A partir des années 1960, M. Thaon repère un « étrange clivage » de la SF, entre focalisation sur le monde humain extérieur et focalisation sur le monde interne du sujet. Dans ce deuxième cas, la focalisation peut aller jusqu'à figurer « un retrait dans le monde interne » (page 42), où, dans un mouvement de renversement relativement aux origines de la SF, « disparaît toute trace d'investissement objectal » (page 41). La SF est en effet confrontée aux réalisations technologiques qui s'accomplissent de plus en plus rapidement dans le quotidien (après la bombe atomique en 1945, l'homme sur la lune en 1969), ce qui entraîne une certaine « désidéalisée » de l'objet, et l'idée que « la réalité dépasse la fiction ». En quoi la SF semble être dépassée par elle-même. Des auteurs se détournent alors de l'objet mais pour se

---

<sup>74</sup> Que M. Thaon reprend de M. Bouvet, page 22

fondre dans une autre idéalisation, apte à retenir l'attention du lecteur, la toute-puissance narcissique, où le sujet se prend comme son propre et unique objet de désir. Pour ces auteurs, les éléments science-fictionnels habituels sont avant toute chose des créations du psychisme humain ; comme la science d'ailleurs, et ses produits technologiques, et c'est en cela que la science reste présente, malgré son absence parfois manifeste dans certains textes. Ce qui peut aller jusqu'à postuler, notamment avec P.K. Dick, que toute la réalité n'est que l'effet d'une construction psychique (narcissique ou psychotique).

Avec P. K Dick, « les objets externes perdent leur valence objective et se plient au fantasme » (page 45) de la toute-puissance narcissique : il a ainsi décrit les incertitudes et les angoisses, souvent archaïques, du monde interne du sujet moderne confronté à une relation d'objet problématique, permettant au lecteur moderne d'y lire ses propres angoisses.

En conclusion M. Thaon identifie donc trois positions possibles de la SF, résultantes de l'oscillation entre le subjectif et l'objectif : « une fuite vers l'objet dit « scientifique » », par idéalisation de la science et identification projective dans l'objet ; « une clôture narcissique » où « le sujet s'enferme dans ses productions aux dépens de la relation intersubjective » ; « un équilibre paradoxale et créateur entre le sujet et l'objet », où l'auteur métaphorise un rapport avec les objets, donnant lieu à des textes où se conjuguent des problématiques sociologiques et psychologiques diversifiées.

Je retiens de ce texte que l'expérience lectrice science-fictionnelle est liée à la question moderne du rapport sujet-objet, notamment sous l'angle d'une identification à l'objet, que la technoscience a rendu problématique du fait d'un doute quant à la possibilité de la réalisation du fantasme. Lire de la SF c'est faire l'expérience fictionnelle des angoisses produites par ce rapport moderne du sujet à l'objet, et par la crainte/le désir de la réalisation du fantasme. La SF, comme fiction, est aussi une tentative de créer un espace transitionnel pour métaboliser ces angoisses modernes.

### C/ Approche psycho-philosophique de la SF

Je me réfère ici à l'analyse de Guy Lardreau<sup>75</sup> qui défend (en articulant une lecture critique de la philosophie avec la théorie lacanienne du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire) la thèse selon laquelle la science-fiction viendrait remplacer comme discours la philosophie, dans la difficulté de celle-ci à prendre en charge le paradigme de la science moderne.

Il arrive à la conclusion que la SF fonctionne comme une gnose, comme théorie de la connaissance par la révélation, sur le mode d'une connaissance et d'une « philosophie d'opinion ».

Mais il convient de rentrer davantage dans l'argumentation, dense, que nous livre G. Lardreau, notamment parce que la question de l'expérience y est, à divers niveaux, essentielle.

G. Lardreau part d'une considération générale : « la fiction comme expérience philosophique », qui pose un triple problème de statut : celui de la fiction, celui de la philosophie, celui de l'expérience. Or, il relève d'une part que les fictions philosophiques, qui sont nécessaires à l'activité philosophique, peuvent être caractérisées par le fait qu'elles sont des expériences « de pensée destinées à rester expérience dans la pensée » (page 24)<sup>76</sup>.

---

<sup>75</sup> Guy Lardreau, *Fictions philosophiques et science-fiction*, collection le Génie du philosophe, Editions Actes sud, 1988.

<sup>76</sup> On a vu une partie consacrée à la littérature comme expérience de pensée

Autrement dit, que ces expériences de pensée (philosophiques) ne sont pas, nécessairement, transcribibles dans une expérience sensible (contrairement, en droit, avec les expériences de pensée scientifiques) ; du fait, en référence notamment à Leibniz (on le rappelle théoricien des mondes possibles), de la distinction entre sphère intelligible et sphère sensible. Ainsi, si la connaissance vient, en première instance, des sens, il peut y avoir une *habitude* de pensée pour et par soi-même, autrement dit une expérience de penser qui permette de produire des expériences de pensée.

G. Lardreau définit parallèlement l'expérience philosophique comme fiction, c'est-à-dire comme « *construction d'un objet sensible (...) imaginaire qui contraigne une doctrine à avouer, parfois à soi-même, ses postulats.* » (page 26). Il poursuit, page 54 : « le rôle de la fiction, c'est de rompre avec toute saisie sensible (...) de nous faire découvrir le monde, la chose, comme Autre, non plus corrélat imaginaire du « moi » ».

Il y a donc un nouage philosophique intime entre fiction et expérience, qui tient notamment au fait que « *Seule*, la non-coïncidence de la Raison et du Réel fonde la prétention de la fiction à entretenir à la vérité un rapport spécial » (page 58).

Pour G. Lardreau, toujours en référence à Leibniz, le discours fictionnel est à situer à l'articulation, et à l'« *excession* »<sup>77</sup>, du discours de la science et du discours de la religion. Cette insertion de la fiction dans le champ du discours est pour lui lié à ceci : « L'Expérience première que nous faisons des choses est celle de leur syncope. De leur éclipse, au moins, puisque assez souvent nous en éprouvons le retour » (page 77). Or, « Dans la syncope du monde, *un autre* s'affirme (...) comme *un autre monde*, ou comme l'*Autre du monde* [qui] se donne comme ce qui ne saurait s'évanouir, ce qui reste derrière mon dos, l'éternel » (page 79).

Mais cette expérience de la syncope du monde amène au moins deux discours : celui qui pose que « le Réel, derrière le mur de l'expérience et de la connaissance immédiates, peut être objet lui-même d'expérience et de connaissance *autres*, que le mur, en somme, peut être traversé, ou, au contraire, qu'expérience et connaissance sont, comme *telles*, une même chose avec le mur, par là infranchissable, que du Réel, bref, on ne peut rien savoir » (page 81). La philosophie (ici en accord avec le discours lacanien) défend l'idée qu'il y a un mur, qui fait qu'il y a un dehors et un dedans ; alors que la science est « ce discours qui dit que le dehors est, pour qui sait voir, le dedans » (page 87).

Il y avait cependant un espace de discours qui était partagé par la science et la philosophie : que toutes deux se fondent d'un au-delà du discours d'opinion, du discours commun. Mais il s'est produit un clivage entre discours de la science et le discours d'opinion, le discours philosophique ne parvenant plus à assurer son rôle de médiateur : « Notre thèse, ce sera que la schize (...) entre la réalité que pense la science, et celle qu'imagine l'opinion (...) c'est la science-fiction qui tente, aujourd'hui, de la combler, ou, à défaut, de la masquer » (page 97). Autrement dit, « la science-fiction [c'est] l'opinion prenant sur soi de désigner un au-delà de l'opinion (...) c'est l'imagination s'efforçant de prendre sur soi la critique de l'imaginaire » (page 98). Il ajoute, page 188, « Philosophie d'opinion, la science-fiction est encore, par là même, une philosophie d'autodidacte. »

Pour G. Lardreau, la SF intervient donc comme discours reconnaissant qu'il y a un mur entre le dehors et le dedans, entre le Réel et la réalité, et en cela elle est philosophique. Mais en plus, la SF tente de prendre en charge le Réel : non pour en faire un objet de savoir, comme la science (mais en rabattant le Réel sur la réalité), mais plus simplement pour en faire un objet de fiction (de conjecture, de spéculation). A ce titre (prise en charge fictionnelle du Réel, dont la science ne veut rien savoir) la SF apparaît aux yeux de G. Lardreau comme « l'inconscient de la science », ou mieux comme « une psychanalyse de la connaissance objective » (page

---

<sup>77</sup> Titre d'un roman de SF de I. M. Banks, célèbre pour son cycle de « la Culture »

92). Il repère notamment dans la période de la révolution einsteinienne le moment où la SF s'est investie de cette fonction.

Il propose, page 222, une autre formule : « *la science-fiction est un discours qui donne à des questions d'entendement des réponses d'imagination* », ce qui relève du concept d'*imaginarisation*, tel que l'a élaboré J. Lacan ; mais ce qui relève aussi, selon lui, dans une homologie structurale, de la rhétorique gnostique, au point de pouvoir affirmer que « *la science-fiction est une gnose* », ou encore que « *la science-fiction est à la philosophie comme la gnose à la théologie* ». Cette homologie qu'il repère se manifeste à plusieurs niveaux : dans les grands Imaginaux gnostiques qu'on retrouve dans les grands thèmes de science-fiction ; mais surtout dans la similitude de l'effet social que produisent ces deux discours, dont la « dissidence » est le pivot. C'est ce qui explique que la lecture de SF est une lecture qui « *fait secte* » (page 223). Car elle suppose « un sens latent, ésotérique (...) Non qu'il y aurait, de la première à la deuxième lecture, quelque excès de *signification*, mais une révolution du *sens* (...) [pour] vous, l'enfant solitaire<sup>78</sup> et d'une autre nature. » (page 224).

« Lecture anagogique<sup>79</sup> » qui demanderait donc une capacité lectrice liée précisément à cette nature supposée, imaginée autre.

G. Lardreau amène une distinction essentielle entre expérience de science-fiction et expérience fantastique (il n'aborde pas la distinction avec l'expérience de fantasy, mais d'autres auteurs l'ont fait) : « l'expérience de science-fiction (...) se livre comme expérience-en-fiction d'une fiction. La littérature fantastique est dogmatique, la littérature de science-fiction, problématique et probabiliste. La première (...) affirme : c'est comme ça ; la seconde (...) demande : pourquoi non ? » (page 113).

En conclusion de cette « récréation philosophique » G. Lardreau conclue, page 276 : « *Que l'entendement reprenne des mains défaillantes de l'imagination la tâche d'imaginer !* », autrement dit : « Herbert<sup>80</sup>, c'est très bien, mais ça ne vaut pas Leibniz ... »

Je retiens de ce livre, dense, que l'expérience lectrice science-fictionnelle relève d'une « philosophie d'opinion » à propos de la science (et de sa tentative de substituer le dedans au dehors, la réalité au Réel). La SF, comme gnose, propose une « lecture anagogique » pour le lecteur dont la nature « autre » permettra de recevoir, non un supplément de *signification*, mais une « révolution du *sens* ». On note là le renversement qui serait opéré avec la lecture de SF relativement à l'expérience lectrice telle que l'a expliqué V. Jouve, où c'est le passage du sens à la signification qui rend l'expérience de la lecture concrète. Autrement dit, ce qui importerait dans l'expérience de la lecture de SF ne serait justement pas ce passage à la signification mais une « révolution du *sens* » pour soi, en tout cas pour le lecteur sensible à ce sens latent, ésotérique qui caractériserait la SF. Une lecture singulière pour un lecteur singulier.

---

<sup>78</sup> Jacques Goimard évoquera ailleurs l'idée que la SF était le récit de « l'enfant perdu » du monde moderne.

<sup>79</sup> L'anagogie est un niveau interprétatif qui vise l'essence des choses ou les réalités ultimes.

<sup>80</sup> Auteur du fameux Cycle de Dune, qu'analyse plus particulièrement G. Lardreau

## D/ Approches littéraires de la SF

Il s'agit ici d'étudier le fonctionnement proprement littéraire de la SF. Cette présentation aborde différents théoriciens majeurs dans un ordre chronologique. On y verra que les théories littéraires sur la SF sont souvent articulées avec des théories, plus ou moins formalisées, sur la lecture et/ou le lecteur de SF.

### Darko Suvin

Dans son étude pionnière de la SF<sup>81</sup>, D. Suvin traite principalement de la SF sous l'angle d'une poétique et met en avant plusieurs particularités, qui seront reprises, de façon plus ou moins modifiée, par nombre d'auteurs travaillant sur la SF. Si celle-ci procure un « *sense of wonder* » (sentiment d'émerveillement) chez le lecteur, cela est la conséquence de l'articulation de plusieurs éléments spécifiques :

1/ la présence des « *novum* », c'est-à-dire des nouveautés (qui peuvent être des objets, des entités, des mondes, mais aussi des cultures, des capacités, des lois, etc.) qui sont constitutifs des récits SF.

2/ le sentiment de « *cognitive estrangement* », c'est-à-dire d'étrangeté cognitive ou de distanciation cognitive, qui est provoqué par le roman de SF (à travers son récit, son monde ou ses *novum*)

3/ la « suspension d'incrédulité » (expression inventée on l'a vu plus haut par Coleridge) qui est nécessaire chez le lecteur pour se projeter dans l'imaginaire proposé par les récits de SF.

### Marc Angenot

Dans une étude sémiologique qui fait encore référence, Marc Angenot<sup>82</sup> définit le langage de la SF à partir du concept de paradigme absent.

Il précise d'abord que tout énoncé appelle un paradigme sémantique (le mot table fait référence à tout un monde empirique sociolinguistique).

Or, la SF procède essentiellement par l'utilisation de « mots-fictions » qui fonctionnent comme « paradigme absent » : le mot-fiction (ou la phrase-fiction) n'est pas référencé à un monde empirique.

Il y a donc une rhétorique SF qui consiste à créer l'illusion d'un paradigme stable, « l'illusion que le « contenu » sémantique préexistait à l'énoncé. » (p 78)

M. Angenot repère une telle production dès 1802 dans le roman « les Posthumes » de Restif de la Bretonne.

Il explique ainsi que « l'effet de réel » (Roland Barthes) est refoulé dans le présupposé du discours ; « le discours de SF suppose toujours un non-dit régulateur de l'énoncé. » (p 81)

Pour le lecteur actuel de SF, « L'effet de paradigme absent envahit le référentiel [...] la dérive à travers le monde de la SF est dérivée à travers un langage. » (p 86)

Ce qui oblige à une lecture conjecturale permanente car confrontée à l'ambiguïté et à l'indécision du paradigme absent ; d'où la nécessité, chez le lecteur de SF, d'une inventivité « herméneutique délirante » pour tenter de compléter le récit spéculatif.

---

<sup>81</sup> Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction, Etudes en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, collection Genres et Discours, Editions Presses de l'Université du Québec, 1977.

<sup>82</sup> Marc Angenot, *le Paradigme absent, éléments d'une sémiotique de la science-fiction*, revue Poétique, n°33, février 1978, page 74 à page 89.

## Irène Langlet

I. Langlet a livré une étude récente<sup>83</sup> qui reprend les théories de D. Suvin et M. Angenot, mais aussi celles de R. Saint-Gelais<sup>84</sup> sur le fonctionnement littéraire de la SF.

Dès l'introduction, elle s'interroge sur l'activité de lecture de SF : il s'agit d'essayer de « comprendre par quelles opérations mentales un lecteur, déstabilisé par un roman réaliste qui enfreint régulièrement la vraisemblance, admet ces infractions en les assimilant à des données *vraisemblables dans un univers différent du sien.* » (page 8)

Mais, précise-t-elle, cela suppose qu'on veuille bien voir là « toute une « compétence générique », tout un travail qui se joue dans cette simple activité : lire de la science-fiction » (page 10)

Un premier niveau de réponse serait donc que le lecteur de SF acquière une certaine « compétence de lecture », notamment en développant une sorte de « pseudo-encyclopédie<sup>85</sup> », alimentée à la fois par la lecture des autres textes de SF, mais aussi par la circulation des images et des discours issus ou à propos de la technoscience dans la société.

Un second niveau de réponse serait que le texte de SF, en lui-même, développe une « mécanique littéraire » dont il est possible, par une analyse sémiotique, de dégager « les opérations logiques grâce auxquelles le sens s'élabore dans la science-fiction » (page 12), notamment à partir des travaux de R. Saint-Gelais que reprend à son compte I. Langlet. On voit donc que le travail d'I. Langlet se situe, à l'instar d'U. Eco, à l'articulation de la sémiologie et de la pragmatique.

La SF est donc, avec D. Suvin et M. Angenot, une « fiction distanciée » qui fait sortir le lecteur de son monde de référence, par la présence de *novum* (qu'I. Langlet appelle aussi « déclencheurs d'altérités ») et par l'effet du « paradigme absent » (qu'I. Langlet préfère appeler « paradigme imaginaire »), qui, combinés, déclenchent un *cognitive estrangement*. Mais, ajoute I. Langlet, l'effet de la SF sur le lecteur ne s'arrête pas à cette étrangeté cognitive, sans quoi les textes de SF ne seraient finalement que pure sidération (qui est du registre du fantastique) : la mécanique littéraire SF est censée aussi provoquer une activité de construction de significations afin à la fois d'interpréter cette étrangeté cognitive textuelle et narrative, et de compléter ces paradigmes absents qui sont aussi des paradigmes « à construire ».

En premier lieu, R. Saint-Gelais, dans son étude sémiotique de la SF, élabore le concept de « xéno-encyclopédie », que construit le lecteur de SF afin de se rendre compréhensible et vraisemblable les étrangetés du récit de SF. Le lecteur puise d'abord dans son encyclopédie habituelle pour tenter de comprendre le récit SF ; il ne commence à créer sa xéno-encyclopédie que si son encyclopédie s'avère insuffisante, selon la complexité ou l'étrangeté du récit de SF.

En second lieu, il repère dans les récits de SF ce qu'il nomme des « segments didactiques », comme « lieux du texte où une clé de compréhension est donnée au lecteur » (page 27), qui sont de nature textuelle ou narrative variées, et qui orienteront plus ou moins la conjecture du lecteur.

---

<sup>83</sup> Irène Langlet, *La science-fiction, Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Editions Armand Colin, 2006

<sup>84</sup> Richard Saint-Gelais, *L'empire du pseudo, Modernités de la science-fiction*, Collection Littérature(s), Editions Nota bene, 1999

<sup>85</sup> En référence au concept d'encyclopédie élaboré par U. Eco.

La lecture de SF apparaît alors comme une « oscillation du lecteur entre l'illusion référentielle (le plaisir de l'immersion dans le monde imaginaire) et le travail cognitif (vigilance envers les indices déclenchant la nécessité xéno-encyclopédique » (page 27). R. Saint-Gelais repère le passage d'un *sense of wonder*, généré par le seul contenu science-fictionnel, à un *sense of reading*, parfois intense, qui correspond à « l'exploration patiente du labyrinthe encyclopédique » (page 27) proposé par le récit de SF.

A partir de ces acquis théoriques surtout sémiotiques, I. Langlet va développer une étude pragmatique de la SF : « comment la lire ? Comment engager la lecture et l'analyse dans ce corpus où le fonctionnement réaliste du langage appelle un fonctionnement non-réaliste de la référence » (page 28). Ce qu'elle repère principalement de cette mécanique littéraire, c'est la « manière d'articuler par l'écriture un *novum* et son « explication » » (page 29) ; autrement dit « le fonctionnement du levier science-fictionnel (mot-fiction ou étrangeté discursive) est en rapport direct avec celui des procédés « didactiques » destinés à orienter l'interprétation. » (page 35). Ainsi la lecture de SF est caractérisée par un double mouvement : « une projection dans une altérité référentielle, mais accompagnée par un raccord à la référence familière », car la SF en réalité « n'extrapole qu'à partir d'une donnée existante » (page 37). Ce qui distingue la SF des projections dans l'altérité que sont aussi le fantastique ou la fantasy, c'est que ce raccord a une « composante scientifique ». Pour I. Langlet, cette composante scientifique de la SF est avant tout à rechercher du côté des images de la science, c'est-à-dire du côté d'une activité de spéculation élargie et non réduite à la seule rationalité scientifique. « La science-fiction se présente donc plus ou moins comme un *genre à énigme*, où l'élucidation concerne (...) la cohérence d'un monde ou d'un imaginaire » (page 51). Autrement dit, la composante scientifique de la SF est d'abord celle de sa « plausibilité *narrative* » (page 177)

I. Langlet insiste sur le fait que cette mécanique science-fictionnelle s'inscrit dans toute la dimension narratologique du récit. R. Saint-Gelais fait l'hypothèse d'une évolution de la SF où les segments didactiques se fondent de plus en plus dans la trame narrative, engendrant alors chez le lecteur une modification du type d'inférence, passant de la (simple) déduction à l'abduction (moins évidente), du *sense of wonder* au *sense of reading*. A la limite, se crée (surtout depuis les années 1980) une SF où le segment didactique est tellement diffus qu'il semble absent, et où finalement « on n'y comprend pas grand-chose ». La SF suit ici la voie littéraire contemporaine d'une autoréflexivité et d'une déconstruction de son propre cadre générique.

Il ne s'agit pas bien sûr ici de reprendre toutes les analyses pragmatiques, articulant activité de lecture et textualité science-fictionnelle, d'I. Langlet. Mais il m'a semblé intéressant d'amener son développement au sujet de l'utilisation que fait la SF d'un procédé littéraire qui est le roman de formation<sup>86</sup>. Outre que ce procédé est souvent, de façon plus ou moins explicite, utilisé dans les récits de SF, I. Langlet repère qu'il y a « une rentabilité du roman de formation pour la mise en place de sociétés futures », et cela à deux niveaux : premièrement, par « l'identification du lecteur et du personnage (...) un phénomène d'auto-apprentissage de « l'autre monde » a lieu », ce qui procure un sentiment de maîtrise au lecteur et favorise sa créativité xéno-encyclopédique ; deuxièmement, sur un plan méta-narratif, en autorisant « une figuration exacte de ce raccord conjecturale entre l'encyclopédie de référence et la xéno-encyclopédie dans laquelle il faut projeter la lecture (...) [comme] mise en récit de l'activité cognitive du genre science-fictionnel » (page 73). Autrement dit, « le personnage en

---

<sup>86</sup> Que nous verrons plus bas dans la partie consacrée à la biographisation



formation réalise en texte ce que le lecteur de science-fiction accomplit régulièrement dans sa lecture » (page 74), à savoir s'adapter à un monde qui n'est pas tout à fait le sien.

Concernant la place de la SF dans l'histoire et la société moderne, I. Langlet fait cette conclusion : « Si la science-fiction a en effet un argument à faire valoir dans ce débat autour de la modernité, ce serait peut être celui du traitement qu'elle a appliqué à l'émerveillement scientifique, et qui l'a conduite, on l'a vu, à proposer *poétiquement* à la compétence cognitive du lecteur une invitation à l'abduction » (page 255).

## Simon Bréan

Nous avons déjà vu plus haut un aperçu de la théorie littéraire et historique de S. Bréan, dans laquelle la SF est désignée comme relevant d'un régime ontologique spéculatif.

Avant de développer cette théorie, S. Bréan, partant des travaux de D. Suvin, M. Angenot, R. Saint-Gelais et I. Langlet, indique dans son introduction la nécessité « d'étudier les caractéristiques et les particularités stylistiques de la science-fiction (...) [afin de] rendre compte à la fois des compétences de lecteur indispensables pour l'appréciation des textes de science-fiction et de la disposition d'esprit favorisée par ce type de texte. » (page 21). En effet, selon lui, « Le lecteur averti perçoit les objets de la science-fiction non comme des fantasmes, mais comme des points d'appui pour soulever le monde (...) : la lecture d'une œuvre de science-fiction implique de développer une vision du monde particulière, plus souple et labile que celle de la plupart des lecteurs. » (page 20)

Ainsi la question n'est plus de savoir ce qu'est la science-fiction mais de comprendre « les stratégies interprétatives spécifiques impliquées lors de la lecture science-fictionnelle » (S. Bréan citant R. Saint-Gelais page 23). Aussi, S. Bréan affirme que « Les récits de science-fiction (...) sont lus selon des modalités spécifiques, qui permettent d'assigner une signification à des termes qui ne renvoient à aucune réalité. Ce n'est pas le jugement porté par le lecteur sur le texte, avant ou après la lecture, qui est constitutif de sa « science-fictionnalité ». Les mécanismes de lecture induits par le texte, en revanche, sont spécifiques à la science-fiction » (page 23). Or, cette lecture spécifique est décrite notamment par l'idée de « *cognitive estrangement* étudiée par Darko Suvin, qui implique que l'intuition du lecteur est associée à la constatation d'une divergence. » (page 24) d'avec son monde de référence.

C'est ce qui amène S. Bréan à caractériser la littérature de façon générale non plus seulement en fonction de ses thèmes ou de sa forme, mais en fonction de son régime ontologique, comme « manière dont se constitue au fil d'un texte le monde de la fiction » (page 26), et comme rapport qu'entretient ce monde de la fiction avec le monde de référence.

S. Bréan a dégagé plusieurs niveaux de régime ontologique<sup>87</sup> : le régime minimaliste où le monde du texte est le monde de référence ; le régime poétique où le monde du texte est construit par le texte, ce qui englobe toutes les fictions. Sous le régime poétique se trouve le régime matérialiste où il existe un rapport entre le monde de la fiction et le monde de référence. Ce régime matérialiste est subdivisé en trois autres régimes : le régime rationnel (roman réaliste) indique une identité fictive entre le monde de la fiction et le monde de référence, il n'introduit aucune nouveauté ontologique, seulement des variations de la réalité ; le régime extraordinaire (fantasy) exprime une rupture affichée entre le monde de la fiction et le monde de référence, il introduit de la nouveauté qui est surnaturelle, donc en rupture avec

---

<sup>87</sup> Voir son schéma page 28 et page 415

notre réalité ; enfin, le régime spéculatif (la SF) indique que le monde de la fiction pourrait se substituer au monde de référence, il introduit de la nouveauté qui « ne peut pas être rabattu[e] sur l'expérience préalable, mais reste susceptible d'être incorporée dans un raisonnement logique » (page 262)

Ce serait donc là le travail du lecteur de SF que d'être capable d'incorporer les *novum*, et cela dans une double démarche contradictoire : admettre des termes, des objets, renvoyant à des référents fictionnels ; assimiler ces référents comme s'ils étaient réels pour permettre « une lecture pertinente » (page 267).

Cependant, S. Bréan réfute l'opposition qui est faite par M. Angenot ou R. Saint-Gelais entre récit réaliste (où le référent est empirique et inclue dans une encyclopédie) et récit de SF (où le référent est absent et nécessite la construction d'une xéno-encyclopédie) : même un récit réaliste doit pouvoir faire croire, par divers procédés « d'effet de réel », comme le récit de SF, que son « monde fictionnel est homologue au monde réel » ; car le récit réaliste ne peut pas énoncer tous les référents nécessaires à l'établissement de son monde. En fait, toute fiction est « régie par un impératif de concrétisation de son monde, c'est-à-dire toute fiction [est] soumise au régime ontologique matérialiste » (page 269).

Ce qui caractérise alors les récits à régime spéculatif, c'est « la plus grande vulnérabilité des paradigmes qu'ils mettent en place » (page 270) : d'où l'exposition plus importante, dans le texte, de sa mécanique sémiotique, afin de renforcer la matérialité de son monde ; d'où un travail de lecture plus exigeant pour prêter effectivement une matérialité à ce monde et ainsi en retirer le *sense of wonder* ; la tâche de l'écrivain de SF étant de permettre au lecteur d'effectuer ce travail de reconstitution du monde imaginée, condition pour comprendre le récit qui s'y inscrit. S. Bréan se réfère à deux idées élaborées par U. Eco : celle de coopération textuelle, celle de promenade inférentielle du lecteur, qui est valable aussi pour la SF. Il ajoute qu'une particularité de la SF, c'est qu'il n'existe pas de lecteur modèle général : chaque texte de SF, lorsqu'il crée un monde singulier, imagine son lecteur modèle.

En conclusion, S. Bréan insiste sur l'idée qu'il a développée d'une caractéristique de la SF : à savoir qu'elle constitue un « macro-texte », qui est formé par l'ensemble des œuvres et leurs prolongements. « Ce macro-texte se trouve au croisement entre les productions intellectuelles de la science-fiction, son *méga-texte*, et les réalités scientifiques, sociales et philosophiques contemporaines. » (page 407). C'est pourquoi il affirme que « la science-fiction est une littérature à part, non pour des raisons esthétiques ou poétiques, mais du fait de ses liens avec des espaces extérieurs à la littérature. Une interprétation de ses mécanismes fictionnels implique de déterminer ce qui dans la science-fiction échappe à la littérature, et ce qui y ramène. » (page 407)

## Julie Dallaire

Bien que J. Dallaire ne soit pas un auteur majeur, j'ai choisi de rendre compte de son travail produit dans le cadre d'un mémoire de maîtrise intitulé « pour une narratologie relative : la narratologie à l'épreuve de la science-fiction »<sup>88</sup> : à partir d'un exemple de roman<sup>89</sup>, J. Dallaire observe diverses transgressions narratives, relativement aux règles narratologiques énoncées par G. Genette. Or, elle indique que ces transgressions narratives « reflète d'abord l'éclatement et paradoxalement devient aussi le moyen de remise en ordre d'histoires

---

<sup>88</sup> Soutenu en 2004 à l'université du Québec à Chicoutimi ; disponible sur <http://constellation.uqac.ca/695/>

<sup>89</sup> Elisabeth Vonarburg, *Cycle de Tyranael, tome 1 : les rêves de la mer*

éparpillées » (page ii). Mais il y a plus : elle met en avant le fait que ces transgressions narratives proviennent de la nécessité de mettre en récit des objets science-fictionnels (ici des « plaques mémorielles » d'origine extraterrestre). Ce qu'elle résume, page 47 : « en fait, en plus de faire partie de l'énigme, la transgression est narrative ». C'est-à-dire que des objets science-fictionnels (mais ce peut être des discours ou des images science-fictionnels) qui, souvent, transgressent notre réalité quotidienne, sont traduits narratologiquement par des transgressions narratives ; mais c'est paradoxalement ces transgressions narratives qui permettent de donner sens au récit science-fictionnel.

Pour les lecteurs, « ces bouleversements narratifs ouvrent des portes sur le sens » (page 73), donc l'amènent à percevoir les choses autrement ; mais ils l'amènent aussi à éprouver l'inaccessibilité de sens, « comme s'il avait conscience que le roman reflète un univers narratif parallèle qui ne peut être perçu parce qu'il dépasse ses capacités de perception, un espace narratif à la fois « immense, invisible, vertigineux » (Vonarburg) » (page 78).

En conclusion, J. Dallaire indique, page 87, qu'il lui « semble que les possibilités narratives reliées à la SF soient d'excellents moyens d'éprouver les limites du récit, qui deviennent autant de frontières à traverser » ; autrement dit « le récit trouve sa vraisemblance en démontrant qu'il est imparfait ... Cet aspect de la SF permet de mettre en scène, paradoxalement, des phénomènes dont l'interprétation unilatérale est impossible, parce qu'ils demandent une interprétation extraterrestre, au de là de ce que nos sens peuvent percevoir » (page 88)

Je trouve qu'on perçoit bien à partir de ce mémoire à la fois la question d'un désir de fiction qui passe par de la transgression narrative, tel que l'a formulé M. Macé plus haut ; et la question d'une révolution du sens tel que nous l'a indiqué G. Lardreau. Mais surtout le texte insiste sur la congruence qui est recherchée, y compris à travers des paradoxes, entre une expérience de pensée et sa narration pour exprimer des choses science-fictionnelles. Or, nous verrons que cette dimension de la congruence a son importance dans la théorie de la biographisation.

### **The Cambridge Companion to Science Fiction**

Pour finir cette partie, je présente (à partir du livre d'I. Langlet, page 28) « les cinq rouages de la mécanique science-fictionnelle » tels que proposés de façon synthétique par des spécialistes anglais de la SF :

- 1/ le *sense of wonder*
- 2/ l'expérience de pensée
- 3/ l'articulation narrative de la « distanciation cognitive »
- 4/ l'activité xéno-encyclopédique
- 5/ l'intertextualité communautaire du genre

Cette présentation synthétique permet de retenir l'essentiel en ce qui concerne l'expérience lectrice science-fictionnelle, vue à partir d'approches littéraires de la SF : une expérience d'un *sense of wonder* et d'un *sense of reading* ; une expérience de pensée, axée sur un travail d'abduction ; une expérience de distanciation cognitive, mais qui implique un travail de construction cognitive ; une expérience xéno-encyclopédique, qui suppose la compétence du lecteur à assimiler des éléments d'un référentiel autre que le sien ; une expérience communautaire où chaque texte et chaque lecture participe d'un macro-texte science-fictionnel.

Mais on a vu dans la partie consacrée à l'expérience lectrice que j'avais été amené à distinguer, a posteriori et sans l'approfondir, deux choses : l'activité de lecture et l'expérience de lecture. Il me semble que les approches littéraires confondent facilement activité de lecture et expérience de lecture : l'activité de lecture est décrite en profondeur, notamment sur le plan de l'articulation entre la mécanique littéraire et son effet sur le lecteur (notamment *sense of wonder* et distanciation cognitive). Mais, en se rappelant la distinction établie par Jauss et Iser dans le cadre de leurs théories de la réception, on est en mesure de se demander comment est vécue cette lecture de SF. Il ne s'agit pas bien sûr de cliver activité et expérience, mais de bien préciser que l'expérience lectrice, comme objet de cette recherche tel que je l'ai construit, ne peut se réduire ni à l'effet de la mécanique littéraire science-fictionnelle décrite ci-dessus, ni en fait à une théorie de la lecture : cela demande plutôt de se tourner vers une théorie du lecteur, autrement dit vers une théorie d'un sujet en situation de lecture, mieux faisant l'expérience d'une lecture, ici de SF. J'y reviendrai ultérieurement.

Nous avons aussi vu que l'expérience lectrice était une expérience à la fois individuelle et sociale : c'est pourquoi il est utile d'aborder la SF sur un plan sociologique.

## E/ Approches sociologiques de la SF

### 1/ auteurs et amateurs de SF

Anita Torres a réalisé une étude sociologique<sup>90</sup> du « milieu » de la science-fiction en France. Elle consacre donc une partie aux lecteurs de SF (petite, relativement aux auteurs de SF et aux lieux de promotion de la SF). Son enquête de terrain l'a amenée dans un premier temps à recueillir une sorte d'image « idéale » du lecteur de SF : jeune, masculin, cultivé, de classes moyennes et supérieures. Cependant, dans un deuxième temps, se profile une description plus complexe du lectorat, qui varie selon la pratique de lecture, c'est à dire selon le type d'investissement relatif aux sous-genres de la SF : ainsi apparaît le lecteur élitiste, le lecteur d'auteur, le lecteur de collection, le lecteur monomane ; et apparaît aussi, mais évoqué de façon plus discrète, le lecteur populaire. A. Torres relève, à travers la présence de certaines collections, qu'il existe bien une littérature populaire de SF. Elle repère ici un enjeu lié au statut littéraire que le milieu de la SF veut donner : elle cite notamment Gérard Klein<sup>91</sup> qui, en 1977, expliquait dans un article en quoi la SF n'était pas une littérature populaire car lue essentiellement par des lecteurs issus de la petite et moyenne bourgeoisie, « ayant « une relation concrète à la science et à la technique » » (page 157).

A partir du croisement de différentes données statistiques, elle dégage certaines caractéristiques actuelles (en 1997) de ce lectorat de SF : il s'agit d'une population jeune (la moyenne d'âge étant située à 30 ans), qui pratique une « culture moderne » (SF, BD, jeux de rôle, ordinateur, cinéma), qui s'oppose à la « culture ancienne » (histoire, journal, télévision). Elle repère aussi une évolution quant à la pratique lectrice : un rapport plus ludique et plus individualiste, qui se manifeste notamment dans l'attrait important pour le space-opera et l'heroic-fantasy ; c'est donc une lecture à la fois moins intellectualisée (moins portée à s'interroger sur les conséquences futures induites par le paradigme technoscientifique

---

<sup>90</sup> Anita Torres, *la science-fiction française, Auteurs et amateurs d'un genre littéraire*, Collection Logiques sociales, Editions L'Harmattan, 1997

<sup>91</sup> Celui-ci réagira au livre d'Anita Torres dans un article critique, disponible sur internet <http://www.quarante-deux.org/archives/klein/prefaces/sff.html>

moderne : Gérard Klein analysera là une réalité sociale actuelle, à savoir la peur des jeunes générations face à l'avenir et à la science), et moins militante (moins soucieuse de participer à la communauté de la SF, à sa promotion)

Autre caractéristique, la SF est, proportionnellement aux autres genres romanesques, peu lue par les femmes : ce qui serait la conséquence d'un rapport problématique des femmes avec la modernité, et notamment avec la science et la technologie.

Les enquêtes statistiques montrent l'existence d'un lectorat issu de plusieurs classes socioprofessionnelles : populaire, étudiante (en ascension sociale), moyenne (professions intermédiaires) et bourgeoise (petite bourgeoisie nouvelle et petite bourgeoisie d'exécution).

Ce qui prédomine dans l'intérêt manifesté pour la SF par ces différents groupes sociaux, c'est le « moyen d'assurer des prétentions culturelles tout en assurant un regard critique vis-à-vis de la culture légitime » (page 166). Autre dominante partagée, l'intérêt pour la science ; bien que la progression du lectorat en faveur des deux genres concurrents que sont le fantastique et l'heroic-fantasy semble montrer un recul en la matière.

## 2/ « L'Effet science-fiction »

Il me semble important de faire un détour par un livre, à ma connaissance unique, écrit en 1979 par les « frères Bogdanoff », (fameux présentateurs de l'émission de télévision « Temps X » dédiée à la SF), « l'Effet science-fiction »<sup>92</sup>.

Car de tous les livres sur la science-fiction que j'ai lus, celui-ci est en réalité le plus proche de mes préoccupations, et rejoint la distinction, conceptuelle, que j'ai avancé ci-dessus entre l'activité et l'expérience lectrice. Il ne s'agit pas d'un livre de recherche au sens académique du terme, mais d'un livre réalisé par des amateurs éclairés de SF, qui ont eu l'idée suivante : poser la question « Que pensez-vous de la science-fiction ? » à une centaine de « personnalités » reconnues dans divers mondes sociaux (artistique, politique, économique, scientifique) ; puis, à partir des réponses (par lettre ou par entretien), tenter de comprendre non pas la science-fiction mais « le rapport à la science-fiction », puis en dégager des tendances au niveau social. Le constat de départ étant que la SF est globalement rejetée, il s'agissait d'essayer de comprendre pourquoi.

Les frères Bogdanoff ont regroupés les témoignages selon les attitudes suscitées par la question ; les grandes familles retenues sont l'ignorance, la connaissance, l'hostilité, l'adhésion. Nombre de réponses présentent un intérêt certain pour la question de l'expérience lectrice science-fictionnelle. Mais les frères Bogdanoff ont fait le choix d'une analyse de type macrosociologique, en regroupant les réponses par famille professionnelle (une quinzaine) : ils ont alors découvert chez chacune d'elles « une unité relative de discours et de points de vue sur la science-fiction » (page 314). La SF apparaît alors comme « un révélateur social » des normes, convictions et croyances d'une famille socioprofessionnelle. Les frères Bogdanoff ont alors classés ces familles selon trois attitudes à l'égard de la SF : hostilité, indifférence, adhésion ; et ont cherché à caractériser ces trois grands groupes, leur univers culturel. Ainsi les écrivains apparaissent être les plus hostiles à la SF ; les politiciens les plus indifférents ; les « prévisionnistes » (ceux qui réfléchissent à l'avenir) les plus adhérents. Plus globalement, se qui se révèle, c'est « le rejet de la science-fiction par les groupes dominants » (page 398).

---

<sup>92</sup> Igor et Grichka Bogdanoff, *L'effet science-fiction, à la recherche d'une définition*, Collection Ailleurs et Demain Essais, Editions Robert Laffont, 1979

Un élément d'analyse important est alors rappelé par les frères Bogdanoff, élément qui est confirmé par une majorité de réponses individuelles, quelque soit l'attitude exprimée à l'égard de la SF : la SF est liée à la question de l'avenir. Ainsi, ce qui se révèle du rapport à la SF renvoie de façon plus essentielle à la question du rapport (tant individuel que groupal) à l'avenir, entre « l'attente des avènements ou la peur de l'avenir ». Ce rapport problématique à l'avenir est analysé sous l'angle, avec Foucault, d'une « rupture épistémologique » qui est advenue avec la modernité.

Pour donner une illustration, parcellaire, à ce qui est dit là, je rapporte deux extraits de réponse issus du livre des frères Bogdanoff :

Michèle Morgan : « Dans cent ans je serais morte. Comment voulez-vous que je me sente attiré par une littérature qui me parle de quelque chose qui viendra après ma mort ? » (page 102). Jaques Attali : « je crois que la science-fiction a pour rôle essentiel de produire une annonce crédible de la mort de l'homme. » (page 387)

L'intérêt de ce livre est donc de porter le regard sur les lecteurs et d'interroger leur rapport à une littérature particulière, la SF ; non pas en fonction de la mécanique littéraire mais en fonction de leurs représentations, individuelles et sociales, sur des thèmes modernes centraux comme la science, l'avenir, la transformation du monde. En définitive, mon sujet de recherche est proche, bien que la méthodologie et l'analyse soient différentes : puisqu'il s'agit aussi de comprendre le rapport d'un lecteur (adhérent) à la SF, plutôt dans le sens de sa réception que dans le sens de l'effet du texte sur le lecteur (on voit cependant que les frères Bogdanoff mélangent à la fois le registre de l'effet et celui de la réception, qui sont distingués par Jauss et Iser, puisqu'ils ont nommé leur livre « l'effet science-fiction »).

Autrement dit, comme je l'ai déjà indiqué plus haut et qui semble se confirmer avec le livre des frères Bogdanoff, la question ici n'est pas comment est lu un texte de SF (qui concerne l'activité lectrice) mais comment un texte de SF est vécu, ou encore comment cette lecture fait expérience, ou ne fait pas expérience, pour un lecteur.

## II/ Synthèse sur la littérature de SF

Relativement à mon objet de recherche, et relativement aux avancées faites ci-dessus, à ce stade de la recherche, je retiens les points suivants : d'abord l'intérêt de distinguer l'effet du texte de sa réception par le lecteur (tout en comprenant que dans la réalité ces deux processus sont intriqués).

Il me semble alors que la plupart des éléments décrits par les théories littéraires de la SF se trouvent en fait du côté de l'effet du texte. Ainsi, si je reprends le premier des cinq rouages de la mécanique science-fictionnelle qui ont été signalés par *The Cambridge Companion to Science-Fiction*, le *sense of wonder*, il m'apparaît que celui-ci décrit un effet du texte, qui est d'ailleurs supposé : car un texte de SF peut aussi générer du trouble, de la peur, de l'incompréhension, ce qui est bien éloigné de l'émerveillement qui est mis en avant. Mais il faut alors corriger en disant que ce n'est pas tant un texte de SF qui génère du trouble, qu'un lecteur qui reçoit ce texte de SF avec trouble (là où un autre lecteur le recevra avec émerveillement ou incompréhension). Dans cette perspective, le concept de *sense of reading* énoncé par R. Saint-Gelais apparaît plus proche de la question de la réception.

On pourrait faire la même analyse avec les quatre autres catégories.

Je ne mets pas en cause ici ces catégories comme caractéristiques de la SF, je dis simplement qu'elles sont à prendre plutôt comme effet du texte que comme réception du lecteur ; réception qui sera variable selon la coopération textuelle telle que formulée par U.

Eco, c'est-à-dire à la fois selon le texte (et nous avons vu que la SF est un corpus assez hétérogène, donc maniant de différentes manières les cinq rouages synthétiques de la SF), mais aussi selon le lecteur réel, tel que formulé par Picard et Jouve (et nous avons vu avec F. Wagner la réalité d'une lecture avant tout plurielle et même parfois contradictoire sur le plan des instances lectrices).

Autrement dit, je m'interroge sur l'idée avancée notamment par S. Bréan d'une compétence du lecteur de SF, qui posséderait une labilité particulière lui permettant de recevoir, dans une expérience pleine, les récits de SF<sup>93</sup>.

Concernant les analyses de M. Thaon et de G. Lardreau, il me semble qu'elles se situent à l'articulation de l'effet et de la réception, parce que plaçant chacune à sa manière la littérature de SF comme espace transitionnel : entre le sujet et l'objet pour M. Thaon, entre le dedans et le dehors pour G. Lardreau. Dans les deux cas, le rapport à la science est essentiel : l'expérience lectrice science-fictionnelle est alors expérience du rapport du lecteur aux dialectiques sujet-objet ou dedans-dehors, que la science moderne semble avoir modifiées.

Chez M. Thaon, la SF a un effet maniaque ; chez G. Lardreau, la SF a un effet gnostique : dans les deux cas, et dans une perspective psychanalytique, il me semble que la réception de ces effets chez le lecteur est sans doute à chercher, pour partie, dans ce que P-L. Assoun a nommé l'activité de fantasmation.

Malgré l'intérêt de cette piste, on ne peut, là encore, de mon point de vue, réduire l'expérience lectrice à cette activité de fantasmation<sup>94</sup>.

Il est donc temps de se pencher sur la notion d'expérience, afin d'explorer justement les distinctions et les articulations qui sont faites d'un point de vue théorique entre expérience et activité ; j'ajoute que cette exploration nous amènera aussi à aborder la question de l'apprentissage, que j'ai posé dans la partie introductive de ce travail.

---

<sup>93</sup> Mais je m'interroge tout autant sur l'idée de compétence de l'éducateur spécialisé qui lui permettrait de recevoir, dans une expérience pleine, la parole de l'usager ; ce qui revient à s'interroger sur la notion de compétence : mais ceci est autre débat.

<sup>94</sup> Et un tel travail dépasse largement le cadre de ce mémoire.

## Quatrième partie : Expérience, Apprentissage informel, Biographisation

Nous avons donc vu que j'ai été amené à distinguer dans la partie précédente la notion d'activité (lectrice) avec celle d'expérience (lectrice) : cette distinction provient de lectures qui m'ont permis d'étudier l'articulation conceptuelle entre trois dimensions qui dans la réalité se recouvrent : l'activité, l'expérience, l'apprentissage<sup>95</sup>.

Nous avons aussi vu dans la partie décrivant l'émergence de l'objet de recherche que j'étais passé d'un objet de recherche se focalisant sur l'apprentissage à un objet de recherche se focalisant sur l'expérience. Je dois reconnaître que mon hésitation à choisir entre ces deux objets aura perduré jusqu'au bout de ce travail. Mais nous verrons dans ce qui suit que les chercheurs allient souvent ces deux notions ; ce qui n'empêche pas néanmoins de les distinguer.

Je propose, après avoir regardé l'expérience d'un point de vue théorique par plusieurs approches, de prolonger cette étude par deux autres champs de recherche qui, d'une part, associe fortement la question de l'expérience et/ou de l'apprentissage, et, d'autre part, me semblent pertinents pour apporter des éclairages importants relativement à ma problématique de recherche : il s'agit du champ de l'apprentissage informel et du champ de la biographisation.

### I/ L'expérience

Il existe de multiples façons d'aborder et de conceptualiser la notion d'expérience, selon les disciplines, selon le champ de recherche envisagé. J'ai choisi des approches ou des théories qui permettent à la fois d'éclaircir cette notion, centrale et vaste, et de faire des liens intéressants avec l'objet de cette recherche.

#### A/ L'apprentissage expérientiel

Dans la lignée de l'articulation entre expérience et apprentissage que je soulignais plus haut, un texte d'A. Balleux<sup>96</sup> permet d'aborder l'histoire d'un concept qui apparait dans les années 1970, celui d'apprentissage expérientiel (*experiential learning*). Il m'a semblé intéressant d'en rendre compte dans un premier temps car il permet de mettre en relief les débats qui ont eu lieu à propos de la notion d'expérience, mais aussi à propos de son articulation avec celle d'apprentissage.

L'auteur indique que John Dewey (1938) et Eduard Lindeman (1926) sont les deux premiers chercheurs à avoir jeté les bases du concept d'apprentissage expérientiel<sup>97</sup> ; cependant il considère que ceux-ci sont restés à une vision globalement sociale de ce phénomène.

---

<sup>95</sup> Voir Jean-Marie Barbier et Joris Thievenaz, coordonnant, *Le travail de l'expérience*, collection Action & Savoir, Série Recherche, Editions L'Harmattan, 2013 ; Voir aussi sous la direction de Luc Albarello, Jean-Marie Barbier, Etienne Bourgeois, Marc Durand, *Expérience, activité, apprentissage*, collection Formation et pratiques professionnelles, Editions PUF, mars 2013

<sup>96</sup> André Balleux, *Évolution de la notion d'apprentissage expérientiel en éducation des adultes : vingt-cinq ans de recherche*, Revue des sciences de l'éducation, vol. 26, n° 2, 2000, p. 263-286, disponible sur <http://id.erudit.org/iderudit/000123ar>

<sup>97</sup> Mais Etienne Bourgeois, dans *Expérience, activité, apprentissage*, considère qu'il y a là une ambiguïté courante à l'égard de Dewey comme père fondateur de l'apprentissage expérientiel, alors que d'un point de vue épistémologique la pensée de Dewey est critique à l'égard du concept d'apprentissage expérientiel, tel qu'il a notamment été amené par Kolb, Op. Cit. page 14



Malcolm Knowles reprend au début des années 1970 les travaux de Dewey et Lindeman, mais en centrant davantage l'étude sur les besoins de l'individu. Il propose pour l'adulte un modèle andragogique (alors qu'on parle de modèle pédagogique chez l'enfant) où apparaît notamment l'idée d'une éducation autodirigée et informelle liée à l'expérience, comprise comme ressource majeure de l'individu.

C'est Carl Rodgers, dans son livre « Freedom to learn », en 1969, qui emploie le premier le terme « d'experiential learning » : « Rogers y compare deux types d'apprentissage : un premier qui n'engage que l'esprit et « à l'opposé, un autre mode d'apprentissage qui est expérientiel, important pour la personne et lourd de signification » (Rodgers, 1969, p. 4). ». L'apprentissage expérientiel suppose un engagement personnel de l'individu ; il transforme significativement les comportements et attitudes.

Un auteur important en la matière est D. A. Kolb : il a élaboré dans les années 1980 ce qu'on appelle le cycle de Kolb. Ce cycle met en évidence « la relation entre trois facteurs importants en jeu dans ce processus : l'expérience telle qu'elle est vécue subjectivement par la personne dans des situations singulières, la compréhension de cette situation, et la construction de savoirs à partir de ce contexte. » Ainsi, pour Kolb, « « la connaissance résulte de la combinaison de la saisie de l'expérience et de sa transformation » (Kolb, 1984, p. 41). »

Cependant on a reproché à Kolb de vouloir trop réduire l'apprentissage expérientiel à une production de connaissances : un chercheur comme Finger (1989) considère que l'apprentissage expérientiel est avant tout « un processus continu d'adaptation au monde (...) le plus important processus d'adaptation humaine. »

Un autre chercheur important est alors Jack Mezirow, qui a cherché à approfondir la relation entre expérience, apprentissage et recherche de sens : « Quand notre expérience de vie est en harmonie avec notre structure de sens, elle est assimilée à l'intérieur de cette structure. Quand elle n'est pas conforme, l'expérience est tellement puissante qu'elle provoque des changements dans la structure de sens ou conduit à la formation d'une nouvelle structure. ». L'apprentissage est ici lié à la capacité de réflexion de l'individu sur l'expérience qu'il vit ; « S'il y a transformation de perspective, cette expérience peut être considérée comme significative ».

A. Balleux note ici qu'on découvre ainsi que « l'apprentissage, après avoir été construction de savoirs, devient aussi recherche de sens. »

Dans la même veine, Merriam et Heuer proposent en 1996 que « la quête de sens soit reconnue comme un processus qui entraîne la réflexion et l'expérience personnelles et que c'est seulement à la rencontre de la quête de sens et de l'expérience que peuvent se produire le développement et la transformation de l'adulte. »

En conclusion de cet article, A. Balleux estime qu'il y a donc une dialectique relative à l'apprentissage expérientiel : entre construction individuelle de savoirs et construction sociale de sens.

J'ajoute ici une remarque : il me semble, à partir de ce texte, que la plupart des chercheurs insistent sur la dimension réaliste de l'apprentissage expérientiel, c'est-à-dire sur le fait qu'il opère à partir d'une situation concrète pour l'individu, tant au « début » qu'à la « fin » du processus.

Or, une de mes interrogations (mais nous l'avons vu d'une certaine manière aussi avec I. Langlet lorsqu'elle questionne l'articulation référentiel / non-référentiel inhérent à la SF<sup>98</sup> ) concerne le « statut » de cette expérience qu'est la lecture de SF : si lire est une activité concrète, peut-on facilement qualifier de concret l'expérience, et l'apprentissage expérientiel

---

<sup>98</sup> « Comment engager la lecture et l'analyse dans ce corpus où le fonctionnement réaliste du langage appelle un fonctionnement non-réaliste de la référence », supra page 44

attendant, de lecture science-fictionnelle (et d'imaginaire plus largement) ? On se souvient de G. Lardreau expliquant que la philosophie est une fiction dans la mesure où elle est une expérience de pensée restant expérience dans la pensée.

On pourrait dire, en première approximation, que la lecture de SF n'est pas concrète car elle amène le lecteur à faire l'expérience de récits (composés d'évènements, objets, lieux, êtres) imaginaires qu'il n'expérimentera jamais dans la réalité : est ce à dire alors que le « retour sur expérience », et donc la construction de connaissances et/ou de sens, n'est pas possible à partir de ce type d'expérience ? Ou bien faut-il en déduire que le concept d'apprentissage expérientiel n'est pas pertinent pour ce cas de figure ?

On peut faire une autre hypothèse : dire que la lecture de SF est une situation singulière, voire une situation limite (parmi d'autres) qui ou bien nécessite de davantage préciser son « statut » d'expérience, ou bien demande d'approfondir encore le concept d'expérience, qui ici n'a été abordé que de façon transversale, historique.

## B/ Le travail de l'expérience

Nous venons de voir des approches relatives à l'articulation expérience / apprentissage ; mais des chercheurs considèrent qu'il faut en fait articuler trois aspects : activité / expérience / apprentissage. Alors la connaissance scientifique de leur articulation demande que chacune de ces dimensions soit d'autant mieux précisée.

Voici d'abord les définitions<sup>99</sup> que donnent J-M. Barbier de ces trois termes :

1/ activité : ensemble des processus par et dans lesquels est engagé un être vivant, notamment un sujet humain, individuel ou collectif, dans ses rapports avec son environnement (physique, social et/ou mental), et transformations de lui-même s'opérant à cette occasion (page 25)

2/ expérience : ensemble des constructions de sens que les sujets opèrent à partir, sur et pour leur propre activité, qu'ils reconnaissent ou qui sont reconnues comme leur, en lien donc avec des attributions identitaires. Ces constructions sont considérées par les sujets et leur environnement comme des ressources pour la poursuite de leur activité (page 69)

3/ apprentissage : transformation d'habitude d'activité faisant l'objet d'une attribution de valeur par le sujet concerné et/ou par son environnement (page 32).

Dans l'introduction d'un ouvrage collectif récent<sup>100</sup> (auquel J-M. Barbier a participé) les auteurs posent un certain nombre de questions relatives à ces trois dimensions : entre autres « l'expérience est-elle objet ou source spécifique d'apprentissage ? (...) Ou s'agit-il d'un processus particulier (...) faisant de la construction de l'expérience une forme particulière d'apprentissage ? Ou encore, comme chez J. Dewey (...) un processus beaucoup plus général se confondant pratiquement avec le processus d'apprentissage ? (...) Quel est, ou quels sont les fonctions du sujet dans l'expérience ? Quel rôle attribuer à la pensée, au corps, aux émotions et à l'action dans l'expérience comme processus ? » (page 2 et 3)

A partir de ces questions, six « propositions » sont dégagées, que je reprends ici rapidement :

---

<sup>99</sup> Dans Jean-Marie Barbier, *Vocabulaire d'analyse des activités*, Collection Formation et pratiques professionnelles, Editions PUF, 2011

<sup>100</sup> *Expérience, activité, apprentissage*, Op. Cit.

1/ l'expérience est avant tout un processus et non un résultat, un objet, un produit ; son caractère global doit donc être appréhendé par des approches holistiques ou « multimodales ».

2/ « expérience et construction de connaissance relèvent de temporalités foncièrement différentes » (page 6)

3/ « l'expérience suppose la reconnaissance par le sujet ou autrui de sa valeur constructive »

4/ l'expérience est personnelle, et ne peut donc pas se transmettre, se partager ; mais le produit de l'expérience, son acquisition, son apprentissage, peut l'être.

5/ la dimension sociale de l'expérience se manifeste d'une part par la participation d'autrui à l'expérience du sujet, d'autre part par l'inscription sociale du sujet lui-même, qui détermine nécessairement les diverses dimensions de l'expérience.

6/ la question du sujet de l'expérience fait débat et amène deux positions : d'une part, « proche de la psychologie de l'apprentissage, on pose le sujet comme « premier » : un sujet qui s'engage dans l'activité et « vit » une expérience » (page 10) ; « cette conception de l'expérience souligne ainsi le processus fondamental de subjectivation à l'œuvre dans l'apprentissage et, plus largement, dans l'activité humaine » (page 11). D'autre part, « proche des théories de l'activité et de l'analyse du travail [des auteurs] soulignent à l'inverse combien le sujet se constitue dans et par l'activité : ce n'est pas tant le sujet qui s'engage dans l'activité (...) que l'activité qui engage et constitue le sujet. » (page 11).

A ce débat, une réponse dialectique est proposée : « en concevant l'expérience comme l'espace-temps où se réalisent tout à la fois l'engagement et la constitution du sujet dans son activité. » (page 11).

Un autre ouvrage collectif récent<sup>101</sup> intitulé « Le travail de l'expérience » précise la dimension de l'expérience.

Dans sa présentation des différents enjeux liés à la question de la construction de l'expérience, J-M. Barbier indique que ce concept oblige à penser dans un même mouvement ce qui relève de la subjectivité et ce qui relève de l'objectivité, de l'individuel et du collectif, du mental et du discursif.

En effet, précise-t-il, « L'hypothèse fondatrice de cet ouvrage est précisément que le travail de l'expérience, obligatoirement situé dans l'histoire des sujets, consiste dans une itération constante entre vécu, élaboration et communication de l'expérience. » (page 9)

Il détaille alors chaque temps du travail de l'expérience, qui, bien que constituant l'ensemble du travail de l'expérience, correspondent à des activités spécifiques.

Le vécu de l'activité correspond à « ce qui advient aux sujets dans l'exercice de leur activité » (page 14). Il existe de multiples dimensions du vécu (corporel, affectif, psychologique, cognitif, ...) et de multiples espaces de vécu (expérience de pensée, religieuse, ludique, et même fictionnelle). Contrairement aux deux autres temps, « ces vécus ne donnent pas lieu, en tant que tel, à une action spécifique de mise en représentation ou de mise en discours de la part du sujet concerné. Ceci n'exclut pas bien entendu la présence de représentations *au sein même* de l'activité, très fréquentes. » (page 15)

Parmi les caractéristiques que présentent le vécu, je retiens qu'il est un « *mode de connaissance propre au sujet, fondé sur la familiarité* » (page 16), et qu'il est « *intégré par les sujets, sous forme de routines, d'habitudes, de tours de main ou de tournures de pensée* lesquels sont en perpétuelle *transformation* » (page 17).

Il est noté qu'il est difficile d'avoir accès au vécu de l'activité.

---

<sup>101</sup> Coordonné par Jean-Marie Barbier et Joris Thievenaz, *Le travail de l'expérience*, Op. Cit

L'élaboration de l'expérience correspond à « ce que je fais de ce qui m'advient. » (page 18). « Elle relève du registre des constructions de sens qu'un sujet opère à partir et sur sa propre activité. » (page 19). J-M. Barbier note que cette activité d'élaboration de l'expérience survient souvent à l'occasion d'une situation nouvelle, inconnue, indéterminée, « notamment lorsque routines et habitudes déjà activées se sont révélées inopérantes au regard de l'intention. » (page 19).

Cette élaboration associe des processus mentaux, affectifs, conatifs. Elle est productrice de ressource pour le sujet, en fonction des intérêts liés à la situation, « et en vertu de la situation biographique de l'intéressé. » (page 22)

La communication de l'expérience correspond à « *ce que je dis de ce qui m'advient.* » (page 23), ce qui suppose une interaction avec autrui, principalement sous forme langagière. Cette activité passe nécessairement par un travail de (re)construction mentale. En tant que communication, elle est réglée par des cadres sociaux qui influent considérablement « *sur les cadres mentaux individuels et collectifs de l'élaboration d'expérience* » (page 25).

Ainsi, si l'accès à la communication d'expérience est facile, son analyse demande des précautions méthodologiques, car ce qui est communiqué n'est en fait pas le vécu mais l'énoncé qu'en fait le sujet.

Il est précisé que cette communication peut s'établir du sujet vers lui-même, comme dans le cas du discours intérieur, « ou dans la face auto-adressée du discours à autrui » (page 28).

« Les activités communicationnelles consistent pour l'essentiel en des transformations de significations [tandis que] Les activités mentales consistent en des mise en lien et en des transformations de représentations. » (page 28).

En conclusion, « vécu de l'activité, élaboration et communication de l'expérience s'activent mutuellement » (page 29) et « participent conjointement à la construction des sujets » (page 30).

On observera que les différentes études que j'ai rapportées sur l'expérience littéraire, l'expérience lectrice et la SF ne s'appuient pas sur une telle méthode d'analyse de ce travail de l'expérience. On se souvient que j'ai indiqué que c'est à partir des analyses faites ci-dessus que j'ai repris la distinction entre activité lectrice et expérience lectrice, afin de répondre au problème qui s'est posé pour moi de caractériser l'expérience lectrice science-fictionnelle *du côté du lecteur*. J'ai à ce moment là opéré un parallèle entre activité lectrice et expérience lectrice d'une part, effet du texte et réception par le lecteur réel d'autre part, en reprenant les théories de la réception de Jauss et Iser. Opération qui demanderait quand même à être interrogée car n'allant pas de soi : on pourrait en effet me dire que la réception est une activité (de type mentale) et non une expérience, et me rappeler que le travail de l'expérience consiste justement dans un processus continu d'itération entre vécu de l'activité, élaboration et communication de ce vécu. Il m'est apparu que répondre à cette interrogation dépassait le cadre de cette recherche. On verra que c'est dans la partie consacrée au travail de terrain que je reprendrai la distinction entre vécu de l'activité, élaboration et communication de l'expérience qui est ici proposée.

Par ailleurs, dans mon esprit, la distinction entre activité lectrice et expérience lectrice science-fictionnelle est aussi le fait, comme je l'ai déjà mentionné, du décalage entre la situation réelle du lecteur et le récit et/ou le monde fictionnel de la SF ; autrement dit le décalage entre l'expérience de vie quotidienne du lecteur et l'expérience fictionnelle qu'il est amené à lire dans la SF (ce que les théoriciens de la SF appellent comme on l'a vu la distanciation cognitive). En effet, les quelques études sur l'expérience que j'ai lues portent sur des situations « formelles » ou « concrètes », telle que la situation au travail, la situation de

formation (ce qui est compréhensible dans le contexte d'un laboratoire de recherche portant surtout sur la formation professionnelle). Dans ces situations, il me semble pouvoir dire que le décalage (entre les habitudes professionnelles et la rencontre d'une situation problématique) n'est pas aussi important que dans la situation de lecture science-fictionnelle ; ou en tout cas, que lorsqu'il y a décalage, il y a le plus souvent la possibilité pour l'individu de s'y adapter, de trouver une solution, de manière concrète. Ce qui n'est bien sûr pas le cas d'une lecture de SF : que peut faire, quel usage peut faire, un lecteur d'une histoire de paradoxe temporel par exemple ? Un usage ludique me dira-t-on peut être : certes, mais on a vu que pour J-M. Schaeffer, on n'entre pas de la même manière dans un dispositif fictionnel que dans un dispositif réel, autrement dit que l'usage fictionnel n'est pas de même portée que l'usage réaliste, tel qu'on le trouve en situation de travail ; on n'y joue pas les mêmes choses.

Cette question de l'usage, et même de la valeur d'usage est importante chez un auteur comme Dewey : pour lui, « la « qualité d'une expérience ne tient pas à son degré de « réalité », c'est-à-dire de « fidélité » à un supposé réel objectif hors du sujet, mais à sa *valeur d'usage* pour ce sujet engagé dans une situation donnée. »<sup>102</sup> C'est en définitive bien cette dimension de l'expérience qui m'intéresse à travers la lecture science-fictionnelle.

Ainsi, malgré son intérêt, l'analyse du travail de l'expérience, tel que je l'ai compris, ne me semble pas permettre, dans le cadre de cette recherche, d'explorer plus avant cette dimension de valeur d'usage de l'expérience lectrice science-fictionnelle.

### C/ Autres approches de l'expérience

Dans ma recherche pour trouver une théorie qui me permette de mieux cerner cette expérience lectrice science-fictionnelle, je précise que j'ai étudié d'autres approches de l'expérience.

Je signale d'abord l'approche de Rémi Hess et Gabriele Weigand dans un texte intitulé « L'éducation tout au long de la vie : une théorie de l'expérience comme processus d'apprentissage et de connaissance »<sup>103</sup>, dont le titre est parlant. Cette approche générale de l'expérience est intéressante : il est notamment indiqué le risque de traiter l'expérience de façon dépersonnalisée, par des approches soit trop empiriste soit trop idéaliste. Elle me semble avoir des affinités avec la théorie de la biographisation que nous verrons plus loin.

Je signale aussi la théorie des cadres de l'expérience d'Ervin Goffman, qui est notamment utilisée par Vincent Berry dans son livre « L'expérience virtuelle : jouer, vivre, apprendre dans un jeu vidéo »<sup>104</sup>, dont l'objet de recherche pourrait sembler a priori proche de celui que j'ai choisi. Malgré l'intérêt que j'y ai trouvé, les différences entre expérience virtuelle des jeux vidéo et expérience fictionnelle des lectures de SF sont importantes, et en premier lieu celle d'une pratique interactive qui a des effets (et donc des transformations du cadre d'expérience) dans la réalité individuelle et sociale du joueur. Dans le cas du lecteur de SF, cette transformation du cadre d'expérience n'est pas évidente à visualiser, et j'ai préféré ne pas utiliser cette théorie.

---

<sup>102</sup> Etienne Bourgeois, *Expérience et apprentissage, la contribution de John Dewey*, page 16, in *Expérience, activité, apprentissage*, Op. Cit.

<sup>103</sup> Rémi Hess et Gabrielle Weigand, "une théorie de l'expérience comme processus d'apprentissage et de connaissance, dans *L'Éducation tout au long de la vie*", sous la direction de Lucette Colin et Jean-Louis Legrand, *L'Éducation tout au long de la vie*, collection Anthropos, Editions Économica, 2008, Paris, p 5 à 22.

<sup>104</sup>

Par contre, il me semble utile de rapporter plus précisément un texte auquel j'ai fait référence plus haut, qui est celui de J-L Bischoff sur « La lecture expérience ». L'intérêt pour moi vient de ce qu'il avance une analyse de la lecture comme expérience, où l'expérience de la lecture est lecture de l'expérience.

En premier lieu, J-L Bischoff se tourne vers G. Steiner qui interroge l'acte de lecture pour le lecteur : « « Qu'est-ce que lire un classique ? » se demande t-il dans *Errata* (Folio, Gallimard, p.37). Et de poursuivre : « Je définis un classique comme une forme signifiante qui nous lit plus que nous le lisons ... le classique nous demande : es-tu prêt à agir sur les potentialités d'être transformés ? ». » J-L. Bischoff en conclue (à l'instar d'ailleurs de M. Macé) que la lecture procède en deux temps : un premier temps de passivité où le lecteur est traversé par la lecture, par ce qu'il y lit et ce qui s'y lit ; un second temps où « cette passivité se déploierait néanmoins sous le mode d'un acte, d'une transformation émanant du lecteur lui-même ». D'où l'idée de la lecture comme « une sorte de passivité active » (M. Macé parlant elle « d'activité passive »). Plus précisément, la lecture agit, sous le régime notamment de l'émotion, comme un appel sur et pour le lecteur ; la part active du lecteur dépend alors de sa « disponibilité ».

Or, cette « passivité active » est pour J-L. Bischoff du même registre que l'expérience, en tout cas telle qu'elle est pensée par Heidegger.

En second lieu donc, l'auteur reprend l'étymologie du mot expérience : il « vient du latin *experiri*, éprouver. Le radical est *periri* où l'on trouve la racine indo-européenne *per* qui s'actualise en latin dans le mot *periculum* (danger). (...) L'allemand retrouve la liaison : dans le mot *Gefahr* (péril) on a la racine « FAR » présente dans le mot *Erfahrung* (expérience) ; mais il y ajoute un supplément de sens ; dans le mot *Erfahrung* est en effet également présente l'idée de traversée, *faran* en ancien allemand, d'où est issu *fahren* (transport). »

C'est ainsi que pour Heidegger, « faire une expérience signifie d'abord faire une traversée périlleuse, être mis à l'épreuve. » Autrement dit, cela consiste « à se laisser atteindre par quelqu'un ou quelque chose qui va nous ébranler, nous transformer ». Cela renvoie à la différence entre avoir une expérience, qui exprime l'idée d'un acquis, et faire une expérience qui exprime l'idée d'une épreuve. Dans cette perspective « on pourrait dire que l'expérience me fait plus que je ne la fais puisqu'elle n'est rien d'autre que le risque d'une exposition à une altérité qui m'atteint en plein cœur. En d'autres termes, l'expérience apparaît bel et bien comme une épreuve de l'altérité. »

C'est à partir de cette double résonance entre lecture et expérience que J-L Bischoff tente de forger son concept de lecture/expérience.

Ces perspectives amenées par la lecture/expérience me semblent aller dans le sens de la théorie de la biographisation.

J'ajoute que cette réflexion de J-L Bischoff permet aussi d'interroger (comme M. Macé) la notion d'activité lectrice en tant qu'activité « pure » : car le sens commun associe il me semble la notion d'activité à celle de maîtrise ; ce qui advient à l'acteur, c'est lui qui le fait advenir. Or, J-L Bischoff amène par l'exemple de la lecture une complexité, une « passivité active », où « on pourrait dire que l'expérience me fait plus que je ne la fais ». Il me semble que la définition de J-M. Barbier de l'activité tient compte de cela : « ensemble des processus par et dans lesquels est engagé un être vivant », et non qu'engage un être vivant.

Mais par ailleurs, Etienne Bourgeois, dans son étude sur Dewey, nous indique que celui-ci affirmait que « toute expérience, par définition, comprend deux composantes indissociables : une composante qualifiée d' « active », qu'il appelle l'*experimenting*, et une composante « passive », l'*experiencing* ; c'est-à-dire, respectivement, l'*action* du sujet sur le monde (...) et

l'éprouvé (...) par le sujet de l'action du monde sur lui. »<sup>105</sup> Ainsi, pour Dewey, philosophe pragmatiste, il n'y a d'expérience que « *si le sujet établit, par la pensée, un lien entre son action et ses conséquences éprouvées comme telles*. L'expérience est donc ainsi une forme de mise en sens de l'action. » (page 17/18).

Nous retrouvons dans cette avant dernière phrase notre questionnement sur la « concrétude » de l'expérience, notamment en repensant à la définition que donne par exemple N. Murzilli à partir de R. Sorensen de l'expérience de pensée, « comme des expériences qui sont censées fonctionner par supposition plutôt que par exécution » ; ou celle de G. Lardreau pour qui les fictions philosophiques sont des expériences « de pensée destinées à rester expérience dans la pensée ».

Relativement à cette problématique soulevée ci-dessus d'une distinction qu'il faudrait faire entre des situations formelles (concrètes) et des situations informelles (imaginaires) d'expérience<sup>106</sup>, l'étude de ce qui a été appelé l'éducation informelle ou encore l'apprentissage informel sera donc utile, en plus de réfléchir de nouveau à l'articulation entre expérience et apprentissage ; le terme « informel » posant un certain nombre de questions conceptuelles.

## II/ L'apprentissage informel

L'expression « éducation informelle » a été employée par Coombs à la fin des années 1960 dans le cadre d'un rapport de l'UNESCO observant l'échec global de l'éducation formelle (scolaire) face aux changements majeurs intervenus dans le monde depuis les années 1950. L'idée étant qu'il fallait alors aussi compter sur l'éducation informelle (non scolaire) comme ressource pour permettre aux gens de s'adapter à ces changements devenus continuels.

A. Pain indique ainsi que « L'avenir [est devenu] un défi majeur pour l'éducation »<sup>107</sup>.

Je retiens ici l'apport de plusieurs auteurs qui ont tenté de cerner ce champ de l'éducation informelle.

### A/ Un réservoir d'expérience

Dans le livre collectif « L'Éducation tout au long de la vie », Hélène Bézille<sup>108</sup> développe cette notion d'éducation informelle.

Elle précise d'abord sa préférence, relativement à la question de l'autoéducation, pour l'utilisation du terme apprentissage plutôt que celui d'éducation: « le terme éducation s'intéresse au processus d'influence sociale qui s'exerce sur le sujet, tandis que le terme apprentissage s'intéresse au processus d'appropriation et de transformation de cette influence par le sujet ». (note 1 page 24)

---

<sup>105</sup> Expérience et apprentissage, la contribution de John Dewey, Op. Cit. page 17

<sup>106</sup> Je signale au passage que René Barbier dans son approche transversale s'interroge aussi sur la notion d'action dans les sciences humaines en invitant à une réflexion sur la non-action comme dimension participant au fait humain.

<sup>107</sup> Abraham Pain, *Éducation informelle : les effets formateurs dans le quotidien*, Collection Défi-Formation, Editions L'Harmattan, 1990, page 32

<sup>108</sup> Hélène Bézille, "de l'Apprentissage informel à l'autoéducation dans "L'Éducation tout au long de la vie"", sous la direction de Lucette Colin et Jean-Louis Legrand, *L'Éducation tout au long de la vie*, collection Anthropos, Editions Économica, 2008, Paris, p 23 à 38.

Distinguant les apprentissages formels et non-formels, elle indique que les apprentissages informels « se développent dans les activités quotidiennes liées à une communauté de pratiques, au travail, au sein de la famille ou dans les loisirs. Cette forme d'apprentissage n'obéit pas à une logique de structuration explicitée, ... » (p26).

Elle ajoute que cette pratique peut avoir un caractère intentionnel ou non-intentionnel.

Cet objet de recherche émerge depuis les années 1960, cependant H. Bézille considère que « la réflexion s'attarde rarement sur les ressources potentiellement autoformatives que sont les apprentissages informels » (p32), et particulièrement en ce qui concerne le caractère non-intentionnel. Il me semble que mon travail se situe dans cet axe de recherche là.

Selon elle, il apparaît un « rôle des apprentissages informels dans les dynamiques de transformation de l'existant » (p 36), ce qu'elle traduit par deux situations : d'une part, le rôle des apprentissages informels dans les transitions de vie, « comme en témoigne les récits de formation » ; d'autre part, la place de l'autodidaxie dans les périodes de transformation de la société, relativement aux autres formes sociales d'apprentissage. Elle prend alors l'exemple de la figure de l'inventeur du 19<sup>ème</sup> siècle, « un bricoleur et un visionnaire », qui « cultive cette déviance qui caractérise l'autoformation, en rompant avec les conformismes culturels, et en affichant une pensée « divergente », aventurière<sup>109</sup> » (p 37).

Elle indique ainsi que l'informel peut venir dynamiser le formel, en lui servant de « réservoir d'expériences » (page 29).

A partir de la définition d'H. Bézille, on peut donc dire que la lecture de SF peut s'inscrire dans le champ de l'apprentissage informel.

Il me semble intéressant de faire le parallèle entre la place donnée à l'autodidaxie dans les périodes de transformation de la société, et l'hypothèse que fait C. Grenier que la science-fiction, comme écriture conjecturale, est une écriture de crise sociétale.

## B/ Typologie de l'apprentissage informel

Malgré son intérêt heuristique, l'apprentissage informel est difficile à caractériser, à formaliser. D. Schugurensky détermine ainsi quatre défis<sup>110</sup> que pose ce champ de recherche : conceptuel (définition de l'informel) ; méthodologique (mise en évidence de l'informel) ; de reconnaissance (intérêt de l'informel) ; pédagogique (mise en œuvre de l'informel).

Il apparaît d'abord l'idée que l'apprentissage informel est comme la partie immergée de « l'iceberg » (dont la partie émergée est formée par de la connaissance ou de la pratique explicite, acquise par le biais de l'éducation formelle), et qu'elle est donc en tant que telle difficilement accessible (à l'instar du vécu de l'activité, chez J-M. Barbier). Ensuite qu'il existe un continuum d'apprentissage entre le formel, le non-formel et l'informel (à l'instar du continuum expérientiel, chez Dewey) ; mais ce continuum n'est pas en réalité homogène ni synchrone : il y a de l'informel dans le formel et du formel dans l'informel.

D. Schugurensky propose trois types d'apprentissage informel selon la présence ou non de l'intentionnalité et/ou de la conscientisation dans la situation : l'apprentissage autoguidé, qui est intentionnel et conscientisé ; l'apprentissage fortuit qui est non-intentionnel mais

---

<sup>109</sup> Il faut remarquer ici que l'inventeur est aussi une figure essentielle des textes d'imagination scientifique du 19<sup>ème</sup> puis de la SF du 20<sup>ème</sup> siècle.

<sup>110</sup> Daniel Schugurensky, « « Vingt mille lieues sous les mers » : les quatre défis de l'apprentissage informel », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 160 | juillet-septembre 2007, mis en ligne le 01 septembre 2011  
URL : <http://rfp.revues.org/583>



conscientisé ; l'apprentissage tacite (qui est non-intentionnel et non-conscientisé ; et qui correspond, précise-t-il, à ce qu'on nomme généralement socialisation).

Il suggère aussi de distinguer dans l'apprentissage informel de ce qui relève du lieu (du cadre), de ce qui relève du processus (de la méthode).

D. Schugurensky amène aussi une idée, très importante à mes yeux : celle d'une potentialisation de l'apprentissage informel puis d'une conscientisation dans l'après coup de cet apprentissage potentialisé, en fonction d'un contexte ou d'un évènement réactualisant.

Ce qui je pense ce retrouve sans doute de façon significative dans la lecture, ce que confirme je crois M. Macé, avec l'exemple notamment de la madeleine de Proust, entendu justement par elle comme métaphore de l'acte de lecture qui vient rappeler une expérience antérieure.

Sur la question méthodologique, il relève le problème de distinguer ce qui est du registre de l'expérience vécue par rapport au fait de l'apprentissage lui-même : il indique qu'il est « difficile de savoir comment se fait l'apprentissage informel car le plus souvent les gens ne le savent pas eux-mêmes, ou en tout cas ils en savent plus que ce qu'ils en disent ou peuvent en dire ». Il suggère donc de trouver un guide qui les amène à parler de leur expérience vécue (on est donc dans le registre d'une communication du vécu de l'activité selon J-M. Barbier) et de ce que cela a changé pour eux, pour ensuite en tirer des idées sur les processus d'apprentissage informel ; c'est donc une méthodologie indirecte (qu'on pourrait décrire comme « biographique » : j'y reviendrai).

Autre point important signalé par D. Schugurensky : le fait que l'apprentissage informel (de par son lien essentiel avec l'expérience quotidienne) met toujours en jeu les divers dimensions du cognitif, de l'émotionnel et du social.

En conclusion, D. Schugurensky indique que la typologie qu'il a proposé « ne se demande pas quel est le genre d'intention, au sens de l'intérêt voué à ces connaissances (technique, herméneutique, émancipateur), ni si l'objectif d'apprentissage concerne l'amélioration de la personne ou de l'intérêt collectif ; enfin elle ne pose pas la question des implications de ces apprentissages dans un but de contrôle et de changement sociaux ». Il me semble qu'en posant cela, D. Schugurensky tient à conserver la part informelle de l'apprentissage comme caractéristique, et donc distinct de tout formalisme, c'est-à-dire de la tentation de vouloir d'une certaine manière formaliser l'informel<sup>111</sup>.

A partir de la typologie de D. Schugurensky, on peut dire que la lecture de SF peut amener un apprentissage informel de type tacite (non-intentionnel et non-conscientisé) ou de type fortuit (non-intentionnel mais conscientisé) ; le type autoguidé (intentionnel et conscientisé) relève selon moi du lecteur qui participe activement à diverses manifestations consacrées à la SF (débats, forums, chroniques, magazines, etc.) ; ou qui se met à lire des livres critiques ou théoriques sur la SF, en dehors de tout cadre formatif institué (comme cela a été mon cas).

---

<sup>111</sup> Il me semble qu'on peut en avoir une idée avec le rapport de Patrick Werquin, *Reconnaître l'apprentissage non formel et informel, Résultats, politiques et pratiques*, Editions OCDE, disponible sur [www.cicic.ca/docs/oced/rnfil.fr.pdf](http://www.cicic.ca/docs/oced/rnfil.fr.pdf)

### C/ Un continuum formel/informel

G. Brougère<sup>112</sup> insiste sur le fait que ce n'est pas en réalité l'apprentissage qui est informel, mais la situation : la situation d'apprentissage est dite informelle lorsqu'elle ne correspond pas à une formalisation éducative, pédagogique ou formative instituée.

De plus il rappelle que toute activité, toute situation n'amène pas nécessairement un apprentissage, y compris informel : il y a des expériences qui par exemple ne relèvent que du ludique, du plaisir de jouer, ou de lire. Il y a donc des conditions qui mènent à l'apprentissage, qui sont liées à la fois aux notions d'expérience, de réflexion, d'innovation et de créativité, entre autres, et qui dépendent pour beaucoup de la situation du sujet. D'ailleurs, G. Brougère se réfère notamment en la matière aux travaux de Jane Lave sur la « cognition située » ou « l'apprentissage situé »<sup>113</sup>.

Le terme « informel » lui semble donc inadéquat mais présente cependant l'avantage d'ouvrir un champ de recherche important sur l'éducation et l'apprentissage en général : à savoir l'idée d'un continuum informel/formel dans lequel l'apprenant est à considérer dans toutes ses dimensions (corporelle, psychologique, sociale) ; autrement dit « tout apprentissage associe formalité et informalité » (page 154), ce que l'hégémonie de la forme scolaire avait fini par rendre invisible.

En conclusion, G. Brougère indique : « Reste à trouver les outils théoriques qui permettent de comprendre la variété des apprentissages tout au long de la vie, qu'ils soient formels ou non. »<sup>114</sup>

Il est bien sûr important de dire avec G. Brougère que toute activité, toute expérience n'entraîne pas un apprentissage : la lecture d'un roman de SF est d'abord du registre du plaisir de lire, de découvrir un récit, un monde imaginaire, d'amener au lecteur le *sense of wonder*.

Il faut noter au passage que toutes les « mécaniques science-fictionnelles » dégagées plus haut participent de ce plaisir spécifique de lecture science-fictionnelle ; mais il semble plus délicat d'affirmer qu'elles seraient à l'origine d'une expérience (ici au sens de faire une expérience) lectrice science-fictionnelle ; et encore plus difficile de dire leurs participations chez le lecteur à un apprentissage informel.

La question qui vient alors, c'est : comment comprendre que cette activité lectrice science-fictionnelle puisse faire éventuellement expérience, et éventuellement apprentissage, chez un lecteur ? Et alors comment se traduit cette expérience, cet apprentissage informel, pour tel lecteur de SF.

Je propose maintenant de voir, au regard de ces questions qui sont relatives à la problématique de recherche, ce que peut apporter la théorie de la biographisation, telle qu'elle est notamment élaborée par Christine Delory-Momberger, puisque j'ai indiqué dans mon parcours de recherche que cette théorie était pour moi essentielle.

---

<sup>112</sup> Gilles Brougère, *Les jeux du formel et de l'informel*, Revue Française de pédagogie, n° 160, juillet-août-septembre 2007, page 5-12

<sup>113</sup> Gilles Brougère et Hélène Bézille, *De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation*, revue française de pédagogie, n° 158, janvier-février-mars 2007

<sup>114</sup> *Les jeux du formel et de l'informel*, Op. Cit.

### III/ la Biographisation

L'axe A du laboratoire de recherche EXPERICE<sup>115</sup>, "Le sujet dans la cité : éducation, individuation, biographisation", commence ainsi la définition de son projet de recherche<sup>116</sup> : "S'inscrivant dans le cadre général de l'analyse des processus d'éducation informelle et des apprentissages non formalisés, l'Axe A prend pour objet de recherche les processus de construction du sujet au sein de l'espace social."

#### A / Eléments théoriques

Dans son livre sur « Les histoires de vie »<sup>117</sup>, C. Delory-Momberger retrace la longue histoire des « écritures de soi » pour en dégager le pouvoir formateur et herméneutique, tant au niveau individuel que collectif.

Elle indique que l'approche biographique, découverte en France dans les années 1970, a suscité, comme objet de recherche des sciences sociales, une double réflexion à partir des années 1980 : « D'une part sur le statut de l'histoire de vie et sur sa valeur en tant que document scientifique ; d'autre part sur le récit de vie en tant qu'objet de langage et sur sa dimension d'autocréation en tant que pratique *autopoïétique* » (p3).

Les histoires ou récits de vie apparaissent comme « art formateur de l'existence » (G. Pineau). Il s'agit « en accédant à sa propre *historicité*, d'être l'*acteur* de sa vie » (p5) ; elle cite aussi Vincent de Gaulejac, « ... dans un mouvement dialectique entre ce qu'il est et ce qu'il devient : l'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet ».

La biographisation participe de « ce que M. Foucault appelle les *pratiques de soi*, c'est à dire les modes socio-historiques de relation à soi-même tels qu'ils s'inscrivent dans des *techniques de soi* repérables et descriptibles » (p6)

Ces techniques de soi sont définies comme des techniques qui « permettent aux individus d'effectuer, seuls ou avec d'autres, un certain nombre d'opérations sur leur corps et leur âme, leurs pensées, leurs conduites, leur mode d'être » (p10)

C. Delory-Momberger fait la thèse « que, si la figure du sujet et de son identité s'invente et se recompose sans cesse, elle le fait à travers un ensemble de formes : formes discursives [...] ; formes matérielles ... » (p7), qu'elle suppose congruentes.

Elle précise : « inscrits dans le temps et dans l'espace, nous ne pouvons nous dire et nous écrire nous-mêmes que dans les formes de cette inscription » (p7).

Cependant, il ne s'agit pas seulement pour C. Delory-Momberger de s'en tenir à une analyse approfondie des histoires de vie : en croisant d'une part le courant herméneutique allant de Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher aux Sciences de l'Esprit de Wilhelm Dilthey, et d'autre part le courant de la narratologie telle qu'elle a été élaborée par Paul Ricœur, elle met en avant un projet scientifique et anthropologique : il s'agit de « la reconnaissance [...] des savoirs subjectifs et non formalisés que les individus mettent en œuvre dans l'expérience de leur vie et dans leurs rapports sociaux » (p243).

On retrouve là une double référence essentielle aux concepts d'éducation informelle et d'expérience.

---

<sup>115</sup> Regroupant des chercheurs de Paris 8 et Paris 13

<sup>116</sup> Site <http://www.experice.fr/wakka.php?wiki=AxeA> (le 15/05/2011 à 20h)

<sup>117</sup> Christine Delory-Momberger, *les Histoires de vie, de l'Invention de soi au projet de formation*, collection Anthropos, Editions Economica, 2004, 2ème édition, Paris.

Ainsi, en essayant de synthétiser simplement, on pourrait dire que l'herméneutique, comme lecture interprétative et compréhensive de soi, croise la narratologie, comme narration-formation de soi, le tout formant la bio-graphie, comme écriture, inscription de soi, de sa vie. Ces inscriptions de soi se font tout au long de la vie ; elles participent d'une autoéducation informelle ; les expériences vécues sont centrales dans cette appréhension des modes de constitution et d'individuation de soi ; enfin elles sont socialement et historiquement situées, car le sujet est toujours un sujet social et « historial ». Il faudrait ajouter l'importance dans ce tableau conceptuel de la théorie de la forme, de la Gestalt, comme théorie du rapport formel qui existe entre la partie et le tout.

C. Delory-Momberger cite Gadamer au sujet de l'herméneutique : « L'histoire du monde est en quelque sorte le grand livre obscur, l'ouvrage collectif de l'esprit humain rédigé dans les langues du passé et dont le texte doit être compris. » (page 148)

En définissant l'activité de biographisation comme une « herméneutique pratique »<sup>118</sup>, C. Delory-Momberger met l'accent sur le pouvoir d'agir que procurent l'expérience et sa lecture par le sujet. Il y a pour le sujet un « procès d'appropriation de son pouvoir de formation » (G. Pineau), « Le pouvoir-savoir que se donne celui qui, en formant l'histoire de sa vie, se forme lui-même, doit lui permettre d'agir sur lui-même et sur les structures sociohistoriques dans lesquelles il évolue, en lui donnant les moyens de réinscrire son histoire dans le sens et la finalité d'un projet » (p 244)

Ce projet de soi dans l'écriture se fait dans une tension temporelle, entre passé et avenir, dans une histoire en train de se faire, c'est à dire tournée vers le futur car toujours inachevée.

C. Delory-Momberger s'appuie ainsi sur Martin Heidegger qui affirme que nous ne pouvons être qu'en projetant de l'être dans un horizon de possibilités ; cette anticipation de soi n'est pas immédiate, consciente, mais elle est « une poussée vers l'avant » qui est constitutive de l'être.

Vivant dans le présent, on ne peut saisir objectivement cette poussée à être, et il faut passer par des médiations pour en apercevoir la dynamique ; les histoires de vie en sont une des formes, ce qui est dénommé « espace de formabilité », c'est à dire espace où en s'écrivant, dans le même mouvement on se donne une forme, on s'invente, on change les possibles.

Cependant, comme le rappelle C. Delory-Momberger, les histoires de vie ne sont pas la vraie vie : elle se réfère ici notamment au concept « d'identité narrative » formulé par P. Ricoeur.

P. Ricoeur considère que tout récit apparaît comme un travail d'homogénéisation qui donne sens à un vécu qui est en réalité hétérogène, multiforme, polysémique ; le récit « compose une totalité signifiante » ; il s'agit d'une « opération de configuration » que P. Ricoeur décrit aussi comme une « mise en intrigue ».

Mais P. Ricoeur va plus loin : selon lui, « l'histoire de la vie a lieu dans le récit », « le narratif est le lieu où l'individu humain *prend forme*, où il élabore et expérimente l'histoire de sa vie. »<sup>119</sup>

Concernant l'identité, P. Ricoeur distingue l'ipséité, comme cohérence de l'être, et la mêmeité, comme permanence de l'être ; l'identité narrative est cette forme dialectique entre ipséité et mêmeité, qui permet à l'individu de se faire l'auteur de son histoire, et de résister aux changements et transformations dont il est le théâtre.

---

<sup>118</sup> Christine Delory-Momberger, *Biographie et éducation : figures de l'individu-projet*, Collection Anthropos, Editions Economica, 2003, page 3

<sup>119</sup> Page 6 d'un document interne du laboratoire EXPERICE, "Formation et socialisation, les Ateliers biographiques de projet" par C. Delory-Momberger.

Danilo Martuccelli<sup>120</sup>, s'appuyant sur le travail de Claude Dubard qui fait la distinction entre deux formes identitaires (communautaires, sociétares), affirme que concernant la forme sociétaire qui correspond au monde moderne, « l'identité narrative s'imposerait comme la réponse contemporaine majeure à la crise des identités ».

La théorie de la biographisation que nous venons d'aborder a donné lieu à différents concepts<sup>121</sup> qui précisent certains des processus par lesquels les individus *biographient* leurs expériences, qu'il m'apparaît important de présenter brièvement.

Mais auparavant, il est utile, concernant la question centrale de l'expérience, d'amener une distinction faite par la langue allemande, sur laquelle insiste C. Delory-Momberger : le mot *erlebnis* désigne les expériences quotidiennes de la vie que nous faisons sans y prêter nécessairement attention ; tandis que le mot *erfahrung* (que nous avons vu avec J-L. Bischoff) désigne les expériences marquantes et/ou sources de reconfiguration pour un sujet. Pour J-M Barbier le mot *erlebnis* correspond au vécu de l'activité, tandis que le mot *erfahrung* correspond à l'élaboration de l'expérience.

1/ des ressources biographiques : lorsqu'il y a *erfahrung*, « Une fois métabolisées, ces expériences deviennent des ressources biographiques qui constituent la matrice à travers laquelle de nouvelles expériences sont identifiées et transformées à leur tour en de nouvelles ressources biographiques. Celles-ci sont alimentées par des expériences de vie première mais aussi par des expériences secondes ou vicariales comme celles que proposent la lecture de romans ou de BD, le cinéma, la musique, les arts de la scène, etc. » (page 121)

2/ le travail biographique : il est à la fois « travail de compréhension herméneutique » (page 75) des expériences vécues, mais aussi travail d'organisation, d'orientation, de structuration, de transmission de ces expériences (page 129) ; et en fin de compte, travail d'autosocialisation (page 131) ; il donne lieu à la construction biographique du sujet.

3/ la construction biographique : elle « s'inscrit dans une dynamique temporelle qui articule étroitement les trois dimensions du passé, du présent et du futur, mais dans laquelle la projection dans l'avenir joue un rôle moteur. » (page 36). C. Delory-Momberger indique qu'on « doit à Morgenstern la première formulation de la construction biographique, lorsque celui-ci mettra en avant l'homologie entre la formation du héros et la formation du lecteur » (page 28) à partir de son analyse du *Bildungsroman*. La construction biographique donne lieu à un parcours biographique singulier pour chacun d'entre nous.

4/ l'hétérobiographie : est l'idée que « Dans l'acte de sa réception, le récit de l'autre est aussi *écriture de soi* par et dans le rapport à l'autre », parallèlement à l'autobiographie qui est « entendue comme écriture de soi par soi-même » (page 33).

5/ l'apprentissage biographique : les sociologues allemands P. Alheit et B. Dausien ont proposé ce concept « Pour rendre compte de cette dimension qui fait de chaque apprentissage une expérience biographique » (page 81) : C. Delory-Momberger citant les auteurs page 82, « *l'apprentissage [apparaît] comme (trans-)formation d'expériences, de structures de savoirs et d'action en une configuration biographique particulière ...* »

---

<sup>120</sup> Danilo Martuccelli, *Grammaire de l'individu*, collection Folio Essai, Editions Gallimard, 2002

<sup>121</sup> Notamment développé dans Christine Delory-Momberger, *Biographie et éducation*, Op. Cit.

6/ des modèles biographiques : auxquels se réfère le sujet pour penser et agir plus efficacement ; « l'ensemble des expériences et des savoirs biographiques, ou *biographèmes* » constitue pour le sujet une *biothèque* (page 34), dans laquelle puise le sujet ; ce monde biographique correspond à l'expression « monde-de-vie » décrit par A. Schütz (page 97)

7/ le choc biographique : décrit, selon P. Berger et T. Luckmann (page 104), la situation que vit l'enfant lors de la transformation de son monde-de-vie au moment notamment de son intégration scolaire, qui s'accompagne de processus de « changement de monde » et de « déstructuration/restructuration d'identité ». On comprend que ce processus se rejouera, de diverses manières, tout au long de la vie, en fonction des différentes épreuves vécues, tant au niveau individuel que social.

Je redis avoir vu dans la biographisation un intérêt certain pour mon objet et ma problématique de recherche, car il s'agit d'une théorie où s'articule à la fois les concepts d'écriture et de lecture de soi, d'anticipation et d'invention de soi, d'expérience et de formation de soi, et finalement autoéducation informelle de soi, à partir et à travers de formes et d'expériences multiples du quotidien. Le moment décisif pour moi sera lorsque C. Delory-Momberger abordera la question du roman comme forme de biographisation.

#### B/ Le roman : une formation biographique du sujet moderne

En premier lieu, dans le livre « Les histoires de vie », C. Delory-Momberger dessine une évolution historique où « de l'Antiquité à la fin du XVIIIème siècle, la relation du sujet à lui-même passe par des médiations et des institutions extérieures [...] ; au tournant du XVIIIème et XIXème siècle, à la faveur des révolutions politiques et économiques que connaît alors l'Europe, le sujet se découvre comme étant à lui-même sa propre origine et sa propre fin ... » (p8) ; c'est à dire qu'il doit alors chercher et trouver ses propres médiations intérieures.

En second lieu, elle décrit l'émergence du roman au XVIIIème siècle, comme « un des lieux privilégiés d'une expérimentation de l'humain », un « *moment* de la conscience occidentale qui va *identifier* la réalité et le sens de l'expérience avec les formes sous lesquelles elle se donne à écrire et à lire. » (p77)

Ainsi, elle observe un passage qui s'opère du récit d'aventure grec où le héros apparaît déjà formé, prêt à subir les épreuves extérieures, au roman de formation des Lumières, où le personnage se transforme avec le temps, au fur et à mesure des épreuves de vie extérieures mais aussi intérieures.

Mais il y a plus, « le monde acquiert une dimension fonctionnelle dans la vie et le devenir du personnage » (p78), il n'est plus simple décor des événements.

C. Delory-Momberger repère une fonction idéologique qui se développe avec la prise en main du roman de formation, notamment par la bourgeoisie éclairée : « à travers le jeu d'une fiction qui use de toutes les feintes pour faire accroire au lecteur la réalité de son univers » (p78), « le roman sert un projet d'éducation du lecteur. » (p 80).

Cependant, il faut noter la distinction qu'elle fait entre deux évolutions culturelles générales du roman : « le roman de formation à la française est un roman d'installation sociale » (p81), tandis que le *Bildungsroman* de sensibilité allemande s'attache à l'expérience intérieure.

Au de là de ces différences, la littérature, telle qu'elle se met progressivement en place, apparaît comme « un travail d'élaboration et de métaphorisation du vécu singulier », et « elle acquiert le pouvoir de créer les métaphores significatives de l'*être-soi* d'une époque et d'une société. » (p132).

Cette idée vient notamment de l'hypothèse de C. Delory-Momberger de « la congruence des supports et des pratiques, des techniques et des représentations, de la *raison graphique* et du *discours*, ... » (p 8)<sup>122</sup>.

En conclusion du chapitre VII qu'elle a intitulé « la société bourgeoise : la domestication du monde et le secret », C. Delory-Momberger affirme : « Ce que nous apprend la littérature, c'est la valeur heuristique et créatrice du langage dans la construction et l'invention de soi. » (p 133).

Dans son livre « Biographie et éducation », C. Delory-Momberger fait l'analyse des divers enjeux biographiques liés à notre monde contemporain<sup>123</sup>, et notamment à sa situation postmoderne<sup>124</sup>, dont je ne montrerai ici que quelques aspects qui ont retenu mon attention, car en lien avec l'objet de cette recherche.

D'une part, elle indique qu' « Une des conséquences des mouvements de décentration et de désinstitutionalisation qui affectent les sociétés modernes est en effet la séparation de l'acteur et du système, qui se traduit par la dilution et l'effacement de la notion de rôle, et la nécessité pour les individus de construire par eux-mêmes le sens de leur activité sociale » (page 49). Cette « obligation d'individualité et de singularité » a « son pendant immédiat dans un *impératif biographique* qui nous intime d'être « maître et possesseur » de l'histoire de notre vie », autrement dit renvoie à une « culture héroïque du sujet » (page 51). Ce qui demande, d'autant plus, un intense travail biographique : mais, les « mondes sociaux pluriel induisent des figures de soi divergentes et parfois même contradictoires produisant des effets de discontinuité biographique. Le sociologue allemand Peter Alheit a suggéré le terme imagé de *patchwork biographique* pour désigner cette segmentation de l'expérience à partir de laquelle les individus tentent de composer une image unitaire d'eux-mêmes et du cours de leur vie. » (page 119).

D'autre part, elle se tourne vers les arts modernes du récit, notamment roman et cinéma : elle observe que ceux-ci « sont pris entre des modèles de narration linéaire et des modes d'expression qui tentent de rendre compte de la « déconstruction » du sujet ». La littérature moderne s'interroge « sur la construction biographique et l'identité narrative » de ses propres personnages. Le cinéma « crée des univers où la simultanéité, l'analogie, se substituent à la linéarité et à la successivité narrative » : « Ces créations sont le symptôme du processus de déconstruction qui affecte aujourd'hui la représentation biographique et l'incapacité du roman traditionnel à prendre en charge l'univers biographique contemporain » (page 13).

Cependant, C. Delory-Momberger observe aussi, en dépit de cette situation postmoderne de fragmentation ou de dissociation, « la prégnance en nous d'une figure biographique que nos modes d'inscription sociohistorique et nos identités multiples semblent sans cesse contredire » (page 25).

---

<sup>122</sup> Op. Cit

<sup>123</sup> Mais on pourra trouver aussi des développements dans C. Delory-Momberger, *La condition biographique, Essais sur le récit de soi dans la modernité avancée*, collection (Auto)biographie & éducation, Editions Tétraèdre

<sup>124</sup> Dans « La condition biographique », C. Delory-Momberger préfère parler de « modernité avancée » selon l'expression élaborée notamment par Anthony Giddens.

### C/ la SF : une singularité biographique

Comme je l'ai indiqué dans mon parcours de recherche, j'ai été amené à partir de la théorie biographique à faire un certain nombre de commentaires et d'hypothèses relativement à la littérature de SF.

J'ai d'abord considéré (dans la note d'investigation pour le Master 1) que la littérature de SF était une forme biographique singulière, et qu'elle permettait une éducation informelle à l'imaginaire, de la science et de l'avenir.

Cela m'a amené à m'interroger sur la place biographique qu'occupe la SF (notamment littéraire, mais la SF se décline en bien d'autres formes) dans la société contemporaine. D'où a émergé la question suivante : si le roman de formation issu du 19<sup>ème</sup> siècle peut être décrit biographiquement comme roman de formation du sujet moderne, peut-on alors décrire biographiquement le roman de SF comme roman de « déformation » du sujet postmoderne, du fait de l'observation, hypothétique, d'une déformation instrumentale et symbolique généralisée du monde contemporain, qui serait liée à la technoscience.

On a vu dans mon parcours de recherche que cette question semblait trop confuse ou complexe.

A partir de ce présent travail théorique sur la littérature de SF, il me semble possible de confirmer cette singularité, que je nomme biographique, de la SF.

D'une part (à partir des commentaires des divers auteurs que nous avons abordés) en observant que la SF semble capable, comme « métaphore significative de l'être-soi d'une époque et d'une société », de « prendre en charge l'univers biographique contemporain ».

D'autre part, en notant que la mécanique science-fictionnelle semble avoir des effets particuliers sur le lecteur, dont je retiens ici « l'inventivité herméneutique délirante » signalée par M. Angenot, et le « *sense of reading* » observé par R. Saint-Gelais. Il y aurait donc une expérience de lecture (herméneutique) singulière pour un lecteur de SF : autrement dit un travail hétérobiographique singulier.

Il apparaît que la SF, à travers certaines de ses propriétés, se situe bien dans une tentative de construire une certaine « représentation biographique » dans un monde postmoderne produisant des « effets de discontinuités biographiques ». A bien des égards, la SF montre ce travail biographique intense qui se produit lors de périodes de transition ou de transformation difficile ou complexe, en essayant de combiner humain et non-humain, connu et inconnu, rationnel et irrationnel<sup>125</sup> : la SF apparaît elle-même comme un *patchwork biographique*.

On peut supposer alors qu'elle participe, pour un lecteur, à cette construction biographique dont parle Morgenstern ; mais je propose un décalage : non plus entre la formation du héros et celle du lecteur, mais plutôt entre la (trans)formation du monde et celle du lecteur.

C'est pourquoi, à partir de la théorie de la biographisation et de ce travail sur l'expérience lectrice science-fictionnelle, c'est finalement la question de la place biographique qu'occupe la littérature de SF pour un lecteur, et non plus pour la société, qui s'est pour moi imposée. Autrement dit, la question quel « travail de l'expérience » se réalise pour un lecteur de SF se précise de la question quel « travail biographique » est réalisé par un lecteur de SF. Nous passerions ainsi d'une théorie de l'activité à une théorie de l'acteur. Je mesure le caractère trop clivé de cette assertion : la théorie du travail de l'expérience prend complètement en compte la dimension du sujet (mais nous avons vu que la place du sujet dans l'expérience

---

<sup>125</sup> Voir Donna Haraway, Le manifeste Cyborg, Op. Cit.



faisait l'objet d'un débat) ; cependant il me semble que la théorie de la biographisation se situe plus fondamentalement dans la problématique du sujet<sup>126</sup>, en tant qu'il est acteur de sa vie, tandis que la théorie du travail de l'expérience se situe plutôt dans la problématique de l'activité, en tant qu'elle est un espace-temps de la construction du sujet.

Nous arrivons donc au terme, ici formalisé, de ce travail conceptuel sur l'expérience lectrice science-fictionnelle que j'ai effectué. Nous allons voir maintenant ce qu'a permis de dégager voire de comprendre le travail de terrain ; puis suivra le travail d'analyse croisant travail conceptuel et travail de terrain.

---

<sup>126</sup> Comme le précise C. Delory-Momberger, le terme sujet est à entendre ici dans une perspective anthropologique et non dans une perspective psychanalytique, qui met en avant le sujet de l'inconscient.

## Cinquième partie : « rencontres du 3<sup>ème</sup> type »<sup>127</sup>, des lecteurs de SF

### I/ Le travail de terrain

Je rappelle que l'objet de recherche est l'expérience lectrice science-fictionnelle ; et la problématique de recherche concerne ce que peuvent dire des lecteurs de SF de leur expérience lectrice science-fictionnelle, de ce que cela leur apporte, relativement à un monde (post)moderne qui semblerait devenir de plus en plus science-fictionnel ; et finalement, comme nous venons de le voir ci-dessus, comment cette expérience participe à leur construction de « sujet dans la cité ».

Je rappelle qu'il s'agit d'une recherche en intelligibilité (mise en lien de représentations), de type compréhensive et herméneutique, à un niveau microsociologique.

J'ai identifié trois sources possibles permettant d'amener des discours et des représentations relatifs à cette expérience : en premier lieu des entretiens avec des lecteurs de SF ; en second lieu un journal d'investigation que j'ai écrit durant le Master 1 pendant la lecture d'un roman de SF ; en troisième lieu les travaux de recherche sur la SF.

Ce troisième lieu n'est pas à proprement parler un « terrain » de recherche, mais il s'agit bien d'un lieu où du discours et de la représentation sont produits sur l'expérience lectrice science-fictionnelle. J-M. Barbier<sup>128</sup> indique que ce type de « discours formalisé de « transmission » d'expérience » est à entendre comme « communication sur l'élaboration d'expérience », comportant « des *catégories généralisantes* de type explicatif ou prescriptif. » J'ai dans la deuxième, troisième et quatrième partie réalisé des synthèses de ces diverses catégories généralisantes relatives aux activités et expériences littéraire, lectrice et lectrice science-fictionnelle, qui rendent donc compte d'un certain nombre de discours et représentations formalisés à ce sujet.

Cependant, l'intérêt du travail de terrain, est de recueillir, toujours selon J-M. Barbier, de la « narration », comme « communication sur le vécu d'activité », qui « utilise des *catégories descriptives*. »<sup>129</sup>. Autrement dit de recueillir de la parole singulière d'un sujet à propos de son activité et/ou expérience lectrice science-fictionnelle, et de considérer cette parole comme un moment situé d'histoire de vie, dont la théorie biographique nous rappelle « le statut (...) et sa valeur en tant que document scientifique. »<sup>130</sup>

Je présenterai d'abord les entretiens puis le journal.

#### A/ Entretiens avec des lecteurs de SF

Une difficulté de terrain a été non pas le choix des lecteurs de SF, afin de constituer un échantillon plus ou moins ciblé, mais bien de rencontrer des lecteurs de SF qui acceptent d'effectuer un entretien, ce qui a pris un certain temps. J'étais, il est vrai, parti avec l'idée que

---

<sup>127</sup> Titre d'un film de SF réalisé par Steven Spielberg en 1977

<sup>128</sup> *Le travail de l'expérience*, Op. Cit., page 24

<sup>129</sup> *Idem*.

<sup>130</sup> C. Delory-Momberger, *Les histoires de vie*, Op. Cit.

je voulais plutôt rencontrer des lecteurs « moyens », c'est-à-dire des individus qui n'auraient pas, dans ma représentation du moment, de discours trop « militant » de la SF.

Rétrospectivement je peux dire qu'il y avait là un a priori sans doute défensif de ma part. Car il apparaît clairement, et cela se comprend, que les personnes qui ont accepté les entretiens sont passionnées, pour diverses raisons, par la SF, et que les entretiens étaient l'occasion pour elles de parler de cette passion, et d'y réfléchir.

J'ai finalement réalisé une première série de cinq entretiens : pour ce faire j'ai commencé par poster un message dans un forum de SF, ce qui m'a permis de rencontrer deux personnes ; puis j'ai rencontré sur mon lieu d'étude, au Cnam, une autre personne ; j'ai ensuite décidé d'aller au rayon SF d'une librairie Fnac pour tenter d'accrocher des lecteurs : après trois séances de deux heures, où j'ai interpellé une quinzaine de personnes, une personne m'a recontacté ; enfin, j'ai rencontré la cinquième personne en passant par le gérant d'une librairie parisienne spécialisée dans la SF.

J'ai proposé à ces cinq personnes (appelons les Laurence, Albert, Marcel, Norbert et Gilles) une deuxième série d'entretiens, dont le but consistait surtout en une reprise du premier entretien, ce qui a pu avoir lieu avec trois d'entre elles.

Le choix du type d'entretien à réaliser a été déterminé par deux critères : l'intérêt à la fois pour des entretiens de type semi-directif et compréhensif, tels que décrit par J-C. Kaufmann (il est certain que ma longue pratique des entretiens en tant qu'éducateur spécialisé a joué un rôle dans ce choix, bien que je me sois aperçu assez rapidement de la différence avec un entretien de recherche) ; et pour des entretiens de recherche biographique de type « conversationnel » (tel qu'indiqué par C. Delory-Momberger), puisque, on l'a vu, la perspective biographique est importante dans cette recherche. J'ai hésité à choisir entre ces deux méthodes et j'avais décidé de réaliser une sorte de mixte : mais, le moment venu, j'ai plutôt utilisé la forme semi-directive pour la première série d'entretiens, et la forme conversationnelle pour la seconde série d'entretiens. On peut faire l'hypothèse qu'il est tout simplement plus aisé (pour le narrateur comme pour le narrataire) de commencer des entretiens avec un guide d'entretien ; et qu'une fois qu'une relation a eu lieu, la forme conversationnelle est plus aisée à s'effectuer lors du deuxième entretien. Mais cela relève aussi de la subjectivité de chacun (un des narrateurs me dira après l'entretien qu'il aurait préféré une forme plus directive d'entretien).

La première série d'entretiens a été centrée sur la question de l'apprentissage informel à partir de l'activité lectrice science-fictionnelle, qui était alors mon objet de recherche : j'ai ainsi utilisée la forme semi-directive, en laissant parler les personnes à partir d'un guide d'entretien composé de trois questions/thèmes.

J'ai élaboré ce premier guide d'entretien en partant à la fois de l'hypothèse d'un apprentissage biographique<sup>131</sup>, et d'un premier entretien que j'avais fait sur un mode conversationnel (par téléphone avec Laurence) qui me semblait confirmer cette hypothèse.

Voici les trois questions/thèmes successifs abordés lors de cette première série d'entretiens : le parcours biographique de lecteur de SF ; la situation biographique dans la (post)modernité ; l'apprentissage biographique de la SF.

Le premier thème permet d'explorer à la fois le parcours de lecteur en général et de lecteur de SF en particulier, et éventuellement de relever un « rapport biographique » à cette littérature

---

<sup>131</sup> Mais j'avais alors inversé le sens de ce concept, en pensant qu'il indiquait que toute expérience biographique générerait un apprentissage, alors qu'il faut comprendre que tout apprentissage est l'occasion d'un travail biographique.

de SF (dans le sens où il apparaît que la littérature de SF a participé à la construction biographique de la personne).

Le second thème permet de situer globalement le narrateur dans son rapport de sujet au monde contemporain et (post)moderne, et notamment relativement à son devenir, à son futur (puisque la SF on l'a vu est souvent liée à cette question de l'avenir).

Le troisième thème est donc centré sur la question de l'apprentissage informel amené possiblement par la lecture de SF.

La deuxième série d'entretiens a été alors centrée sur la question de l'expérience lectrice, puisque mon objet de recherche avait changé : j'ai alors utilisé la forme conversationnelle.

Il me faut préciser ici deux choses.

J'ai en quelque sorte profité de cette deuxième série pour tenter de réaliser une forme d'entretien dite d'auto-confrontation, en envoyant au préalable aux personnes concernées une synthèse des entretiens respectifs que nous avons eu, ainsi que mes premières analyses. Elles ont donc pu discuter, dans un registre réflexif, à la fois de ce qu'elles avaient dit au premier entretien, et de l'analyse que j'en avais fait. L'idée étant ainsi de pouvoir obtenir une part d'élaboration sur leur expérience lectrice science-fictionnelle (J-M. Barbier précise en effet que l'entretien d'auto-confrontation est une méthode qui permet l'accès à l'élaboration de l'expérience<sup>132</sup>).

Mais le changement d'objet de recherche, sur lequel s'est focalisé cette deuxième série d'entretiens, a été facilité par le fait, on l'a vu, qu'expérience et apprentissage sont souvent articulés de façon intime, notamment au niveau de leur communication : cela correspond à la remarque de Schugurensky disant que les gens parlent en fait plus de leur expérience que de leur apprentissage en tant que tel (notamment s'agissant d'apprentissage informel). J'avais donc en fait dans la première série d'entretiens de la communication sur l'expérience : sur l'expérience lectrice, et sur l'expérience d'avoir appris de cet expérience lectrice. Il y a donc eu une certaine continuité entre la première série et la seconde série d'entretiens.

J'ajoute avoir eu un moment de doute relativement à cette deuxième série d'entretiens : avant de décider d'utiliser la forme conversationnelle, j'avais commencé à vouloir élaborer un second guide d'entretien, qui s'est avéré complexe et confus, notamment parce que je voulais faire coïncider ce guide avec des indicateurs de recherche. Il y a là sans doute une seconde hypothèse défensive à en retirer : celle relative à l'idée de maîtrise, c'est-à-dire au souhait de ne rien rater de l'entretien, et donc de tenter de l'orienter autant que possible par le biais d'un questionnaire le plus complet possible, et finalement correspondant le plus possible avec nos attentes, explicites et implicites, de recherche. Or, l'idée de l'entretien biographique de recherche promu par C. Delory-Momberger (mais que l'on retrouve aussi avec l'entretien compréhensif de J-C Kaufmann) est justement de pouvoir considérer pleinement le savoir singulier du narrateur ; ce qui demande de ne pas orienter sa parole mais d'interagir avec elle.

Je renvoie aux annexes I et II de ce mémoire pour la consultation à la fois des retranscriptions complètes des entretiens de la première série, et des documents que j'ai fait parvenir respectivement à chacune des personnes concernées, comprenant un résumé de l'entretien et une première analyse de l'entretien, pour préparer la deuxième série.

Avant de voir l'analyse que j'ai réalisée de ces entretiens, je propose de regarder la deuxième source dont je me suis servi dans mon travail de terrain.

---

<sup>132</sup> *Le travail de l'expérience*, Op. Cit. page 23

## B/ Journal de lecture d'un roman de SF

L'idée m'est venue durant le Master 1, à la fois grâce au suivi d'investigation, et au journal sur le séminaire « la théorie de l'expérience »<sup>133</sup>, que ma recherche pouvait s'appuyer sur une sorte de pratique « d'auto-observation participante » : celle de ma propre lecture d'un roman de science-fiction, à travers un journal décrivant mes pensées et mes réactions au fur et à mesure de la lecture ; ce qui a donné le journal de lecture du roman de SF « la Cité des permutants » de Greg EGAN<sup>134</sup>, qui est dans l'annexe III.

Or, j'ai découvert, à l'occasion du séminaire sur l'éducation informelle proposé durant le Master 2, que G. Brougère mettait en avant un travail d'autoethnographie, comme « observation de soi-même », dans sa recherche sur le « touriste apprenant »<sup>135</sup>, en utilisant un journal consignait sa propre pratique de touriste.

J'avais pour le Master 1 fait une analyse rapide de ce journal : mais j'ai vu l'intérêt (après avoir réalisé une analyse de la première série d'entretiens) pour le présent travail d'effectuer une analyse plus approfondie, en fait identique à une analyse d'entretien. Le but était double : à la fois dégager des indices singuliers relativement à ma propre expérience de lecture de SF (et donc les comparer aux indices relevés dans les entretiens) ; et ainsi travailler mon implication relativement à l'objet de recherche, c'est à dire repérer les tendances fortes, ou les absences fortes, dans ma propre expérience de lecture de SF qui pourraient induire de la subjectivité, une manière de penser, et de vivre, cet objet de recherche<sup>136</sup>.

C'est ainsi que je me suis aperçu notamment de deux choses, en comparant avec les entretiens des autres lecteurs de SF. D'une part, ma fascination pour le thème de la « déformation », ce qui a induit une manière de lire, et donc sans doute de penser, la SF sous cet aspect (on a vu d'ailleurs que j'avais formulé dès le Master 1 une hypothèse relativement à ce thème de la « déformation »). D'autre part, l'oubli de la dimension sociale comme catégorie d'expérience de lecture de SF : mon expérience de lecture de SF est principalement centrée sur la dimension individuelle, dans le sens où elle est relativement peu partagée avec autrui. Alors que les autres lecteurs de SF que j'ai rencontrés ont développé des pratiques de partage parfois importantes autour de la SF (on pourrait alors parler là de « communauté de pratique », au sens de Wenger et Lave).

Je renvoie donc à l'annexe III pour la consultation du journal et d'une analyse de ce journal (analyse que je n'inclue pas ici : en effet, l'analyse du journal m'a avant tout permis de travailler mes propres représentations vis-à-vis de l'objet de recherche ; or, l'intérêt d'un travail de terrain est bien de rencontrer, à partir d'autres personnes que soi, d'autres représentations, qui permettent, dans un jeu dynamique de confrontation et d'articulation, de mettre en perspective ce qu'il en est d'un objet de recherche, plus particulièrement de sa construction sociale et individuelle, en tout cas dans une orientation constructiviste de la recherche).

---

<sup>133</sup> Mené par Rémi Hess à Paris 8

<sup>134</sup> Greg Egan, *la Cité des permutants*, Livre de poche collection science-fiction, Editions Robert Laffont, 1996 pour la traduction française.

<sup>135</sup> Gilles Brougère, *s'observer comme touriste apprenant*, texte disponible sur <http://www.univ-paris13.fr/experice/fr/actes-coll01/brougere.html>

<sup>136</sup> J'ai aussi travaillé mon implication biographique dans le document de travail remis pour le séminaire « Biographisation » dans le cadre de ce Master 2

## II/ Analyses et indicateurs de recherche

### A/ Type d'analyse

Logiquement, l'analyse retenue pour ces entretiens est une analyse biographique d'entretien (indiquée par C. Delory-Momberger, à partir des travaux d'A. Schütz). Cependant j'ai décidé de m'appuyer uniquement sur deux des quatre catégories d'analyse : les *topoi*, ou clé d'interprétation du vécu ; la gestion biographique des *topoi*, ou adaptation entre *topoi* et réalité socio-individuelle. J'ai en effet considéré que pour cette recherche, ces deux catégories d'analyse étaient suffisantes, relativement à l'expérience lectrice science-fictionnelle, et que les deux autres catégories d'analyse (les formes du discours ; les schémas d'action) n'auraient pas amené pour moi d'autres éléments décisifs.

Par ailleurs, en tenant compte de la remarque de J-M. Barbier selon laquelle l'accès à la communication d'expérience se fait principalement par l'analyse de discours, j'ai lu avec intérêt le livre de L. Bardin sur l'analyse de contenu<sup>137</sup> : elle indique que l'analyse catégorielle est pratiquement la plus utilisée ; et que « Parmi les différentes possibilités de catégorisation, l'investigation des thèmes, ou *analyse thématique*, est rapide et efficace à condition de s'appliquer à des discours directs (significations manifestes) et simples. »<sup>138</sup> Il m'a donc semblé que cela correspondait au travail d'analyse que j'avais déjà commencé à effectuer. D'autres méthodes sont présentées par L. Bardin mais il m'est apparu que leur utilisation complète dépassait largement le cadre de cette recherche.

De plus, j'ai trouvé sur le site « analyse-du-discours.com », qui est consacré de façon synthétique mais clair à ce sujet, une référence utile à R. Mucchielli<sup>139</sup> : celui-ci explique qu'il existe trois modes d'analyse de contenu : « L'analyse logico-esthétique, qui étudie la structure du discours en relation avec ses effets de sens » ; « L'analyse sémantique structurale, qui tend à définir le champ des significations d'un objet dans un ensemble cohérent donné » ; « L'analyse logico-sémantique, qui s'en tient au contenu manifeste »<sup>140</sup>. J'ai considéré que l'analyse que j'avais réalisée était de type logico-sémantique. Il est précisé que celle-ci comprend trois moments : « L'analyse thématique, qui permet de déterminer les thèmes développés dans le discours » ; « L'analyse du positionnement, qui permet de mesurer la distance idéologique du locuteur par rapport à ce qu'il dit » ; « L'analyse fréquentielle, qui permet de comparer la fréquence des thèmes »<sup>141</sup>.

Je dirais donc que j'ai effectué une analyse de contenu de type logico-sémantique, en développant surtout les deux premiers moments d'analyse thématique et d'analyse du positionnement. On pourrait en effet dire que dans l'analyse biographique d'entretien, l'analyse thématique correspond à l'analyse des *topoi*, ou clé d'interprétation du vécu par le locuteur ; et que l'analyse du positionnement correspond à la gestion biographique des *topoi* (adaptation entre *topoi* et réalité socio-individuelle).

Pour revenir à l'analyse biographique d'entretien, je précise que mon premier guide d'entretien s'est aussi inspiré des catégories retenues pour réaliser cette analyse : ainsi, j'ai

---

<sup>137</sup> Laurence Bardin, *L'analyse de contenu*, Editions Quadrige /PUF, 1977 1ère édition, novembre 2011 3ème tirage

<sup>138</sup> Op. Cit, page 207

<sup>139</sup> A partir du livre de Roger Mucchielli, *l'analyse de contenu : des documents et des communications*, collection Formation permanente, Editions ESF Editeur, 9ème édition, 2 février 2006

<sup>140</sup> Sur le site <http://www.analyse-du-discours.com/l-analyse-du-discours>, le 18/03/2013 à 13h20

<sup>141</sup> *ibid*

supposé que le premier et le troisième thème du guide (parcours de lecteur, apprentissage informel) était susceptibles d'amener des *topoi*, ou clé d'interprétation du vécu ; tandis que le second thème (situation du sujet dans le monde contemporain) était susceptible d'amener la gestion biographique des *topoi*.

## B/ Indicateurs de recherche

L. Bardin<sup>142</sup> indique que la phase de préanalyse d'une recherche comporte « trois missions : le choix des documents à soumettre à l'analyse, la formulation des hypothèses et des objectifs, l'élaboration d'indicateurs sur lesquels s'appuiera l'interprétation terminale. » (page 126). Elle précise que l'élaboration des indicateurs se fait, entre autre, par « catégorisation pour l'analyse thématique » (page 130). Cette opération de catégorisation peut se faire selon différents critères, notamment sémantique pour les catégories thématiques (page 150). Le système de catégories peut être déterminé dès le départ, et alors le travail consistera à répartir les éléments des documents au fur et à mesure ; ou bien le système de catégories est « la résultante de la classification analogique et progressive des éléments. » (page 152). Elle ajoute que l'ensemble des « bonnes catégories doit avoir les qualités suivantes » (page 153) : l'exclusion mutuelle, l'homogénéité, la pertinence, l'objectivité et la fidélité, la productivité.

Relativement à mon travail, la construction des indicateurs s'est donc faite par catégorisation, sur un critère sémantique, et de façon progressive. J'ai en fait relevé deux séries d'indicateurs de recherche possibles.

Dans un premier temps, l'analyse thématique des premiers entretiens et de mon journal de lecture m'a permis (mais avec l'aide aussi du travail théorique effectué sur l'expérience littéraire et sur l'expérience lectrice) de dégager une série de cinq indicateurs généraux à l'expérience de lecture de roman :

- 1/ Affective (émotionnelle, fantasmatique)
- 2/ Esthétique (narrative, fictionnelle)
- 3/ Cognitive (réflexive, critique)
- 4/ Biographique (identitaire, existentielle)
- 5/ Sociale (communautaire, culturelle)

Les sous-catégories qui sont entre parenthèse sont données là à titre d'exemple, il pourrait y en avoir d'autres. Je précise que la numérotation n'entraîne pas l'idée d'une hiérarchisation.

La catégorie Affective est notée par tous les auteurs : elle concerne, à de multiples niveaux (corporel, psychologique, social) les affects, conscients et inconscients, du lecteur.

La catégorie Esthétique est amenée, selon parfois des sens quelque peu différents, par M. Macé, J-M. Schaeffer, V. Jouve, H. R. Jauss : elle concerne le dispositif narratif, fictionnel, en tant que ce dispositif a des effets singuliers sur le lecteur.

La catégorie Cognitive est amenée par tous les auteurs : elle concerne le travail réflexif et critique, la construction de connaissance et de sens.

La catégorie Biographique est à entendre dans le sens de la théorie de la biographisation, c'est-à-dire dans le sens où l'expérience lectrice donne lieu à un travail de biographisation.

---

<sup>142</sup> Op ; Cit.

La catégorie Sociale renvoie à une double référence : d'une part au fait que l'activité lectrice donne lieu, ou non, à une pratique sociale de type « communauté de pratique », d'où la sous-catégorie Communautaire ; d'autre part à la question de la place ou du rapport de la littérature de SF dans le social, d'où la sous-catégorie Culturel.

Le problème que pose cette première série, c'est son aspect généraliste : on ne voit pas bien d'emblée comment on pourrait spécifier une expérience lectrice typiquement science-fictionnelle. A moins de faire ici une hypothèse : en disant que l'expérience lectrice science-fictionnelle n'est peut être pas si typique que cela, et qu'elle relève de catégories générales, comme les autres genres romanesques. L'analyse permettant peut être alors de mettre en avant une configuration (comme arrangement singulier de formes régulières) science-fictionnelle.

Dans un second temps, c'est l'analyse des ouvrages théoriques sur la SF qui m'a permis de dégager une autre série d'indicateurs mais cette fois-ci particuliers à l'expérience de lecture de roman de SF, et ce notamment en m'appuyant sur les cinq rouages de la mécanique science-fictionnelle relevés par *The Cambridge Companion of Science-Fiction*<sup>143</sup> :

- 1/ le *sense of wonder*
- 2/ l'expérience de pensée
- 3/ l'articulation narrative de la « distanciation cognitive »
- 4/ l'activité xéno-encyclopédique
- 5/ l'intertextualité communautaire du genre

Le problème que pose cette deuxième série, c'est sa spécialisation science-fictionnelle, qui se situe en réalité, selon moi, plutôt du côté de l'effet du texte que du côté de sa réception par le lecteur ; autrement dit nous retrouvons là le double problème de la distinction conceptuelle entre activité et expérience lectrice, entre effet du texte et sa réception par un lecteur réel.

Car, nous avons vu avec V. Jouve l'intérêt, pour cette recherche sur l'expérience, de prendre en compte non pas un lecteur modèle, supposé recevoir idéalement les catégories définitoires de tel genre de roman, mais le lecteur réel, acteur de la réception.

Si l'on compare les catégories de cette deuxième série avec celles de la première série, on remarque que les items 2/, 3/ et 4/ relèvent de la catégorie Cognitive de la première série ; l'item 1/ relevant de la catégorie Affective et/ou Esthétique ; et l'item 5/ de la catégorie Sociale : il y a donc dans cette deuxième série d'indicateurs une surreprésentation de la catégorie Cognitive. Ce qui n'est sans doute pas par hasard : S. Bréan insiste sur la « distanciation cognitive » théorisée par D. Suvin comme étant l'élément central de la littéralité science-fictionnelle ; et on pourrait encore rappeler avec I. Langlet la mécanique narrative du couplage énigme/explication. Par ailleurs, j'avais en effet supposé, en reprenant les instances lectrices proposées par M. Picard et V. Jouve, que la dimension du « lectant » était sans doute plus présente dans la SF que dans les autres genres romanesques classiques dit mimétiques par F. Wagner : or, il me semble que cette dimension du lectant relève surtout de la catégorie Cognitive.

Par contre on remarque une absence, sans doute significative, de la catégorie Biographique : que pourtant, comme on le verra, j'ai clairement relevé dès la première lecture des entretiens qui ont eu lieu ; ce qui tend à confirmer que les indicateurs issus des théories littéraires sur la science-fiction se situent plutôt du côté du texte et non du lecteur (le terme « plutôt » étant là pour indiquer qu'il ne faut pas néanmoins oublier la réalité de l'intrication entre effet du texte et réception par le lecteur). On serait presque tenté de dire alors que la différence essentielle

---

<sup>143</sup> Voir supra page



entre activité lectrice/effet du texte et expérience lectrice/réception tient justement à la dimension biographique.

C'est pourquoi, en définitive, il me semble que la première série d'indicateurs me paraît adéquate et suffisante pour permettre une analyse puis une interprétation, en recherchant à mettre en relief une configuration de l'expérience lectrice science-fictionnelle.

### III/ Configuration de l'expérience lectrice science-fictionnelle

Je présente maintenant les analyses que j'ai réalisées des différents entretiens ; je précise que concernant la deuxième série d'entretiens, j'ai choisi de ne pas la transcrire intégralement : je présenterai simplement les passages qui m'ont paru les plus intéressants pour l'analyse.

#### A/ Analyses des entretiens

Je présente ici une analyse pour chaque personne, en articulant la première puis la deuxième série d'entretien.

Je signale que j'ai rencontré une certaine difficulté dans la mise en forme de cette analyse : j'avais en effet d'abord choisi de faire cette analyse en deux temps, à partir des *topoi* d'une part (clé d'interprétation du vécu puis gestion biographique des *topoi*), puis en se référant aux cinq catégories d'expérience lectrice d'autre part. Or, il m'est apparu une certaine lourdeur dans cette présentation, du fait de redondances, puisque je retrouvais dans l'analyse catégorielle la plupart des éléments d'analyse des *topoi*. J'ai donc remanié cette présentation en combinant les deux analyses : d'où une première analyse (l'analyse des *topoi*) qui s'appuie principalement sur les catégories d'expérience lectrice ; et une deuxième analyse qui est celle de la gestion biographique des *topoi*, autrement dit (avec R. Muchielli) l'analyse de la position idéologique du narrateur vis-à-vis de son propre discours. Je précise que cette deuxième analyse a pu se faire aussi bien à partir de la première série que de la deuxième série d'entretiens, bien qu'il me semble que la deuxième série d'entretiens ait pu d'avantage favoriser ce type d'analyse, puisque permettant un travail d'auto-confrontation pour le narrateur (mais aussi, d'une certaine façon, pour le narrataire !).

\*\*\*\*\*

#### **Laurence** (voir le résumé de l'entretien en Annexe II page 2)

Laurence m'a contacté via le forum Culture SF où j'avais déposé une annonce pour ma recherche. Elle est la première personne avec qui j'ai réalisé un entretien ; du fait de la distance, nous avons fait un entretien téléphonique, qui s'est déroulé sur un mode conversationnel, car je n'avais pas encore établi de guide d'entretien. Laurence travaille comme psychologue.

C'est en fait à partir de ce premier entretien que j'ai pu réaliser un guide d'entretien.

C'est pourquoi l'analyse ici n'est pas aussi complète et formalisée que pour les autres personnes, et que je ne présente donc pas deux parties d'analyse, en me référant essentiellement aux catégories d'expérience lectrice pour réaliser cette analyse.

L'expérience de lecture apparaît ici manifestement biographique lorsque Laurence explique qu'elle a lu le cycle de Dune<sup>144</sup> (7 tomes) 2 à 3 fois par an durant environ 10 ans, et que cela correspondait à « un deuil impossible » qu'elle a vécu. Elle précise qu'elle a « déposé des choses dans ce livre de SF là » : il semble important de noter ici l'inversion qui est amenée quant à l'expérience de lecture telle qu'on le verbalise habituellement, à savoir qu'on prend des choses dans un roman, plutôt qu'on en dépose ; ce double mouvement de prise et de dépôt de choses à l'égard d'un roman comme forme singulière me semble bien montrer l'idée d'un travail biographique.

On voit que la dimension biographique est ici fortement attachée à la dimension affective.

La dimension cognitive est importante aussi : « la SF a une capacité intrinsèque à traiter de façon nouvelle des problématiques ». Laurence donnera plusieurs exemples qui ont eu de l'importance pour elle : la question de la souffrance et du sacrifice avec Dune, mais aussi la question de la sexualité avec Le Guin, du langage avec Delany. Pour elle, le procédé singulier de la SF réside « dans le fait qu'elle transpose les situations en les amenant dans un ailleurs »

Cette dimension cognitive s'articule avec la dimension esthétique, notamment avec la question du langage, et plus précisément du langage propre à la SF : s'appuyant sur l'hypothèse Sapir-Whorf<sup>145</sup>, elle explique que « la question de fond est celle d'un langage poétique ou imaginaire permettant de transcrire, et non pas de décrire, la réalité (...) la SF a cette singularité, par son langage, de poser ce type de questionnement » sur la réalité.

Cependant, Laurence indique des limites à cet exercice cognitif : ainsi « il faut faire une différence entre la qualité distractive d'un livre et sa qualité formatrice ». Cette distinction semble s'appuyer principalement sur le fait que « la SF n'est pas, ne doit pas être déconnectée du présent », autrement dit « la SF agit comme une loupe ou un miroir déformant, mais ça reste un miroir de l'homme ». Elle donnera l'exemple de romans de SF qui ne présentent pas d'intérêt pour elle car trop éloigné des préoccupations du monde actuel : elle indique sa préférence pour la spéculative-fiction qui justement racontent des spéculations qui partent des réalités contemporaines ; elle ne se dira pas intéressée par la hard-science.

On pourrait dire là que la dimension du cognitif est relativisée à la fois par celle du biographique et celle du social/culturel, au sens où la place sociale de la SF est d'autant plus importante pour Laurence qu'elle reste connectée à la réalité sociale.

La question de la spécificité de l'expérience de lecture de SF est aussi amenée en la comparant à celle de Kafka : il y a « une différence entre Kafka qui est embarqué dans cette question de la réalité, alors que la SF garde une certaine distance avec cette question. Kafka est plutôt dans une description de la folie, alors qu'un auteur de SF comme C. Priest<sup>146</sup> nous inscrit dans la folie ».

Il m'apparaît là une certaine contradiction dans le propos : d'une part la SF garde ses distances avec la question du rapport à la réalité, d'autre part la SF inscrit le lecteur dans une réalité folle.

L'hypothèse serait alors qu'il y a une double lecture, une double articulation, à faire de la SF : entre sa mécanique littéraire et sa réception (entre l'articulation problématique du subjectif et de l'objectif, selon M. Thaon).

---

<sup>144</sup> Best seller de la SF, écrit par Frank Herbert

<sup>145</sup> Synthétiquement, l'idée que les contenus de pensée dépendent de leur forme d'expression langagière.

<sup>146</sup> Auteur du très fameux roman de SF, *Le monde inversé*

M. Angenot, dont j'ai parlé avec Laurence, ne dit pas autrement les choses : pour lui, le « paradigme absent » qui est au cœur du fonctionnement sémiologique de la SF, entraîne inévitablement une « inventivité herméneutique délirante » chez le lecteur. Ce que reconnaît Laurence en conclusion de l'entretien : la SF « amène chez le lecteur un vertige, qui est dû à ce qui est induit, construit par l'auteur ».

Il faut ajouter que Laurence est depuis longtemps chroniqueuse de romans de SF, elle participe régulièrement à diverses manifestations autour de la SF; récemment elle a créé un club de quartier de découverte de la lecture de SF : ainsi, la dimension que j'ai appelée sociale/communautaire est très présente dans l'expérience science-fictionnelle de Laurence.

On peut donc dire qu'il y a un jeu dynamique entre les cinq catégories, mais dans lequel le biographique semble prépondérant. A la fois du fait d'un travail biographique évident où la SF a servi de forme biographique permettant une inscription de soi, amenant à des processus de subjectivation et d'individuation. Ainsi, lorsqu'elle parle d'avoir « déposé des choses dans ce livre là », il apparaît qu'on pourrait associer cette parole à un travail hétérobiographique, où l'écriture d'un autre a amené une écriture pour/de soi.

De plus, la SF a servi de modèle biographique, elle a orienté Laurence dans certains de ses choix : notamment celui de sa participation à la communauté science-fictionnelle, et peut être d'autres choses encore.

On pourrait donc dire ici que, dans ce registre de l'expérience science-fictionnelle, le biographique oriente l'esthétique, le cognitif et le social. Cependant, il faudrait dire que le biographique est venu suite à une problématique affective, comme tentative de lui donner un sens, une forme.

J'ai proposé un deuxième entretien à Laurence : nous nous sommes rencontrés à Paris, mais je n'avais pas encore préparé le guide d'entretien, et j'avais oublié mon enregistreur ; nous avons eu une conversation à propos de la SF et d'autres choses, mais je n'ai pas pris de notes suffisamment précises de cette conversation. Je lui ai proposé à l'issue de cette conversation qu'elle écrive un journal de lecture d'un roman de SF (je lui ai envoyé le mien) : elle m'a dit qu'elle allait y réfléchir. Je lui ai plus tard envoyé un mail avec le résumé du premier entretien et une première analyse, en lui proposant soit qu'on s'appelle, soit qu'elle m'envoie un commentaire par mail : elle me répondra par mail en me disant « J'ai trouvé intéressants ta présentation et ton commentaire, ça m'a fait drôle de « m'entendre » de l'extérieur. », puis « J'ai réfléchi maintes fois à ton idée de journal de lecture, mais vraiment, je ne m'y fais pas, ça bouleverse trop ma façon de lire, qui touche à trop de trucs importants ».

**Albert** (voir la transcription du premier entretien en Annexe I page 2, ou voir le résumé du premier entretien en Annexe II page 5)

Albert m'a contacté via le forum culture SF (par l'intermédiaire de Laurence) ; une première rencontre a eu lieu dans un café, où nous avons échangé sur nos objets et sujets de recherche ; puis un premier entretien se fait à son domicile. Albert a 30 ans ; il a obtenu en juin 2012 un Master 2 de communication culturelle, métiers du texte et de l'image (Paris 13), dont le champ de recherche est la « littérature d'imaginaire », expression qu'il critique vivement. Albert essaie de vivre en faisant de la « BD d'auteur ».

1/ clés d'interprétation du vécu (*topoi*)

La dimension du biographique apparaît rapidement avec l'idée d'un « mythe familial agaçant » qui serait à l'origine de son obsession à vouloir devenir écrivain et dessinateur de BD. Cette dimension est confirmée de nouveau à plusieurs reprises : le retour que lui fait une amie d'une sorte d'homologie entre une BD de SF et lui ; la découverte surtout (qui croise la narratologie de Paul Ricoeur) que « tout est construction, tout est histoire », ou pour le dire autrement « tout est construction d'histoire ».

La dimension biographique est surtout articulée avec la dimension affective, dans le sens où les fictions permettent de nous « reconnecter avec notre réalité intérieure », entendue comme « réalité vraie », car « les fictions cristallisent en nous des émotions importantes ».

Puis elle est précisée par la dimension cognitive mais aussi sociale/culturelle lorsqu'Albert évoque l'impression que « les histoires ont la possibilité d'agir sur le mouvement inexorable du monde », par déconstruction de la réalité à partir de laquelle les fictions parlent, autrement dit par le simple fait de « faire penser aux gens » que « la société pourrait fonctionner différemment ». On retrouve là l'idée de la distanciation cognitive comme expérience de l'altérité qui permet d'avoir un regard critique sur notre réalité.

Enfin cette dimension cognitive est elle-même précisée par la dimension esthétique, c'est-à-dire la façon dont on raconte les histoires, la structure narrative, qui amène « des trucs métadiscursifs ».

Concernant la spécificité de la SF, Albert a cependant eu du mal à la définir, car il peut y avoir de la « fausse SF », c'est-à-dire de la SF conformiste, qui ne fait que reproduire les discours creux. Il semble qu'il n'y ait d'expérience lectrice (science-fictionnelle ou autre) pour Albert que dans la mesure où il rencontre une remise en cause de la conformité du rapport à la réalité, ainsi que cette possibilité de reconnexion avec notre réalité intérieure. Il donne à ce sujet l'exemple de P. K. Dick, qui a été pour lui une révélation, qui écrit ces « sortes d'histoires sans histoire », et où l'élément science-fictionnel est minimaliste mais symbolique.

On peut aussi relever l'idée d'un apprentissage informel lorsqu'Albert parle de l'accessibilité à la culture que lui a permis la forme BD ou SF ou Heroic-Fantasy, et plus généralement la littérature d'imaginaire ou plutôt « non-réaliste », contrairement à la forme scolaire qui est pesante.

Enfin, il faut indiquer une dimension sociale/communautaire du fait de la participation d'Albert à des manifestations autour de la SF (mais aussi autour de la BD, en tant qu'écrivain-dessinateur).

On peut donc dire qu'il y a une intrication forte entre les cinq catégories d'expérience lectrice, mais que la singularité de la lecture de SF n'est pas ici évidente : cela concerne en définitive la littérature « non-réaliste » dans son ensemble, selon la définition d'Albert. Il faut préciser qu'Albert était en train de faire un Master 2 au sujet de la littérature « d'imaginaire », et qu'il y a sans doute une dimension réflexive importante dans l'entretien ; dimension réflexive qui d'ailleurs, de son propre aveu, le gênait dans sa lecture de fiction, l'empêchant en quelque sorte d'atteindre cette réalité intérieure qu'il semble rechercher. On peut tout de même avoir

l'impression, à l'instar de la conclusion de la partie sur l'apprentissage expérientiel, que la quête de sens pour Albert l'emporte sur la construction de savoirs.

J'ai proposé un deuxième entretien à Albert, ainsi que l'idée qu'il écrive un journal de lecture d'un roman de SF : il était d'accord pour les deux mais cela n'a pu se réaliser du fait de sa nécessité de déménager.

## 2/ gestion biographique des *topoi*

Albert dit se sentir « désemparé », en décalage vis à vis du « mouvement inexorable du monde », son « discours creux » et « recyclé » qui « déborde », relativement à son désir de sens vrai, de connexion à la réalité intérieure, qu'il pense pouvoir trouver, mais aussi qu'il recherche, à condition « qu'il y ait de l'humain », dans les fictions en général (BD, SF, Heroic-Fantasy, poésie, notamment)

La question c'est « comment on s'adapte au monde tel qu'il est » ; avec « l'impression que les histoires ont la possibilité d'agir » sur ce mouvement ; en « déconstruisant » la réalité à partir de laquelle elles parlent ; par le simple fait de « faire penser aux gens » que « la société pourrait fonctionner différemment » ; « c'est un peu ce que j'attend d'une histoire de façon générale, c'est qu'elle ne soit pas en train de me conforter dans le monde dans lequel on vit » ; ce qui passe par « un éclairage de la réalité de biais » ; il y a de la « fausse SF » qui ne remet rien en cause, c'est aussi une question de structure narrative : « la SF vraiment bien que j'ai lu, ça reste pas dans la structure qui est toujours la même, la façon dont on raconte l'histoire compte aussi, ça dit des tas d'autres choses ».

Il m'est apparu un certain décalage entre l'idée globale de l'évasion fictionnelle, comme reconnectant le sujet à la réalité intérieure, l'attente d'une fiction vraie (qui fonctionne, à laquelle on croit), et le constat qu'il y a de la fiction fausse, qui sonne creux ou ne fait que recycler les idées. D'où peut être ce sentiment de ne pas savoir / pouvoir se situer dans ce mouvement inexorable du monde moderne, où le faux et le vrai peuvent prendre les mêmes visages, pour qui n'y fait pas attention. Il y a donc une exigence, un horizon d'attente qu'on peut dire biographique, celui d'une (science)fiction non conformiste.

**Norbert** (voir la transcription du premier entretien en Annexe I page 8, ou voir le résumé du premier entretien en Annexe II page 9)

Norbert a été rencontré dans une librairie Fnac au rayon SF, où j'essayais « d'accrocher » des lecteurs de SF ; il est le seul, sur une quinzaine de personnes à avoir pris ma carte, à m'avoir recontacté ; un entretien a eu lieu dans un café.

Norbert a 27 ans, il travaille comme technicien de laboratoire.

## 1/ clés d'interprétation du vécu (*topoi*)

Norbert se décrit comme quelqu'un d'optimiste et d'ouvert, qui recherche le dialogue. Il insiste sur le souci de l'équilibre des choses : ainsi il s'intéresse autant à la technologie qu'à la spiritualité. Pour lui la technologie doit être aussi soumise à ce principe d'équilibre. Par exemple, la question des implants de puces dans le cerveau est délicate car cela pourrait modifier notre façon même de penser.

Cependant il note que « beaucoup de gens sont fermés, obtus », ils suivent les informations tête baissée. Il ajoute que sa démarche d'ouverture et d'échange lui donne du recul sur le monde.

La lecture (de SF, d'Heroic-Fantasy, de romans historiques, sur la spiritualité) permet d'imaginer beaucoup de choses, de prendre du recul, de réfléchir autrement ; il donne l'exemple de B. Werber (qui qualifie lui-même ses romans de « philosophie-fiction »).

Il pense en effet qu'on peut faire des amalgames entre ce qu'on vit et ce qu'on lit, « ça peut aller très loin » ; plus particulièrement la SF « c'est ouvert, c'est novateur, ça oblige, ça permet de penser à des choses auxquelles on n'aurait pas pensé, ce qui peut faire peur aux gens ». En plus la science s'est beaucoup inspirée des idées de la SF, la réalité rattrape alors la fiction.

Enfin, pour lui la SF ou l'Heroic-Fantasy sont souvent trop manichéennes : il a le projet d'écrire un roman mêlant les deux genres dans une perspective d'équilibre non manichéenne.

Il apparaît donc chez Norbert une propension à parler de son expérience de lecture SF (et Heroic-Fantasy) relativement aux dimensions cognitive (avoir du recul sur le monde, avoir son propre point de vue) et biographique (la découverte puis l'influence de la SF, la recherche de spiritualité et d'équilibre, l'amalgame avec la vie, l'ouverture sur la vie). Les dimensions esthétique et émotionnelle se manifestent surtout ici dans son projet d'écriture (pour se faire du bien, et pour amener aux autres ses recherches et ses manques) mais aussi dans ses projets musicaux qu'il développe en parallèle.

L'ensemble montre un certain équilibre qui est recherché activement par Norbert, y compris dans la dimension sociale/culturelle (partage des idées, projet de roman)

L'idée d'un apprentissage informel apparaît ici plutôt multiforme.

J'ai proposé un deuxième entretien à Norbert, qui a accepté.

Une première partie a été consacrée à la reprise du premier entretien. Norbert était un peu gêné par la qualification de marge que je rapportais dans le résumé du premier entretien : il explique qu'il ne se sent pas en marge vis-à-vis des autres, mais que son ouverture à de multiples supports, l'amène à avoir un regard sur les choses différent, contrairement à quelqu'un qui reste cantonné à ce qu'il connaît ; et la SF participe pour lui de cette ouverture à ce qui est différent.

Norbert est aussi revenu sur la question de la technologie, avec l'exemple des implants dans le cerveau : il pense que c'est ce mélange que propose souvent la SF entre l'humain et la machine qui fait peur aux gens, et d'ailleurs lui-même ne cautionne pas ce mélange ; cela renvoie à l'idée que la machine peut devenir consciente ou, en parallèle, que l'homme peut devenir robotisé.

Dans la deuxième partie de l'entretien, je lui ai proposé de réagir aux cinq catégories d'expérience que j'avais dégagées : il choisira les catégories Biographique et Sociale comme déterminantes, mais en leur donnant un sens relativement différent de ce que j'avais moi conçu. Le Biographique correspond pour lui au fait de se poser des questions philosophiques sur soi et sur le monde : on est plutôt dans le registre que j'ai appelé Cognitif ; le Social correspond pour lui au fait que la SF relève d'un « monde à part », notamment celui des « geeks », qui au départ étaient des gens à la marge : on est alors ici dans le registre que j'ai appelé Social/communautaire. Il me précise pour la catégorie Affective qu'elle est toujours présente mais de façon « éphémère ».

Je lui ai fait part de ma propre expérience de la SF, et notamment le fait que pour moi la SF avait d'abord été avant tout une évasion, et que ce n'est que plus tard que j'avais commencé à penser à la SF dans ses dimensions cognitive, esthétique, social, biographique.

Norbert a acquiescé : il explique en effet que la SF a d'abord été un moyen d'évasion, et qu'il n'a commencé à y réfléchir qu'à partir du moment où il s'était mis en tête de vouloir écrire de la SF. Mais il insiste cependant : une évasion qui permet une ouverture d'esprit, qui permet une « méditation ».

Sur la spécificité de la lecture de SF en tant qu'expérience, Norbert indique que tout dépend du niveau de conscience de la personne par rapport à sa lecture, son degré d'implication et même d'identification ; sur l'idée qu'il a ou non de « quelle expérience je peux en retirer ». Ce qui fait penser aux deux catégories de la conscience et de l'intentionnalité dégagées par Schugurensky relativement à l'apprentissage informel.

Norbert confirme donc l'importance pour lui de la dimension biographique dans son rapport à la SF mais en la connotant au cognitif ; il ajoute la dimension sociale/communautaire pour indiquer qu'il s'agit quand même d'un monde à part.

A partir de mon intervention, il reconnaît que la SF est au départ et avant tout une forme d'évasion, mais qui ouvre l'esprit, et propose alors le terme « méditation » ; ce qui renverrait alors plutôt sur une dimension esthético-cognitive.

## 2/ gestion biographique des *topoi*

On peut noter une certaine difficulté chez Norbert à soutenir sa position à la fois d'ouverture au monde et de marge vis-à-vis d'un monde plutôt obtus, terme marge qu'il souhaitera ne pas reprendre lors du deuxième entretien mais en restant confus (selon moi) dans ses explications. On pourrait faire là l'hypothèse que sa quête d'équilibre trouve là une limite ; mais surtout il me semble que cette difficulté est à mettre en lien avec la position de la SF elle-même, à la fois décrite comme ouverture au monde, son avenir, et comme sous-culture marginale.

Concernant l'avenir de la technologie, on retrouve la même sorte d'hésitation : Norbert ne se déclare pas inquiet, considérant qu'il faut trouver un équilibre entre technologie et spiritualité ; mais il reconnaît que cela pourrait aller trop loin, notamment en expliquant par exemple que les implants dans le cerveau pourraient changer notre façon de penser, ce qui n'est pas rien. On se souvient que Norbert estime que la SF (mais aussi l'heroic-fantasy) est souvent trop manichéenne : ainsi, il semble que le rapport de Norbert à la SF est plus complexe qu'il n'y paraît, et que ce rapport pourrait être d'une certaine manière représentatif de son rapport au monde moderne, et son devenir.

**Marcel** (voir la retranscription du premier entretien en Annexe I page 15, ou voir le résumé du premier entretien en Annexe II page 12)

Marcel m'a contacté au Cnam où il fait aussi le Master 2 Formation des Adultes, son objet de recherche étant l'apprentissage informel dans les jeux vidéo ; un entretien a eu lieu à son domicile. Marcel a 27 ans, il fait des boulots d'étudiants.

1/ clés d'interprétation du vécu (*topoi*)

La dimension biographique est amenée rapidement dans l'entretien lorsque Marcel affirme que la SF (notamment au début avec les romans de Pierre Bordage) lui a permis de se construire sur le plan humain, philosophique et politique, sur le plan des valeurs ; il précise que les questions qu'il se pose dans la vie, « la SF et l'Heroic-Fantasy y répondent ».

La dimension cognitive, qui est donc là associée, se trouve dans la faculté que permet la SF de se projeter dans des altérités, possibles et impossibles, et en retour d'interroger le monde actuel et son devenir, en ouvrant alors « le spectre des questions à se poser ». Mais pour Marcel la SF serait plutôt « dédiée aux gens curieux », qui ont une certaine compréhension de l'imaginaire et de la technologie : ce qui suppose donc l'idée d'une certaine compétence de lecture de la SF, qu'on retrouve par exemple avec S. Bréan.

La dimension esthétique est exprimée dans l'idée d'une envie importante, vitale, celle de voyager et de s'évader, que lui procure la littérature d'imaginaire, mais pas la littérature classique, qu'il ne lit presque pas.

La dimension affective, qui est déjà dans « le besoin d'évasion », est moins verbalisée mais présente, par exemple lorsqu'il évoque que Matrix (le film de SF) a pour lui « bouleversé le monde » ; exemple qui induit aussi la dimension sociale/culturelle.

La dimension sociale/communautaire existe par le biais des jeux de rôle et des jeux vidéo et en réseau qu'il pratique régulièrement, qui font souvent appel à des mondes de SF ou d'Heroic-Fantasy.

Je note que le rapport à la technologie ou à la science est peu présent dans son discours : ce qui importe pour Marcel dans la SF n'est pas tant la question de la science que l'expérience de l'altérité (qui peut être plus ou moins radicale) et de l'évasion. D'ailleurs selon lui « la technologie est neutre, tout dépend de la façon dont elle est utilisée ».

On pourrait dire là que la dimension biographique fonctionne à condition qu'il y ait la double présence de la dimension cognitive (l'ouverture du spectre des questions à se poser) et de la dimension qu'on dira ici esthétique-affective (le besoin, l'envie de s'évader).

J'ai proposé un deuxième entretien à Marcel, qui a accepté.

Lors de la reprise du premier entretien, Marcel a indiqué qu'il n'avait pas de commentaire particulier à faire car qu'il était globalement d'accord avec le document que je lui avais envoyé ; je suis donc passé rapidement à la deuxième partie où je lui ai proposé de discuter les cinq catégories d'expérience lectrice que j'avais entretemps dégagé.

D'emblée, il ne se dira pas d'accord avec la catégorie Esthétique, ce qui vient en contradiction avec ce que j'ai analysé ci-dessus où j'affirme que la dimension de l'évasion que met en avant Marcel est de type esthétique-affectif. Pour lui, il n'y a pas « d'esthétique SF » en soi, qui induirait une lecture particulière : la SF est en réalité hétérogène et il existe de nombreux styles d'écriture dans la SF (ainsi il cite de la SF à l'eau de rose, de la SF policière, de la SF gore, etc) ; l'élément science-fictionnel (la technologie, le futur) ne vient que s'ajouter aux divers styles d'écriture. Pour lui cette catégorie n'est pas pertinente pour décrire la SF, ni



même l'expérience lectrice science-fictionnelle, contrairement à ce qu'indique notamment I. Langlet mais aussi S. Bréan.

Pourtant, un peu plus tard dans l'entretien, Marcel se souviendra de sa première rencontre avec la SF, vers 14 ans : il a choisi un livre de Pierre Bordage à cause de l'image de la couverture : il y avait un mélange étrange, un guerrier de style chine antique avec un vaisseau spatial au dessus ; il s'est dit « c'est quoi ce bordel ! » et l'a aussitôt acheté. Il me semble que ce souvenir de Marcel semble indiquer quand même l'intrication de l'esthétique et de l'affectif.

Mais l'affirmation de Marcel est à entendre : d'une certaine façon, cela milite pour la distinction entre effet du texte et sa réception par un lecteur réel ; ou bien pour la distinction entre vécu de l'activité et son élaboration et sa communication.

Par contre, il reconnaît l'importance des catégories Biographique, Affective, Cognitive : il explique que la première dimension est d'abord affective, puis vient le biographique et le cognitif ; en quelque sorte, l'affectif lance l'initiative puis reste en arrière-plan ; le biographique (comme construction de soi) et le cognitif (comme construction de sens et de connaissance) sont les dimensions les plus importantes mais interviennent dans l'après-coup.

Lorsque je lui demande, relativement à la dimension du biographique, si pour autant c'est la SF qui va guider sa vie au quotidien, il répond que non mais il ajoute que « c'est un bonus » : il donne l'exemple du fait qu'il lui ait arrivé de penser à ce qu'il ferait si le monde était en guerre, ou s'il y avait des zombies, « parce que je suis sensible à ça, plus que quelqu'un qui regarde les feux de l'amour ». Il ne s'agit pas pour lui de devenir un « survivaliste » mais il pense qu'il aura en pareil situation un avantage grâce à ses lectures de SF. Il mesure bien sûr la différence entre la réalité et l'imaginaire de la SF : pour autant, cela ne l'empêche pas encore aujourd'hui de désirer avoir une capsule de téléportation, depuis qu'il a vu Dragon Ball quand il était gamin, même s'il sait que cela n'existe pas.

Je fais ici une remarque : à la dimension de l'évasion que met en avant Marcel, on pourrait donc ajouter une autre dimension qui est verbalisée mais pas toujours explicitement par les narrateurs, celle du désir ; on pourrait dire l'expérience d'un désir (qui peut être désir d'altérité ou d'altération, de compréhension ou d'incompréhension, de puissance ou de perte, de téléportation ou de virtualisation, etc.), qui semble démultipliée avec la SF.

Concernant la sous-catégorie social/communautaire, il indique ne pas se sentir dans la communauté SF, même s'il sait qu'il y appartient, de par ses activités ; mais cette appartenance n'a pas pour lui d'importance en soi. Cependant il me précise qu'en réalité la SF fait partie d'un mouvement culturel plus large qui est la culture « geek », celle-ci désignant, selon la définition d'un dictionnaire que me donne Marcel, « les personnes qui sont passionnées par les univers imaginaires et les nouvelles technologies » ; dans ce sens, me dit-il, on peut considérer que les « geek » développent des compétences spécifiques, à partir de leur curiosité vis-à-vis des univers imaginaires ou des domaines technologiques.

Concernant la sous-catégorie social/culturel, il confirme l'importance de la SF dans notre société car la SF a quelque chose à voir avec l'avenir de l'humanité, et même « la SF c'est l'avenir ».

Marcel livre donc une hypothèse intéressante : l'affectif est premier dans l'expérience lectrice mais reste ensuite en arrière-plan, laissant la place dans l'après-coup au biographique et au cognitif ; il reconnaît une spécificité cognitive science-fictionnelle mais qu'il convient d'élargir à la dimension « geek », qui articule imaginaire et technologie. Il faut noter que

Marcel affirme ne pas reconnaître d'esthétique narrative spécifiquement SF, alors qu'il semble y être sensible au niveau de l'image (de l'imagerie).

## 2/ gestion biographique des *topoi*

Marcel indique qu'il ne se sent pas à sa place dans le monde actuel : il y a des choses qui se perdent et d'autres qui se créent qu'il n'aime pas. Il souhaite simplement servir à quelque chose, changer des choses à son petit niveau. Pour Marcel, la plupart des gens se contentent de suivre le mouvement en se faisant assister, c'est-à-dire en n'essayant pas de penser par leur propre moyen ; la SF lui apparaît comme un des moyens pour arriver à une autonomie de penser, pour arriver à penser autrement le monde. Pourtant, lors du premier entretien, Marcel affirmera qu'en réalité on apprend de tout (son objet de recherche porte d'ailleurs sur les apprentissages informels réalisés à partir des jeux de figurines). Il me semble donc voir là une certaine contradiction dans son propos : est ce que le fait que Marcel ait trouvé dans la SF (entre autres) une forme biographique prépondérante pour donner du sens à un monde dans lequel il dit ne pas se sentir à sa place, ne lui fait pas rejeter, d'une façon ambivalente, les autres modes de biographisation (« les feux de l'amour ») qui n'iraient pas dans le sens de ce que propose, met en jeu la SF (et plus largement la culture « geek ») ?

Un autre décalage apparaît, nous l'avons vu, avec la question de l'esthétique, puisque pour Marcel il n'y a pas d'esthétique SF proprement dite ; alors qu'il se montre sensible à l'imagerie SF proposée en couverture d'un livre de SF. On retrouve cette question du « sensible » avec le propos de Marcel qui indique être sensible à certaines anticipations SF (monde post-apocalyptique, zombies) plutôt qu'aux « feux de l'amour ». Cette dimension de la sensibilité me semble se situer à l'articulation de l'esthétique et de l'affectif (et sans doute M. Macé parlerait plutôt de « style »<sup>147</sup> que de sensibilité). Cette négation d'une esthétique SF rejoint donc le questionnement précédent : une hypothèse pourrait être que le travail biographique qui a eu lieu de façon focalisée avec la SF pour Marcel (mais je pense aussi aux autres narrateurs) a eu pour effet de naturaliser celle-ci et, en tout cas pour Marcel, de gommer sa spécificité esthétique, relativement à ses dimensions cognitive et sociale/culturelle.

**Gilles** (voir la retranscription du premier entretien en Annexe I page 20, ou voir le résumé du premier entretien en Annexe II page 15)

Gilles a été rencontré par le biais du libraire de la librairie Scylla (spécialisée dans la SF) ; le libraire me prévient « attention c'est du lourd, du gros lecteur de SF » ; entretien dans un café. Gilles travaille comme professeur de physique en lycée.

## 1/ clés d'interprétation du vécu (*topoi*)

Gilles se décrit comme un lecteur précoce, curieux de tout, avec un penchant (d'origine familiale) pour ce qui sort de l'ordinaire. Il repère notamment que c'est grâce au livre « 1984 » de George Orwell qu'il « commence à comprendre comment le monde commençait à

---

<sup>147</sup> Façons de lire, Manières d'être, Op. Cit.

fonctionner ». Pour lui certains romanciers, notamment de SF, donnent les clés de compréhension du monde, voire semblent avoir « tout pensé, tout vu »

Gilles indique qu'il lit essentiellement de la SF de qualité, notamment de la hard-science, au point qu'il dira ne pas lire les romans de SF d'une certaine collection connue pour sa SF plus triviale, plus space-opera.

La dimension biographique m'est apparue forte, notamment avec cette phrase très intéressante, relative à son expérience de lecture de SF avec le roman « 1984 » de George Orwell : « j'ai commencé à comprendre comment le monde commençait à fonctionner » : il y a là une erreur de syntaxe, mais cette erreur même me semble justement parlante, et me semble confirmer l'idée de biographisation, plus exactement de travail biographique.

En effet, on pourrait dire que, ici, à travers la lecture d'un monde science-fictionnel (à caractère anticipatoire), pour Gilles, alors à peine adolescent, le monde a commencé à fonctionner : le monde commence à fonctionner quand il commence à le comprendre. La compréhension, l'apprentissage est double : celle du monde et celle de moi dans le monde. Autrement dit, il y a coproduction du monde et de sa compréhension, qui se réalise ici à partir et à travers l'expérience de la lecture d'un roman de SF. Or, c'est bien le fait que cette expérience et cet apprentissage se réalise dans cette forme romanesque singulière qui traduit l'idée d'un travail biographique, et d'un rapport biographique à cette forme là, forme inscrite dans le socio-historique contemporain du sujet.

La dimension cognitive est aussi très présente, avec l'idée que la SF est à la fois : une « gymnastique de l'esprit » qui apprend à « se poser les bonnes questions », plus précisément « ce genre de questions » que la littérature générale ne se pose pas ; une expérience de pensée sociologique et philosophique ; une « suspension du conformisme » et non une suspension d'incrédulité comme l'indique Darko Suvin ; idée qui rejoint celle d'une nécessaire liberté de pensée pour pouvoir penser l'avenir et même le définir : la SF n'est pas seulement un moyen profond de connaissance du monde mais aussi un moyen de transformation du monde, par l'imagination, cohérente, de son avenir.

La dimension affective est liée à la forte valeur, idéologique, performative, que donne Gilles à la SF : elle apparaît par exemple lorsque parlant de P. K. Dick il exprime l'idée que celui-ci « a pensé à tout, il a tout vu », avec une excitation visible ; idem avec d'autres auteurs. Mais on peut penser aussi que cette dimension affective est présente lorsqu'il évoque les questions d'effondrement du monde, celles imaginées dans les récits de SF comme celles liées à son sentiment que le monde va dans le mur d'ici 10 ans environ : en quelque sorte l'expérience de lecture science-fictionnelle vient là confirmer l'expérience de lecture analytique du monde actuel (comme d'ailleurs, on l'a vu plus haut, cela s'était joué pour son commencement). Et cette confrontation, confirmée en plus par l'idée que l'on vit dans un monde de SF, ne peut que générer de l'affect, que cela soit ensuite refoulé ou sublimé (comme nous l'avons d'ailleurs vu avec M. Thaon à propos du problème de la réalisation du fantasme, particulièrement présent dans la SF). Cette dimension affective se retrouve aussi dans la particularité qu'il relève du lecteur de SF lui-même, « parce qu'il faut un esprit assez particulier pour trouver ça fascinant (...) parce que c'est assez particulier les gens qui ont ce goût là pour voir loin, pour le grand horizon, or finalement la majorité c'est pas ça qui les intéresse ».

La dimension esthétique est peu verbalisée mais semble apparaître avec l'attente d'une cohérence interne du récit, qui est liée à la dimension cognitive.

La dimension sociale/ communautaire existe dans le fait que Gilles participe régulièrement à diverses manifestations autour de la SF, ce qui lui permet de partager ses expériences lectorales science-fictionnelles ; la dimension sociale/culturelle apparaît logiquement à travers l'intime conviction de Gilles que la SF est un puissant levier sociologique.

La coproduction d'un apprentissage informel apparaît ici manifeste.

J'ai proposé un deuxième entretien à Gilles, qui a accepté.

Celui-ci confirme globalement l'analyse que j'ai fait du premier entretien, et notamment le rapport biographique qu'il entretient avec la SF (je rajoute : dans ses multiples dimensions puisque la SF ne se limite pas pour Gilles à sa littérature, bien que celle-ci soit primordiale).

Je lui fais ensuite préciser en quoi consiste pour lui l'expérience lectorale science-fictionnelle.

Ce qui importe, c'est l'expérience de pensée, qui n'est pas nécessairement réaliste, c'est à dire en lien avec la réalité, et qui n'a pas nécessairement de visée prospective : c'est l'idée d'un jeu de l'esprit qui « retourne la tête », qui fait « changer de rail », qui amène du nouveau, une ouverture à l'esprit, comme « un projecteur sur la nuit », comme « une démangeaison », pour découvrir un nouvel angle qu'on n'avait pas vu soi-même avant. Il s'extasie en donnant des exemples : « comment on peut avoir pensé à des choses pareilles » !

La SF participe à ce titre à un double processus : comme réflexion sur le changement du monde ; mais aussi voire surtout comme « créateur de concepts ».

Il donne l'exemple d'Einstein qui a utilisé de façon systématique l'expérience de pensée et a initié ainsi une rupture épistémologique dans la science moderne ; or Gilles observe qu'Einstein et Wells sont contemporains (début 1900 ; et j'ajoute que Freud aussi avec la psychanalyse) ; l'expérience de pensée existait déjà auparavant (Kant, Newton) mais Einstein en a fait l'axe centrale de sa méthode, ainsi que Wells à sa façon avec la littérature de SF.

Je lui demande alors si cette introduction de l'expérience de pensée moderne dans la fiction a induit une expérience de lecture différente chez le lecteur moderne ?

Il ne le pense pas, car l'expérience de pensée fait partie de la fiction elle-même ; cependant il reconnaît qu'il y a une augmentation de la complexité de l'écriture, en tout cas en SF, et donc autant pour la lecture ; car le niveau intellectuel global a augmenté. Ce qui m'a fait penser à la remarque de Saint-Gelais sur le *sense of reading*.

Il précise que cela dépend ensuite de ce que chaque lecteur cherche : il y a un marché pour « le vide-esprit », comme il y a un marché pour le complexe. Cette complexité peut aller jusqu'à la limite du lisible : il donne l'exemple de l'auteur de SF Greg Egan avec son livre « Incandescence » où deux sortes de fourmi discutent de la gravité générale au bord d'un trou noir où elles vivent ; or, la compréhension de la fin de ce récit dépend de la possibilité / capacité du lecteur à refaire les expériences de pensée proposées par le récit, y compris « avec un crayon et du papier » ; il s'agit en fait, précise Gilles, d'un récit de SF sur la question de ce qu'est la recherche, et pourquoi on fait de la recherche.

Par ailleurs, Gilles précise que l'esthétique du texte lui importe peu, du moment que l'expérience de pensée proposée est satisfaisante.

## 2/ gestion biographique des *topoi*

Gilles apparaît fasciné par les romans/les auteurs qui semblent parvenir à anticiper l'avenir, et notamment dans le registre de la transformation voire de l'effondrement du monde ; cette

fascination semble à mettre en lien avec sa propre anticipation/analyse à l'égard du monde qui irait dans le mur d'ici 10 ans.

Or, il apparaît selon moi un double paradoxe avec l'idée que la SF est un puissant levier sociologique et philosophique, et que nous serions dans un monde de SF : d'une part relativement à l'idée que le monde va malgré tout dans le mur ; et d'autre part relativement à la SF qui est présentée par Gilles comme ayant servi de promoteur à la réalisation de la bombe nucléaire. Sur ces paradoxe apparents Gilles répond deux choses : d'abord que la SF a servi aussi à diffuser des idées positives (l'écologie, la défiance à l'égard de la société de consommation, etc.) ; cependant il reconnaît une certaine dualité de la SF. Ensuite qu'il faut prendre en compte le caractère hétérogène de la société : il précise cela en disant que les auteurs de SF font partie de la société dominée, et qu'ils expriment donc un point de vue d'individus dominés, qui rentre en résonance avec les lecteurs qui font partie de la société dominée.

\*\*\*\*\*

## B/ Interprétations

Je ferai quelques remarques générales concernant le travail d'analyse que nous venons de voir et le travail d'interprétation à venir, qui tente de formaliser les analyses issues du terrain avec les analyses que j'ai retenu du travail conceptuel.

D'abord, comme il s'agit d'une approche microsociologique, les interprétations que je peux être amené à faire sont à relativiser en fonction du travail de terrain que j'ai réalisé, autrement dit en fonction à la fois des options méthodologiques que j'ai opéré et des rencontres qui ont eu lieu. Ensuite, les résultats qui peuvent être produits à partir d'un tel travail microsociologique sont intéressants en ce qu'ils mettent en relief un aspect particulier d'un problème qui peut être plus général, et ainsi contribuer à son intelligibilité : ici il s'agit principalement d'une contribution au champ de l'éducation informelle et au champ de la biographisation.

Cependant, le travail de catégorisation, qui permet l'analyse, a pour effet de découper l'objet de recherche : or, commente J-M. Barbier, « par définition l'expérience et ses catégories renvoient au point de vue des sujets, et les sujets tendent au contraire à associer ce qui a été distingué. »<sup>148</sup> L'analyse des entretiens le montrent en effet, et il m'a paru parfois artificiel de me rapporter aux cinq indicateurs de recherche que j'avais dégagé, tant les unes semblaient procéder des autres ; mais c'est bien là une des difficultés de la démarche même de la recherche : passer d'un discours d'acteur à un discours de recherche ; partir d'un discours d'acteur mais s'en distancier par le biais de méthodes et de concepts afin de construire un discours de recherche qui puisse dire des choses de ce discours d'acteur, à des fins

---

<sup>148</sup> Jean-Marie Barbier, *Expérience, apprentissage, éducation*, page 86, dans l'ouvrage collectif *Expérience, activité, apprentissage*, OP. Cit.

d'intelligibilité. Donc à la fois s'en distancier, mais à l'inverse ne pas trop s'en éloigner tout de même, sinon au risque de tomber dans la surinterprétation.

Concernant les interprétations à faire relativement à ce qu'on peut dire de ce qu'un individu communique de son expérience lectrice science-fictionnelle, il me semble possible de distinguer plusieurs registres : relativement au biographique ; à l'expérience ; à la SF.

### 1/ Une configuration biographique

Il apparaît que le registre du biographique, plus précisément d'un travail hétérobiographique, est toujours présent dans les entretiens : le discours est manifeste chez Laurence et Marcel, la chose est entendue chez Albert, Norbert et Gilles. Je ne crois pas qu'on puisse dire là qu'il s'agit d'un effet de la méthode ou des hypothèses de recherche que j'ai choisis ; mais on peut dire que les personnes qui ont choisi d'accepter ces entretiens l'ont fait parce qu'elles ont investi singulièrement la SF et qu'elles souhaitaient transmettre cela.

Maintenant comment interpréter cette présence manifeste du biographique ?

D'abord je dois dire ma surprise face aux déclarations de Laurence et Marcel notamment, car je ne m'attendais pas à une affirmation aussi massive à ce sujet : que la lecture de roman puisse participer d'une certaine manière à la construction de soi, cela est devenu une idée assez courante ; et a fortiori idem avec la littérature de SF, bien qu'on sache que beaucoup de personnes disent ne pas adhérer à celle-ci ; mais dire, comme Marcel, que je me suis construit avec et par la SF, ou encore raconter, comme Laurence, qu'on a déposé des choses intimes de soi dans la SF, c'est autre chose. On a vu que c'est à partir du discours de Laurence que j'ai choisi de travailler mon propre rapport biographique à la SF, et je dois dire que j'y ai découvert la présence d'un travail biographique, qui était latent, qui ne demandait qu'à être exploré.

Ensuite, on voit que cette dimension biographique est toujours liée aux autres dimensions, mais avec des configurations différentes selon les personnes, c'est-à-dire des variations dans la mise en avant de telle autre dimension, qui semble alors venir en quelque sorte dynamiser le travail biographique : par exemple la dimension cognitive chez Gilles ou la dimension affective chez Laurence et Albert. Mais il me semble vain ici de vouloir aller plus loin, en établissant par exemple une sorte de schéma des préférences catégorielles et de leurs interactions selon chaque personne.

L'intérêt de la présence évidente du biographique, à partir de ces entretiens, réside pour moi ailleurs : dans l'importance de la question, problématisée par C. Delory-Momberger, de la rencontre biographique avec une forme.

### 2/ une configuration expérientielle

Il me faut faire là un détour par le registre de l'expérience : nous avons vu avec J-M. Barbier que le travail de l'expérience consistait essentiellement en une itération entre vécu, élaboration et communication de l'expérience. Par ailleurs, P. Pastré<sup>149</sup> insiste aussi beaucoup sur le rôle du narratif dans le travail de l'expérience ; il reprend le concept d'identité narrative élaboré par P. Ricœur, que nous avons découvert avec la théorie de la biographisation. Mais il me semble qu'un aspect du travail de l'expérience est peu exploré ou peu explicité, alors qu'il est essentiel dans la théorie de la biographisation, et apparaît assez clairement dans le travail

---

<sup>149</sup> Pierre Pastré, Le travail de l'expérience, in *Expérience, activité, apprentissage*, Op. Cit., pages 93-109

de terrain : c'est donc l'idée que le travail biographique, comme catégorie d'un travail de l'expérience, se produit avec, par et à travers des formes ; ici les romans de SF.

Une phrase d'Etienne Bourgeois relative à J. Dewey<sup>150</sup> a retenu mon attention : « l'expérience est donc ainsi *une forme de mise en sens* de l'action ». On sait que J. Dewey est un philosophe pragmatiste, et qu'il donne beaucoup d'importance à la dimension concrète de l'activité dans son rapport à l'expérience, ce que nuancera Etienne Bourgeois. On a vu que je m'étais interrogé à différents endroits de ce mémoire sur la situation singulière de la lecture de SF, son décalage souvent manifeste avec la réalité concrète (que peut faire un lecteur d'une histoire de paradoxe temporel ?), décalage aussi interrogé par des théoriciens de la SF, notamment sous l'expression « distanciation cognitive ». Il m'apparaît, à partir de ce travail et de la théorie de la biographisation, que l'expérience, sa construction, est aussi à comprendre comme *mise en forme du sens*. C'est-à-dire que l'expérience se construit à la fois dans une itération du vécu, de l'élaboration et de la communication de l'expérience, comme « forme de mise en sens de l'action », mais aussi que l'expérience se construit en articulation avec des formes dans, à partir, à travers lesquelles du sens se constitue.

J'ai ainsi, en reprenant la théorie de la biographisation, plusieurs fois utilisé l'expression forme biographique pour signifier l'idée d'une forme participant au travail biographique. C. Delory-Momberger utilise aussi l'expression espace de formabilité pour indiquer un lieu dans lequel quelque chose, une expérience, du sens, prend possiblement forme et permet ainsi au sujet de se construire. On serait aussi tenté ici de faire appel au concept de Winnicott d'espace transitionnel, ce que font par exemple M. Macé ou M. Thaon avec le livre. J-M. Barbier évoque le concept d' « espaces pour l'activité » : « des espaces *investis* par l'activité des sujets avec les constructions de sens qui les accompagnent »<sup>151</sup>. Mais il m'a semblé que cette définition n'était pas suffisante pour comprendre ce que les différentes personnes ont dit de leur expérience lectrice science-fictionnelle, et notamment la dimension biographique.

Bien entendu, tant J-M. Barbier que P. Pastré insistent sur la dimension identitaire, la construction identitaire, qui accompagne tout travail de l'expérience.

Mais, d'une part, et au risque de me répéter, la théorie de la biographisation insiste sur l'importance de formes médiatrices dans le travail biographique : C. Delory-Momberger évoque ainsi le concept d' « expérience vicariale » proposé par A. Moles « pour décrire la culture des sociétés modernes comme une culture de la médiation par les signes et images et pour désigner la manière dont les membres de ces sociétés s'en remettent aux médiations produites par d'autres pour faire des « vices-expériences » »<sup>152</sup>.

Il est possible, mais je ne rentrerai pas dans ce débat qui dépasse largement le cadre de ce mémoire, que cette idée de formes médiatrices de l'expérience pose problème : ainsi, dans leur conclusion générale, les auteurs du livre « Expérience, activité, apprentissage » indiquent leur distance vis-à-vis de la théorie cognitiviste et notamment vis-à-vis de l'idée d'une « médiation du rapport du sujet avec le monde par des représentations de ce monde », alors qu'au contraire ils privilégient « un intérêt renouvelé pour le corps, la corporéité, l'incorporation (*embodiment*), l'action, les situations concrètes, les praxis, l'être industriel au monde ... » (page 246).

D'autre part, justement, il faut noter qu'une particularité de l'expérience lectrice science-fictionnelle, relativement aux situations de formation des adultes qui sont analysées par J-M. Barbier ou P. Pastré, est sa dimension ludique et informelle ; et la biographisation s'intéresse justement à l'autoéducation informelle.

---

<sup>150</sup> Op. Cit., page 18 (c'est moi qui souligne en italique)

<sup>151</sup> Expérience, apprentissage, éducation, Op. Cit., page 67

<sup>152</sup> Biographie et éducation, Op. Cit., page 100

A cet égard, je me contenterai juste de rappeler avec G. Brougère qu'il faudrait cependant se garder d'opposer situation formelle et informelle, et avec Schugurensky qu'il y a du formel dans l'informel et de l'informel dans le formel. Une thèse de doctorat<sup>153</sup> me semble révélatrice de cette dialectique problématique, puisque l'auteure étudie les apprentissages informels que réalisent des salariés en situation formelle de travail ; elle fait notamment appel à l'intéressante théorie des savoirs tacites de Polanyi, pour lequel tout savoir explicite repose sur des savoirs implicites, et réciproquement. Néanmoins, je retrouve dans cette thèse la même idée de la nécessité d'une certaine concrétude de l'expérience sans quoi elle ne pourrait aboutir à un quelconque apprentissage. Or c'est là, selon moi, que l'expérience lectrice science-fictionnelle se distingue, ou pose problème.

### 3/ une configuration science-fictionnelle

Nous arrivons alors au domaine de la lecture de SF : en tant qu'expérience, et/ou situation informelle d'apprentissage, en quoi se singularise la SF, sa lecture ?

Il est intéressant, sans verser dans un tableau comparatif exhaustif qui serait vain, de noter des similitudes et des différences dans les approches des cinq personnes à ce sujet.

Auparavant, il faut noter que le spectre des sous-genres de SF que lisent ces cinq personnes varie d'une personne à l'autre : Laurence lit surtout de la spéculative-fiction ; Albert dit lire un peu de tout ; Norbert semble lire surtout de la spéculative-fiction et du space-opéra ; Marcel lit un peu de tout mais reconnaît sa préférence pour le space-opéra, avec ou sans spéculative-fiction ; Gilles indique clairement sa préférence pour la hard-science, sans pour autant bouder la spéculative-fiction, lorsqu'elle est de qualité. De plus, Albert, Norbert et Marcel lisent aussi, voire plutôt, de l'heroic-fantasy. En ce qui me concerne, je lis plutôt de la spéculative-fiction et de la hard-science.

Nous avons vu que les cinq personnes considèrent que la lecture de SF a été pour eux source d'expérience et d'apprentissage, et même de développement (Pastré), sans d'ailleurs que soit vraiment distingué ces deux aspects. Je rappelle ici le concept d'apprentissage biographique qui indique que tout apprentissage met en mouvement du biographique.

Ensuite, tous considèrent que la lecture de SF est une lecture particulière, parce qu'elle met en jeu « des trucs métadiscursifs » (Albert), un langage particulier qui ne décrit pas la réalité mais la « transcrit »<sup>154</sup> (Laurence), « le grand horizon » (Gilles), un imaginaire qui fait peur aux gens (Marcel, Norbert). La dimension de l'altérité fait partie de l'expérience selon J-L. Bischoff, mais la SF serait une expérience de lecture singulière, pas toujours accessible, parce que mettant en scène la question d'une altérité radicale (c'est la thèse de F. Jameson<sup>155</sup>) ; on a vu avec M. Macé cette dimension de l'accessibilité à des formes de fiction qui en font justement leur jeu littéraire principal.

Par contre chacun énoncera relativement différemment ce qui fait l'intérêt pour lui de la SF, et donc l'intérêt de son expérience (comme passage d'un sens à une signification, pour reprendre V. Jouve).

Laurence affirme son intérêt pour une SF qui reste connectée à la réalité, qui interroge la réalité en la transposant dans un ailleurs.

---

<sup>153</sup> Johanne Barrette, *Étude de l'explicitation de l'apprentissage informel chez des adultes dans le contexte d'une entreprise : un processus dialectique de construction située de la connaissance*, Thèse de 2008, Université du Québec à Montréal, Doctorat en éducation, disponible sur <http://www.archipel.uqam.ca/1596/>

<sup>154</sup> Ce qui m'a fait pensé au concept de transduction de René Loureau.

<sup>155</sup> Frederic Jameson, *Penser avec la science-fiction*, Op. Cit.



Albert recherche de la « vraie » SF qui permet de « se reconnecter avec sa réalité intérieure », indiquant donc qu'il y a de la « fausse » SF, creuse.

Marcel croise un besoin d'évasion avec la possibilité d'élargir « le spectre de ses questions », bien au de là de ce que peut proposer la littérature générale.

Norbert, de façon assez proche de Marcel, insiste sur sa capacité remarquable à ouvrir l'esprit mais regrette quand même son côté trop manichéen.

Gilles indique clairement sa préférence pour l'expérience de pensée, qui n'a pas à se soucier de la réalité, tant qu'elle respecte une cohérence interne.

Ces différences sont selon moi d'abord d'ordre biographique : si quelques mécanismes littéraires peuvent définir l'activité lectrice science-fictionnelle, qui correspond à l'effet du texte sur le lecteur, l'expérience lectrice science-fictionnelle, qui correspond à la réception du texte par le lecteur réel, est nécessairement plus diversifiée puisque fonction du rapport biographique qu'entretient un lecteur avec la SF.

Par ailleurs il ne faut pas oublier l'hétérogénéité du genre SF lui-même, qui rend sa définition si difficile, et donc par là-même la tentative de trouver une expérience lectrice homogène de la SF. De plus, F. Wagner, à partir de la théorie du lecteur réel de Picard et Jouve, rappelle que la lecture elle-même est plurielle.

J'ajouterai ici un commentaire qui est relatif à ma propre expérience de lecture de SF, dont j'ai tenté de faire l'analyse à travers deux documents (le journal de lecture d'un roman de SF, mon rapport biographique à la SF) : j'ai observé plus haut (avec Marcel) que la dimension du désir qui pouvait se jouer dans l'expérience lectrice science-fictionnelle était verbalisée de façon plutôt implicite par les narrateurs ; dans le même registre, il m'a semblé que la dimension de la transgression (qu'on retrouve avec J. Dallaire, M. Macé, M. Thaon) était plutôt absente dans leurs discours, alors qu'elle m'apparaît essentielle, avec le thème de la déformation, dans la lecture de SF. J'ai à un moment été tenté de réaliser les entretiens à partir d'un certain nombre de thèmes importants de la SF, mais cela m'a paru être une entreprise trop imposante dans le cadre de ce mémoire.

Je voudrais maintenant me livrer à une certaine extrapolation (forme de spéculation qui a souvent cours en SF) qui me permet d'avancer une idée générale relative à l'expérience lectrice science-fictionnelle, qui me semble compléter la dimension du biographique<sup>156</sup>. Cette extrapolation part à la fois des entretiens des lecteurs de SF et de la mise en perspective de divers thèmes et concepts qui ont été abordés, que je propose de revoir rapidement.

En premier lieu, le thème de l'expérience de pensée, que met en avant à la fois F. Lavocat dans la théorie littéraire des mondes possibles, N Murzilli dans la possibilisation du monde, G. Lardreau dans « Fiction philosophique et science-fiction », mais aussi *The Cambridge Companion of Science-Fiction* pour décrire un des rouages de la SF. N. Murzilli rappelle la définition que donne Sorensen de l'expérience de pensée : « comme des expériences qui sont censées fonctionner par supposition plutôt que par exécution », et qui est du registre discursif plutôt que mental.

En second lieu, le rôle de la fiction tel que l'analyse J-M. Schaeffer, notamment à partir de la théorie de la catharsis d'Aristote, à savoir que « la fonction de la mimésis théâtrale est de déplacer les conflits réels vers un niveau purement représentationnel et de les résoudre à ce niveau-là. ».

En troisième lieu, la question que se pose I. Langlet à propos de la SF : « Comment engager la lecture et l'analyse dans ce corpus où le fonctionnement réaliste du langage appelle un fonctionnement non-réaliste de la référence ». Et nous avons vu que G. Lardreau affirme que

---

<sup>156</sup> Et notamment avec la question de notre rapport à la (post)modernité telle que la pose C. Delory-Momberger dans son livre *La condition biographique*

la SF vient prendre en charge, de façon imaginaire, ce sur quoi la philosophie contemporaine butte, le discours de la science moderne, sa capacité à faire croire que le dedans est le dehors. En quatrième lieu, l'interrogation de J-M. Barbier à propos de la difficulté des sciences sociales à aborder la question de l'expérience : se pose « évidemment la question du statut de l'expérience dans ces constructions intellectuelles, et ainsi ce que nous pourrions appeler *l'expérience de l'expérience* faite par l'humanité. Cette question est posée, même si elle n'est pas résolue, par la philosophie, elle ne l'est pratiquement jamais par les sciences sociales »<sup>157</sup>. Tout cela entrecroisé avec les entretiens me fait penser à la chose suivante : que l'expérience de pensée qui semble caractériser la littérature de SF est ainsi *une expérience de la pensée (post)moderne*. Autrement dit, en reprenant J-M. Barbier et G. Lardreau, une expérience de l'expérience de la pensée moderne, ou une expérience-en pensée d'une pensée, la pensée (post)moderne. Ainsi il s'agirait de faire l'expérience de ce qu'est penser dans et avec la (post)modernité, selon principalement les dimensions suivantes : impact de la science moderne, ses discours et ses images qui ont initié ou participé à la construction de cette (post)modernité, transformation du monde et de soi dans ce monde<sup>158</sup>.

On se souvient du texte d'A.G. Steimberg sur la littérature comme surnature, qui nous indique que les Modernes avaient déjà une forme de cette expérience lectrice, celle d'une expérience de la pensée moderne en tant qu'elle est agissante, dans sa capacité imaginante, dans sa dimension performative à créer de la réalité, et même de la réalité autre.

J'ai oublié de mentionner un sixième entretien (tardif, ce qui explique que je ne l'ai pas intégré dans ce travail) que j'ai mené avec disons Pierre, un professeur de physique qui enseigne en école supérieure, qui a la particularité de faire ses cours avec comme support essentiel la SF : il part de récits de SF et demandent aux étudiants d'en faire toutes les inférences possibles sur un plan théorique. Dans l'entretien, Pierre m'indique qu'il a fait ce choix d'abord parce qu'il est passionné de SF (presque de façon « malade »), et ensuite parce que la SF, sur le plan de la pensée, permet de « se débarrasser[r] de barrières qui sont un frein à la créativité. »<sup>159</sup>. La finalité étant celle de l'innovation, l'invention des technologies et du monde de demain.

En résumé, l'expérience lectrice science-fictionnelle est, peut être plus que d'autres genres romanesques<sup>160</sup>, l'occasion et la forme d'une expérience, celle de la pensée (post)moderne et de ses multiples dimensions et avatars : entre connexion et déconnexion, construction et déconstruction, du sujet, du monde, du sujet avec le monde<sup>161</sup>.

Mais elle peut apparaître aussi, selon la sensibilité des personnes, autrement dit selon leur parcours biographique, comme le moment et le lieu d'un travail hétérobiographique intense, justement sur la question du rapport du sujet au monde, et du sentiment de patchwork biographique que peuvent éprouver les sujets (post)modernes.

A cet égard, les entretiens ont montré une relative unité : Albert dit se sentir « désemparé » par le « mouvement inexorable du monde » et surtout sa fabrication de « discours creux » ;

---

<sup>157</sup> Expérience, apprentissage, éducation, Op. Cit., page 87

<sup>158</sup> Mais la modernité et la postmodernité ne peut se réduire à la seule science moderne : pour une étude approfondie et dense de la (post)modernité on peut lire Yves Bonny, *Sociologie du temps présent, modernité avancée ou postmodernité ?*, Collection U, Editions Armand Colin, 2007

<sup>159</sup> Document de présentation de son cours qu'il m'a transmis à l'occasion de l'entretien.

<sup>160</sup> Mais A. Barrère et D. Martuccelli, dans *Le roman comme laboratoire*, Op. Cit., ont montré la richesse qu'il y avait à analyser des romans dits contemporains.

<sup>161</sup> A. Barrère et D. Martuccelli indique que l'expérience principale du sujet moderne est celle « d'une dissociation radicale, sans suture possible, sinon consciemment nostalgique, entre l'individu et le monde » (page 28). Par ailleurs, nous avons vu que D. Haraway militait avec la figure du Cyborg issu de la SF pour une intégration homme-machine-monde.

Marcel indique qu'il ne se sent pas à sa place dans le monde actuel, mais il n'incrimine pas la technologie mais ce que les gens en font ; Norbert met en avant un besoin d'équilibre en toute chose, et reconnaît que l'interfaçage homme-machine pourrait modifier la pensée donc pourrait modifier la nature de l'homme lui-même, le robotiser ; Gilles assure, exemple de SF à l'appui, que la société occidentale va dans le mur d'ici dix ans, faute de créativité et d'originalité.

Ainsi, l'expérience de la SF est troublante en ceci qu'elle semble à la fois permettre de sortir de la réalité et imaginer des réalités autres, et participer pourtant grandement à la construction (post)moderne de la réalité, laquelle s'avère problématique pour le sujet et son rapport au monde. Nous avons vu avec M. Thaon, sous un éclairage psychanalytique, le problème du rapport fantasmatique et ambivalent du sujet (post)moderne à l'objet que met en scène la SF ; nous avons vu aussi en quoi la SF avait évolué à ce sujet.

Mais il reste une dernière question, qui est celle du transfert d'expérience : relativement à cette idée commune que nous serions dans un monde de SF, est ce que l'expérience de lecture de la SF permet à l'individu de mieux s'adapter au monde ou en tout cas à ce monde ?

Albert semblerait l'indiquer indirectement en disant que les fictions ont un pouvoir d'agir sur les gens et sur le monde, mais il reconnaît qu'il y a de la fiction creuse qui ne fait que reproduire le discours dominant, donc cela apparaît incertain.

Gilles semble l'affirmer en donnant l'exemple de lectures de SF qui ont influencé des personnalités scientifiques ou politiques ; mais il indique que cela dépend de l'intérêt qu'on a pour l'avenir de ce monde, pour « le grand horizon ».

Pierre rejoint Gilles à ce niveau en expliquant que la société de demain dépend de la capacité d'innovation d'aujourd'hui, et que la SF s'avère en ce domaine une expérience stimulante et unique en son genre.

Norbert et Marcel observent que beaucoup de gens ont peur de ce type d'expérience qui consiste à imaginer l'avenir, et préfèrent se cantonner à ce qu'ils connaissent dans le présent ; Marcel indique que la SF lui a permis de trouver des réponses mais il reconnaît ne pas se sentir à sa place dans le monde ; Norbert dit se sentir à sa place mais sa recherche d'équilibre se fonde sur de multiples supports.

Nous avons vu avec J-M. Barbier que ce qui était transférable c'était le produit de l'expérience, les acquis ou les apprentissages. Mais la question ici concerne au fond plus la valeur d'usage de l'expérience lectrice science-fictionnelle que son transfert dans d'autres situations, qui apparaît à première vue énigmatique.

Il me semble alors utile de se référer à deux idées. D'une part celle de modèle biographique, de biographème et de biothèque évoqués par C. Delory-Momberger : le sujet se constitue, à partir de ses ressources biographiques (qui peuvent être produites par la rencontre avec une idée ou une émotion forte rencontrées dans une lecture de SF) une réserve des schèmes biographiques, comme autant de façon de s'orienter dans les multiples méandres de la vie, en terme d'action comme en terme de réflexion, sur soi, sur le monde. D'autre part celle de Schugurensky lorsque parlant de l'apprentissage informel, il amène l'idée d'une potentialisation de l'apprentissage informel puis d'une conscientisation dans l'après coup de cet apprentissage potentialisé, en fonction d'un contexte ou d'un événement réactualisant, et j'ajoute, ou signifiant pour le sujet.

Ainsi l'expérience lectrice science-fictionnelle n'a pas de valeur d'usage immédiat et concrète (en tout cas pour le lecteur Lambda, car on a vu avec Gilles et Pierre notamment les usages concrets qu'ont produit certaines lectures de SF) pour la vie de tous les jours. Sa valeur est alors d'abord celle de sa potentialisation que je dirais biographique, comme ressource biographique singulière pour penser le monde (post)moderne, son avenir, et la place du sujet dans ce monde, et dans cet avenir.

### C/ SF : Synthèse Finale

De façon synthétique, je retiens donc trois points de cette interprétation : l'expérience lectrice science-fictionnelle apparaît comme une expérience de rencontre avec une forme biographique singulière, le(s) roman(s) de SF, compris comme « être-soi d'une époque » ; celle-ci permet de faire l'expérience de la pensée (post)moderne, dans ces différentes dimensions, dans ces différents avatars, notamment sur la question de l'altérité radicale et plus particulièrement sur l'articulation science-avenir-altérité ; sa valeur d'usage vaut principalement, dans la dynamique d'un travail (hétéro)biographique, comme potentialisation biographique, comme ressource biographique permettant au sujet (post)moderne de méditer et de médiatiser son rapport au monde (post)moderne : et ainsi de se constituer comme sujet dans ce monde.

Ainsi, la thèse d'une configuration de l'expérience lectrice science-fictionnelle me semble se trouver dans les points suivant : le travail biographique qui a lieu pour un lecteur de SF se déroule à l'articulation de questions qui sont dans l'ensemble liées à une quête de sens et de connaissance sur le monde (post)moderne dans lequel il vit, et plus précisément sur son avenir, qui apparaît fortement déterminé par un processus continu de transformation et d'altération, par la technoscience, ses discours, ses images et ses produits, mais aussi par son anticipation même, voire sa fictionnalisation<sup>162</sup> ; mais ce travail biographique pour avoir lieu nécessite donc une certaine sensibilité pour ces questions d'imaginaire et de technologie (Marcel), pour ce grand horizon (Gilles), pour cette transcription de la réalité dans un ailleurs (Laurence) ; ainsi la dimension cognitive, qui semble importante dans la genèse même de la SF (la mise en avant des idées plutôt que des personnages selon M. Thaon), et qu'on retrouve chez la plupart des narrateurs, s'articule fortement à la dimension affective (à ce qui affecte subjectivement le lecteur), en lui servant en quelque sorte de support, de support biographique.

L'expérience lectrice science-fictionnelle : qu'apprend-on de la littérature de science-fiction ? J'ai donc conservé dans le titre de ce mémoire la double dimension d'une expérience et d'un apprentissage informel. Qu'éprouve-t-on et qu'apprend-on lors d'une lecture de SF : sans doute tout simplement à se construire soi-même dans son rapport biographique (C. Delory-Momberger) à un monde (post)moderne qui apparaît complexe, par le biais d'une (science)fiction qui permet de se délivrer un moment des contraintes de la réalité (Jauss), voire qui permet de résoudre des conflits réels, liés à cette problématique du rapport au monde (post)moderne, à un niveau purement représentationnel (J-M. Schaeffer).

---

<sup>162</sup> Claude Arnaud, *Qui dit je en nous, une histoire subjective de l'identité*, collection Pluriel, Hachette Littératures, Editions Grasset & Fasquelle, 2006 : reprenant la conclusion du chapitre I de C. Arnaud, page 54, j'écrivais dans mon journal de recherche, « tout tourne à la *science-fiction*, à l'intérieur de nous aussi ».

## Conclusion

J'ai donc choisi l'expérience lectrice science-fictionnelle comme objet de recherche ; la problématique questionne au moins deux aspects qui s'articulent : la possibilité de décrire la singularité de cette expérience à partir d'entretiens avec des lecteurs de SF ; la question de ce que peut apporter cette expérience au lecteur, relativement au problème de l'autoéducation informelle et de la formation tout au long de la vie de l'adulte, dans un monde (post)moderne qui se transforme de façon continuelle, et où l'imaginaire de la SF, justement, semble tenir une place de plus en plus importante.

Ce choix n'est pas anodin puisque je suis moi-même lecteur de SF de longue date : on pourrait parler là d'un problème d'acteur s'interrogeant sur son activité lectrice ; il s'agissait donc de transformer une question d'acteur en question de recherche, ce que j'ai tenté de faire durant tout le temps de cette recherche.

D'une part en interrogeant mon implication vis-à-vis de l'objet de recherche, par le biais à la fois d'un journal de recherche réalisé tout au long de ses deux années, et d'un travail sur mon rapport biographique à la littérature de SF.

D'autre part en recherchant des appuis théoriques : j'ai d'abord interrogé l'expérience littéraire, puis l'expérience lectrice, de façon générale, en y découvrant notamment la question essentielle de l'altérité, qui n'est donc pas une prérogative de la SF. Mais c'est après avoir commencé à étudier le concept même d'expérience (avec J-M. Barbier notamment et les distinctions qu'il opère entre expérience, activité et apprentissage), qu'il m'a fallu distinguer l'activité lectrice de l'expérience lectrice, et j'ai alors situé l'activité lectrice plutôt du côté de ce que la théorie de la réception (Jauss et Iser) appelle l'effet du texte, et l'expérience lectrice plutôt du côté de la réception du texte par le lecteur réel (V. Jouve) ; le terme plutôt étant là pour rappeler que dans la réalité les deux aspects se recouvrent.

Puis j'ai poursuivi mon investigation sur la littérature de SF elle-même, genre romanesque hétérogène et globalement peu lu, en prenant des angles différents, historique, psychologique, philosophique, littéraire et sociologique. Ce qui m'a permis de dégager certains grands traits caractéristiques de la SF, outre son rapport évident à l'altérité : son régime ontologique spéculatif (S. Bréan), sa dimension maniaque et son rôle transitionnel dans le rapport moderne sujet/objet (M. Thaon), sa dimension gnostique et son rôle de philosophie d'opinion dans l'articulation moderne dedans/dehors (G. Lardreau), sa mécanique littéraire de distanciation cognitive (Suvin), de paradigme absent (M. Angenot), de transgression narratologique (Dallaire), de construction xéno-encyclopédique et de segment didactique (R. Saint-Gelais), de construction cognitive autour du couple énigme/explication (I. Langlet), d'expérience de pensée (The Cambridge Companion of Science-Fiction), pour ne prendre que ceux-là. Mais le même problème de distinction de l'activité lectrice et de l'expérience lectrice s'est reposé à l'égard de ces caractéristiques, rappelant le problème littéraire plus général de coopération textuelle (U. Eco), où l'interprétation du lecteur (et donc l'expérience lectrice) est guidée par l'activité lectrice (à la fois la mécanique textuelle et les habitudes interprétatives communautaires). Cependant, on se rappelle, revenant au travail théorique sur l'expérience littéraire/lectrice, que M. Macé se distingue de l'approche sémiologique (U. Eco) et de l'approche sémantique (théorie littéraire des mondes possibles, F. Lavocat) en affirmant la rencontre stylistique entre un sujet et un objet-livre, comme possibilité d'orientation d'une stylistique de l'existence pour le sujet : ce qui me rapprochait beaucoup de mon hypothèse

principale de départ, à savoir la dimension biographique de la lecture de roman, et la singularité biographique de la littérature et de la lecture de SF.

Tout en commençant à réaliser un travail de terrain, j'ai poursuivi le travail théorique en tentant d'approfondir et d'articuler différents concepts avec mon objet et ma problématique de recherche. S'agissant encore du concept d'expérience, nous avons vu que j'ai été amené (à partir de ma propre expérience de lecteur, ou en tout cas de son élaboration) à me poser la question de la concrétude de l'expérience (avec Dewey), et à observer que la lecture de SF serait plutôt du registre d'une expérience de pensée, comme expérience fonctionnant par supposition et non par exécution (Murzilli, Sorensen). D'ailleurs, J-M. Schaeffer, dans une conception pragmatiste de la fiction, considère que ne se joue pas la même chose dans une activité fictionnelle et dans une activité réaliste, sans pour autant les opposer mais bien pour les articuler dans une finalité d'adaptation au monde.

J'ai ainsi supposé que ce caractère concret de l'expérience (tel que l'avance Dewey, mais on a vu qu'E. Bourgeois nuance cette approche trop pragmatiste) venait des situations sur lesquelles se penchent cette approche de l'expérience, et notamment de leur dimension formelle (la situation de travail, la situation de formation qualifiante) ; alors que mon objet de recherche suggère une approche plus en lien avec la dimension informelle d'une autoéducation. D'où la nécessité pour moi de questionner ce concept d'apprentissage informel.

Nous avons vu que ce terme informel n'est pas sans poser de problèmes : G. Brougère considère que ce n'est pas l'apprentissage qui est informel mais la situation, et qu'il y a en réalité un continuum informel/formel ; de plus il ajoute que toute situation ne donne pas lieu à de l'apprentissage, il y a des conditions qui dépendent de la situation, du moment, et du sujet. D. Schugurensky, tout en reconnaissant la difficulté à vouloir formaliser l'informel, propose une typologie selon la conscientisation et l'intentionnalité de l'apprentissage ; il fait par ailleurs l'hypothèse, que j'ai retenu, d'une potentialisation de l'apprentissage à partir d'une expérience. Enfin, H. Bézille indique que la question de la valeur formative de l'autoéducation informelle, surtout lorsqu'elle est non-intentionnelle, est peu étudiée ; elle suggère que l'informel peut venir dynamiser le formel, en lui servant de réservoir d'expérience.

C'est pourquoi la théorie de la biographisation (C. Delory-Momberger) m'a semblé pertinente pour répondre à ma problématique de recherche : elle s'inscrit dans la question de l'autoéducation informelle, et des modes de subjectivation et d'individuation du sujet dans la cité ; elle considère le roman comme une forme biographique essentielle dans la formation du sujet moderne ; l'expérience y est un aspect central, et notamment en amenant la question du processus de mise en forme du sens construit au cours de l'expérience. Cette théorie articule principalement la théorie de la psychologie de la forme, une herméneutique pratique, comme lecture agissante de son expérience, la narratologie de Ricœur, comme construction de soi par le récit de son expérience. Je retiens surtout de cette théorie de la biographisation le concept de travail hétérobiographique, comme travail d'écriture de soi à partir d'une lecture d'un récit d'un autre ; et le problème que pose C. Delory-Momberger de la formation biographique du sujet (post)moderne, que la forme romanesque classique semble ne plus pouvoir prendre en charge.

Un premier entretien m'a rapidement confirmé mon hypothèse de recherche à ce sujet, à savoir l'importance de la dimension biographique dans l'expérience lectrice science-fictionnelle : j'ai donc logiquement orienté les entretiens suivants dans cette direction

biographique, dans la méthode (construction du guide de la première série d'entretien sur le parcours biographique du lecteur, sur la situation biographique du sujet dans le monde, sur l'apprentissage biographique du lecteur), et dans l'analyse (analyse biographique d'entretien avec la catégorie des *topoi* et la catégorie de la gestion biographique des *topoi*). Cette analyse correspond à une analyse de contenu, relativement aux thèmes du discours, et au positionnement du narrateur vis-à-vis de son discours.

Cependant, il importait aussi de construire des indicateurs de recherche sur lesquels appuyer l'analyse, à des fins d'objectivation. Cette étape, tardive dans cette recherche, a permis de dégager cinq indicateurs, à partir à la fois d'une première analyse thématique des entretiens et de mon journal de lecture d'un roman de SF, et de la synthèse des différents éléments théoriques relatifs à l'expérience littéraire, l'expérience lectrice et la littérature de SF.

Il s'agit des catégories : affective, esthétique, cognitive, biographique, sociale.

L'analyse de la première série d'entretiens a permis de préciser plusieurs points (qui dans l'ensemble ont été confirmés lors de la deuxième série d'entretiens, qui se voulaient comme des entretiens d'auto-confrontation). D'abord, les cinq catégories apparaissent dynamiquement liées, mais la dimension biographique se montre importante chez deux lecteurs et reconnue chez les trois autres : j'ai fait l'hypothèse que les autres catégories, dans des configurations différentes selon le narrateur, venaient en quelque sorte favoriser la catégorie biographique, c'est-à-dire le travail biographique. Ensuite, tous considèrent, avec des variations, que la lecture de SF, et par extension l'expérience lectrice science-fictionnelle, est particulière, et que son accessibilité ne va pas de soi : l'imaginaire de l'avenir, de la science, de l'altérité, du « grand horizon » fait le plus souvent peur ou n'intéresse pas. Cependant, on note que l'expérience lectrice science-fictionnelle est décrite différemment selon le narrateur<sup>163</sup>. Pour Laurence, la SF agit comme un travail de langage et un travail de déplacement de la réalité dans un ailleurs permettant de donner du sens à la réalité actuelle : on retrouve là le concept de distanciation cognitive (D. Suvin), qui appelle une construction cognitive (I. Langlet). Pour Albert, la vraie SF (non-conformiste) agit comme capacité de se reconnecter avec notre réalité intérieure: on est plus ici sur la dimension affective, émotionnelle de l'expérience, mais aussi sur la dimension cathartique de la fiction (J-M. Schaeffer). Pour Norbert et Marcel, la SF agit surtout comme capacité à la fois d'évasion et d'ouverture d'esprit, d'ouverture du spectre des questions : les dimensions « esthétique-affective » (pour l'évasion) et cognitive (pour la méditation) sont intriquées, à l'instar d'une stylistique de l'existence (M. Macé). Pour Gilles, la SF agit comme expérience de pensée permettant d'imaginer d'autres réalités, d'anticiper l'avenir, et d'agir sur la réalité : la dimension cognitive est précisée dans ses aspects de projection-anticipation, de performativité et de créativité (de possibilisation du monde, selon la formule de N. Murzilli).

A tout cela il faut ajouter la catégorie sociale (culturelle et communautaire) qui est importante chez les cinq lecteurs concernés. Enfin, relativement à la gestion biographique des *topoi*, il apparaît ce qui m'a semblé être des discontinuités biographiques : le sentiment de ne pas être à sa place dans le monde, d'être désemparé par le mouvement inexorable du monde, d'affirmer que le monde allait dans le mur d'ici dix ans, de considérer la robotisation de l'humanité comme un risque possible. Mais il faut alors remarquer que c'est bien là ce que met souvent en scène la SF, et que finalement entre le rapport biographique au monde et le rapport biographique à la SF, il y a alors une certaine continuité biographique. Avec cependant une précaution à énoncer : la SF est un genre romanesque hétérogène, et il existe de la SF créative et de la SF conformiste ; ça dépend de ce qu'on cherche, me dira l'un d'eux.

---

<sup>163</sup> Au risque ici de réduire la parole, forcément plurielle, de chacun des narrateurs

Cette phrase, banale, me paraît pourtant essentielle et précise ce qui fait qu'une lecture de SF peut devenir, mine de rien, une expérience, et même un travail biographique.

J'ai donc, à l'issue de ce travail, dégagé principalement trois interprétations : l'expérience lectrice science-fictionnelle apparaît, *pour des lecteurs de SF*, comme une expérience de rencontre avec une forme biographique singulière, comprise comme « être-soi d'une époque », ici l'époque (post)moderne ; elle permet notamment de faire l'expérience de la pensée mais aussi de la réalité moderne, dans ces différentes dimensions et dans ces multiples avatars, et plus particulièrement sur l'articulation science-avenir-altérité ; sa valeur d'usage vaut principalement, dans la dynamique d'un travail (hétéro)biographique, comme potentialisation biographique, comme ressource biographique permettant au sujet moderne de méditer et de médiatiser son rapport au monde (post)moderne, et ainsi de se constituer comme sujet dans ce monde.

Il faut cependant rappeler ici deux choses. D'une part, avec C. Delory-Momberger, la distinction, que fait notamment la langue allemande, entre *erlebniz*, expérience qui n'amène pas de travail biographique particulier, et *erfahrung*, expérience qui amène un travail biographique ; comme le précise G. Brougère, toute situation n'entraîne pas nécessairement un apprentissage informel, il y a des conditions, qui tiennent à la situation et au sujet ; ainsi, la lecture de SF est une activité qui ne fait pas nécessairement expérience, *erfahrung*, pour un lecteur. D'autre part, les romans de SF sont une forme biographique singulière parmi d'autres, y compris sur la question de la (post)modernité.

Pour conclure, et relativement à ces précisions, on peut dire que la SF apparaît comme une forme biographique singulière, permettant de prendre en charge des questions biographiques (inscription du sujet dans la cité) que posent le monde (post)moderne. Cette singularité serait liée à une configuration (arrangement singulier de formes régulières : ici les expériences affective, esthétique, cognitive, biographique, sociale que peuvent procurer la lecture de SF) qu'il n'est pas si simple de circonscrire. Les analyses textuelles mettent surtout en avant une dimension cognitive (distanciation cognitive puis construction cognitive selon I. Langlet). Le présent travail, qui distingue, conceptuellement, activité lectrice et expérience lectrice, effet du texte et réception du texte par un lecteur réel, montre une articulation plus complexe, où la dimension du biographique a une place réelle.

Autrement dit, la réception par un lecteur d'un texte de SF se joue certes dans la mécanique littéraire spécifique de ce genre, mais elle se joue aussi, et de façon sans doute essentielle, sans quoi un lecteur pourrait ne pas y adhérer, dans le travail (hétéro)biographique singulier que ce texte de SF permet de réaliser. C'est au fond ce qu'on peut retenir des entretiens : chacun des narrateurs a d'abord fait part non de ce qu'est la SF pour lui (genre de toute façon hétérogène), mais, plus ou moins directement, du travail biographique qui a eu lieu pour lui en lisant de la SF.

Cette conclusion est bien sûr proche des idées de différents chercheurs sur la question de l'expérience littéraire et de l'expérience lectrice (on pense à U. Eco avec la coopération textuelle, J-P. Sartres avec la création dirigée, H. R. Jauss avec la perception guidée, M. Macé où les façons de lire impliquent des manières d'être).

Il s'agissait surtout ici de montrer ce que pouvait bien être l'expérience lectrice science-fictionnelle, et en quoi celle-ci pouvait être qualifiée de singulière.

Il m'apparaît cependant plusieurs critiques à formuler concernant ce travail de recherche.

Le travail conceptuel est sans doute trop important par rapport au travail de terrain : ce qui n'a peut-être pas permis d'aller plus dans le détail de ce qui était dit lors des entretiens ; et ce qui



a peut-être aussi rendu confus l'interprétation qui étaient dès lors surchargées d'éléments théoriques divers.

Il aurait sans doute fallu questionner plus tôt le concept d'expérience, car cela m'aurait permis de travailler plus tôt la distinction entre activité et expérience lectrice, et donc de m'axer davantage sur celle-ci, car nombre d'éléments théoriques que j'ai amené, pour intéressants qu'ils soient en eux-mêmes, n'ont en fait pas apporté de choses significatives.

Il y a un amalgame qui est fait entre activité lectrice et effet de texte d'une part, expérience lectrice et réception par le lecteur d'une part, qui ne va pas de soi et mériterait d'être mieux explicité.

Il y aurait eu un intérêt certain à davantage questionner, dans les entretiens ou dans leurs analyses, ce que dit V. Jouve du passage du sens à la signification dans l'expérience lectrice, notamment en se rappelant ce que dit J-M. Barbier à propos du sens pour soi et de la signification pour l'autre.

La construction des indicateurs de recherche n'est pas évidente, on peut penser qu'ils sont trop généraux pour permettre une analyse pertinente et productive, selon les termes de L. Bardin, et qu'il y aurait eu intérêt à les affiner davantage.

On pourrait reprocher d'avoir d'une certaine manière confondu l'outil avec l'objet de recherche : cherchant à montrer la dimension biographique de l'expérience lectrice, j'ai pu faire en sorte de développer les outils qui justement trouveraient du biographique.

Sur la conclusion, l'idée d'un travail biographique et d'une singularité biographique ne semblent pas spécifique à la littérature de SF, on aurait pu dire cela des autres genres romanesques, et même des autres formes artistiques et culturelles.

D'autres pistes de travail auraient permis d'approfondir ou en tout cas d'aborder autrement les questions relatives à cet objet de recherche :

- il aurait pu être intéressant d'amener les lecteurs à mieux expliciter leur rapport expérientiel à la SF à partir d'un passage d'un livre de SF choisi par eux, soit directement lors d'un entretien, soit dans le cadre d'un journal de lecture.
- un entretien de groupe aurait pu amener une certaine richesse quant aux discours et représentations sur la SF et l'expérience lectrice science-fictionnelle ; en contre-point, des entretiens avec des personnes n'aimant pas lire de la SF pourraient aussi amener de la richesse sur l'expérience lectrice science-fictionnelle.
- la production d'indicateurs de recherche plus pertinents serait nécessaire, dans une articulation plus fine entre indicateurs généraux de l'expérience lectrice et indicateurs spécifiques de l'activité lectrice science-fictionnelle.
- l'expérience lectrice science-fictionnelle aurait pu être abordée de façon thématique avec les narrateurs : par exemple avec des thèmes majeurs de la SF, ou encore avec des thèmes connexes comme la transgression, la maîtrise, la transformation, etc.
- dans le cadre d'un travail plus élargi, le croisement de la théorie de la biographisation avec certains éléments de la théorie psychanalytique<sup>164</sup> (dont nous avons vu quelques aspects avec M. Thaon et G. Lardreau pour la SF, et avec M. Picard et V. Jouve pour le lecteur réel) pourrait s'avérer intéressant.

---

<sup>164</sup> Je pense entre autres au travail de J. Lacan sur le discours de la science ; au travail de S. de Mijolla-Mellor sur le plaisir de pensée ; au travail de S. Le Poulichet sur la psychanalyse de l'informe ; au travail de S. Maret-Maleval sur l'inconscient aux sources du mythe moderne.

## **Bibliographie et liens internet**

### **Sur la littérature, la lecture, le lecteur**

Paul-Laurent Assoun, *Littérature et psychanalyse, Freud et la création littéraire*, collection Thèmes et études, Editions Ellipse, 1996

Anne Barrère et Danilo Martuccelli, *Le roman comme laboratoire, de la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, collection le regard sociologique, Editions les presses universitaires du Septentrion, 2009

Umberto Eco, *de Superman au Surhomme*, Editions Grasset et Fasquelle, 1993 pour la traduction française

Lucie Guillemette et Cynthia Lévesque de l'Université du Québec à Trois-Rivières, *La narratologie*, <http://www.signosemio.com/genette/narratologie.asp>, le 10/03/2013

Françoise Lavocat (textes réunis et présentés par), *La théorie littéraire des mondes possibles*, CNRS Editions, Paris, 2010

Vincent Jouve, *la lecture*, collection Contours littéraires, Editions Hachette, 1993

P. Lemétayer, *Littérature et éducation*, Conférence des Contemporaines du 31 mai 2008, <http://www.lescontemporaines.fr/?Litterature-et-Education>, le 08/10/2012

Marielle Macé, *Façon de lire, manières d'être*, NRF essais, Editions Gallimard, 2011

Nancy Murzilli, *La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée*, disponible sur [www.cairn.info/revue-critique-2004-3-p-219.htm](http://www.cairn.info/revue-critique-2004-3-p-219.htm)

Elisabeth Rallo Ditché, *Littérature et sciences humaines*, collection La petite bibliothèque de Sciences Humaines, Editions Sciences Humaines; 2010.

Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Poétique, Editions du Seuil, septembre 1999

A.G. Steimberg, *L'imagination délivrée : Coleridge et l'idée de l'œuvre littéraire comme "surnature"*, [www.rilune.org/dese/tesinepdf/Steimberg/Steimberg\\_Histoiredesidees.pdf](http://www.rilune.org/dese/tesinepdf/Steimberg/Steimberg_Histoiredesidees.pdf)

Matteo Treleani, *L'objectivité dans la théorie littéraire d'Umberto Eco*, [http://www.academia.edu/2181202/Lobjectivite\\_dans\\_la\\_theorie\\_de\\_Umberto\\_Eco](http://www.academia.edu/2181202/Lobjectivite_dans_la_theorie_de_Umberto_Eco), le 16/04/2013

Frank Wagner, *Du lecteur virtuel au lecteur réel*, <http://eos.univ-reims.fr/crleli/actu/F%20Wagner.htm>, le 10/12/2012

Wikipédia, La narratologie, [http://fr.wikipedia.org/wiki/Narratologie#Le\\_mod.C3.A8le\\_s.C3.A9miotique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Narratologie#Le_mod.C3.A8le_s.C3.A9miotique), le 10/03/2013

### **Sur la science-fiction**

Marc Angenot, *le Paradigme absent, éléments d'une sémiotique de la science-fiction*, revue Poétique, n°33, février 1978, page 74 à page 89.

Simon Bréan, *la science-fiction en France : théorie et histoire d'une littérature*, Collection Lettres Françaises, Editions Presses Universitaires de l'Université Paris Sorbonne, 2012

Igor et Grichka Bogdanoff, *L'effet science-fiction, à la recherche d'une définition*, Collection Ailleurs et Demain Essais, Editions Robert Laffont, 1979

Julie Dallaire, *pour une narratologie relative : la narratologie à l'épreuve de la science-fiction*, Soutenu en 2004 à l'université du Québec à Chicoutimi ; disponible sur <http://constellation.uqac.ca/695/>

Jean Gattegno, *la Science-fiction*, collection Que sais-je, Editions Presses universitaires de France, 1971, 1992 pour la 5ème édition, Paris.

Christian Grenier, *la Science-fiction, lectures d'avenir ?*, collection Littérature de jeunesse, Editions Presses universitaires de Nancy, 1994, Nancy

Irène Langlet, *La science-fiction, Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Editions Armand Colin, 2006

Guy Lardreau, *Fictions philosophiques et science-fiction*, collection le Génie du philosophe, Editions Actes sud, 1988.

Richard Saint-Gelais, *L'empire du pseudo, Modernités de la science-fiction*, Collection Littérature(s), Editions Nota bene, 1999

Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction, Etudes en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, collection Genres et Discours, Editions Presses de l'Université du Québec, 1977.

Marcel Thaon, Gérard Klein, Jacques Goimard & al, *science-fiction et psychanalyse, l'imaginaire social de la SF*, Collection Inconscient et Culture, Editions Dunod / Bordas, 1986

Anita Torres, *la science-fiction française, Auteurs et amateurs d'un genre littéraire*, Collection Logiques sociales, Editions L'Harmattan, 1997

### **Sur l'expérience, l'apprentissage, la biographisation**

Abraham Pain, *Éducation informelle, les effets formateurs dans le quotidien*, collection Déformation, Editions l'Harmattan, 1990.

Sous la direction de Luc Albarelo, Jean-Marie Barbier, Etienne Bourgeois, Marc Durand, *Expérience, activité, apprentissage*, collection Formation et pratiques professionnelles, Editions PUF, mars 2013

André Balleux, *Évolution de la notion d'apprentissage expérientiel en éducation des adultes : vingt-cinq ans de recherche*, Revue des sciences de l'éducation, vol. 26, n° 2, 2000, p. 263-286, disponible sur <http://id.erudit.org/iderudit/000123ar>

Jean-Marie Barbier, *Vocabulaire d'analyse des activités*, Collection formation et pratiques professionnelles, Editions PUF, 2011, page 42

Ouvrage coordonné par Jean-Marie Barbier, Joris Thievenaz, *le Travail de l'expérience*, collection Action et Savoir, Editions l'Harmattan, 2013

Hélène Bézille, "de l'Apprentissage informel à l'autoéducation dans "l'Éducation tout au long de la vie"", sous la direction de Lucette Colin et Jean-Louis Legrand, *l'Éducation tout au long de la vie*, collection Anthropos, Editions Économisa, 2008, Paris, p 23 à 38

J-L. Bischoff, *La lecture expérience*, <http://www.xulux.fr/la-lecture-experience-experience-de-la-lecture-et-lecture-de-l-experience-par-jean-louis-bischoff>, le 21/01/2013, extrait d'une conférence donnée à l'Institut de Formation pour l'Etude et l'Enseignement des religions (IFER de Dijon) en novembre 2003

Gilles Brougère, *Les jeux du formel et de l'informel*, Revue Française de pédagogie, n° 160, juillet-août-septembre 2007, page 5-12

Gilles Brougère et Hélène Bézille, *De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation*, revue française de pédagogie, n° 158, janvier-février-mars 2007

Gilles Brougère, *s'observer comme touriste apprenant*, texte disponible sur <http://www.univ-paris13.fr/experice/fr/actes-coll01/brougere.html>

Christine Delory-Momberger, *Biographie et éducation : figures de l'individu-projet*, Collection Anthropos, Editions Economica, 2003

Christine Delory-Momberger, *les Histoires de vie, de l'Invention de soi au projet de formation*, collection Anthropos, Editions Economica, 2004, 2ème édition, Paris.

C. Delory-Momberger, *La condition biographique, Essais sur le récit de soi dans la modernité avancée*, collection (Auto)biographie & éducation, Editions Tétraèdre, 2010

Remi Hess et Gabriele Weigand, *l'éducation tout au long de la vie : une théorie de l'expérience comme processus d'apprentissage et de connaissance*, sous la direction de Lucette Colin et Jean-Louis Legrand, *l'Éducation tout au long de la vie*, collection Anthropos, Editions Économisa, 2008, Paris, p 5 à 22

Daniel Schugurensky, « « Vingt mille lieues sous les mers » : les quatre défis de l'apprentissage informel », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 160 | juillet-septembre 2007, mis en ligne le 01 septembre 2011, <http://rfp.revues.org/583>

Patrick Werquin, *Reconnaitre l'apprentissage non formel et l'informel, Résultats, politiques et pratiques*, Editions OCDE, disponible sur [www.cicic.ca/docs/oecd/rnfil.fr.pdf](http://www.cicic.ca/docs/oecd/rnfil.fr.pdf)

## Autres

Jean Ardoino, *les Jeux de l'imaginaire et le travail de l'éducation*, dans la revue Pratiques de Formation/Analyses, Imaginaire et Education, T1, n° 8, décembre 1984, université de Paris VIII, Formation Permanente

René Barbier, *l'Approche transversale, l'Ecoute sensible en sciences humaines*, collection Anthropos, Editions Economica, 1997, Paris.

Laurence Bardin, *L'analyse de contenu*, Editions Quadrige /PUF, 1977 1ère édition, novembre 2011 3ème tirage

Lorenzo Bonoli, *Fiction et connaissance : de la représentation à la construction*, revue Poétique n° 124, 2000, pages 485-501

Jean-Pierre Boutinet, *Penser l'anticipation dans sa (ses) crise(s)*, revue Education Permanente, n° 176, 2008, page 9 à page 21.

Jean-Pierre Boutinet, *Anthropologie du projet*, Editions PUF 1990 / 4<sup>ème</sup> édition Quadrige mai 2010

Cornélius Castoriadis, *l'institution imaginaire de la société*, Points Essais, Editions du Seuil, 1975

Remi Hess et Antoine Savoye, *l'Analyse institutionnelle*, Que-Sais-je, Editions PUF, 2ème éditions février 1993

Frank Cobby, *Analyse du discours*, <http://www.analyse-du-discours.com/l-analyse-du-discours>

Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, tome 1. Arts de faire*, Folio essais, Editions Gallimard, 1990

Gilbert Durand, *l'Imagination symbolique*, Editions Presses Universitaires de France, 1964

Alain Guy, *Savoir jouer, du jeu d'adresse à l'adresse du jeu*, Editions Université Paris VIII, 1993

Remi Hess, *La pratique du journal : l'enquête au quotidien*, Paris, 2<sup>ème</sup> édition, Téraèdre, 2010.

Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif, l'enquête et ses méthodes*, Editions Armand Colin, 2ème édition refondue, 2008

J-M Levy-Leblond, *Le grand écart, la science entre technique et culture*, collection Modélisation des imaginaires, Editions Manucius

Jean-Louis Legrand, *Implexité : Implications et complexité*, disponible sur <http://www.barbier-rd.nom.fr/JLLeGrandImplexite.html>

### **Annexes**

Il y a trois annexes :

Annexe I/ la retranscription complète de la première série d'entretiens

Annexe II/ les documents respectifs remis aux personnes pour préparer la deuxième série d'entretiens, contenant un résumé de l'entretien et une première analyse de cet entretien.

Annexe III/ un résumé et une analyse de mon journal de lecture d'un roman de SF « La cité des permutants » de Greg Egan (j'ai laissé volontairement ce document sous sa forme originale de journal de recherche).